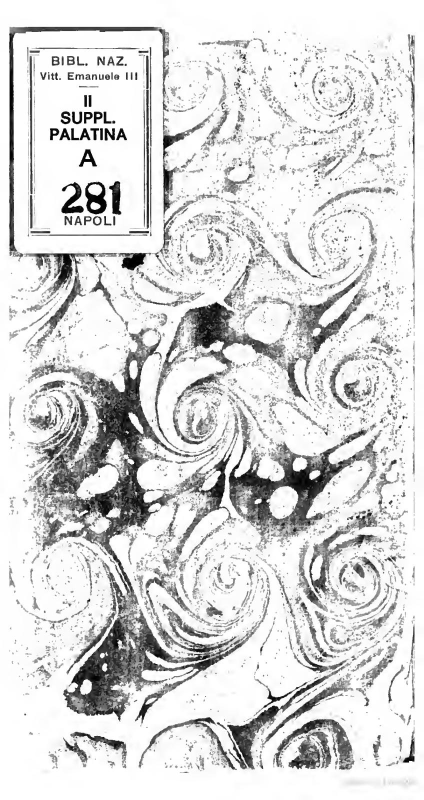

AZ.
ole III
L.
NA

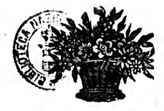

BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
A
281
NAPOLI



NOUVELLE TRADUCTION FRANÇOISE DE L'AMINTE DU TASSE,

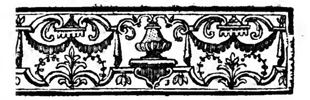
AVEC

LE TEXTE A CÔTÉ.



A PARIS,
Chez NYON Fils, Quay des Auguſtins, près le Pont Saint Michel, à l'Occaſion.

M. DCC. XXXIV.
AVEC PRIVILEGE DU ROY.



PREFACE.



I le hazard avoit moins préſidé à l'entrepriſe de la traduction du *Paſtor Fido*, elle n'auroit pas précedé celle de l'Aminte. aurois rendu au Taſſe l'honneur de pré- rence qui lui eſt dû, comme au Pere de Paſtorale Italienne, puiſqu'il eſt le pre- ier qui l'ait portée à un certain degré de :rfection; & je n'aurois fait marcher l'i- itation qu'après le modele. Mais puiſque ıi donné en notre langue l'Ouvrage du uarini, j'aurois cru offenſer les manes ı Taſſe, ſi je n'avois pas traduit ſon minte, ſur-tout quand les amateurs de Paſtorale Italienne ont paru me ſçavoir ıelque gré de m'être eſſayé ſur le *Paſtor do*.

Ces deux Ouvrages ont non-ſeulement ns le deſſein general, mais même dans ; penſées, & dans l'expreſſion, tant de uits de reſſemblance, qu'il ſeroit preſ- ıe impoſſible à un Traducteur, de ſatiſ- ire ceux qui éxigeroient de lui des tours fferens. Mais perſuadé que quoiqu'une

penſée puiſſe être rendue en pluſieurs façons, il n'en eſt cependant qu'une bonne pour chacune, & que le Public loueroit dans l'Auteur des deux traductions, la modeſtie de ſe repeter, dans les paſſages, où les deux Auteurs Italiens ſe reſſemblent: je n'ai plus heſité à faire un travail, qui ſeroit en effet peu flateur, ſi l'on ne devoit pas ſe repoſer ſur la juſtice & l'équité, de ceux qui le verront après *le Paſtor Fido*. J'ai ſeulement attendu à paroître une ſeconde fois, autant de tems, qu'il en a fallu pour reconnoître le goût du Public, à l'occaſion de ma premiere traduction. Car je ſuis bien éloigné du principe de ceux qui le regardent,comme un ennemi de toutes les plumes qui s'expoſent à ſa critique. Quel interêt auroit-il à deſeſperer ceux, qui animés par de bonnes intentions, lui font part des fruits de leurs veilles? Nous n'apportons point en naiſſant l'obligation de reuſſir,& ſi l'amour propre n'enivroit pas la plûpart de ceux qui ſe mettent au rang des Auteurs, ils trouveroient dans les jugemens du Public, recueillis avec ſoin,& examinés de ſang froid, moins de ſujet de ſe plaindre de la critique, que d'inſtruction pour ſe réformer, & paroître enſuite avec plus d'avantage.Qu'eſt-ce que le Public doit à ceux qui ne travaillent que pour le ſeul interêt perſonnel de ſe faire un nom dans les

iecles à venir ? D'ailleurs, ce n'eſt pas l'é-
lition d'un ouvrage, mais ſon utilité qui
grave le nom de l'Auteur au temple de
Memoire. Les hommes, doués qu'ils ſont
le la raiſon, ne doivent donner à leur eſ-
prit que des alimens ſalutaires, & c'eſt leur
lemander de déroger à l'excellence de leur
être, que d'exiger d'eux la complaiſance
l'approuver un mauvais ouvrage.

C'eſt auſſi d'ordinaire ce qui rend fort
nutiles à l'inſtruction les guerres frequen-
es qui s'élevent entre le Public & les Au-
eurs, parce que ceux-ci oubliant leur obli-
gation principale, font de ces guerres des
querelles perſonelles : comme ſi c'étoit un
leshonneur de s'être trompé, & un affront
l'être corrigé. Mais ne portons pas plus
oin des réflexions, par leſquelles je ne
prétends peindre perſonne en particulier :
heureux ceux qui croyant ſe reconnoître
lans ce miroir, s'examineront d'aſſez bon-
ne-foi pour entrer dans l'eſprit du Public.

L'indulgence pour un Ouvrage amu-
ſant, a donné quelques éloges à ma tra-
duction du *Paſtor Fido*; mais je n'ignore
pas que ceux qui l'ont comparée avec
l'original, auroient deſiré une plus grande
exactitude à rendre les graces de l'Italien,
par des graces équivalentes dans notre lan-
gue. J'ai ſur ceux qui penſent de la ſorte,
l'avantage de les avoir interieurement pré-

venus ; mais j'eſpere que l'examen de l'Aminte rappellera aux Lecteurs, combien notre langue eſt plus ſuſceptible de ces graces naïves, qui font l'ornement de l'Aminte, que de ces tours étudiés, qui annoncent d'eux-mêmes tout ce qu'ils ont coûté au Guarini.

On peut dire que le Taſſe, (car je craindrai moins pour lui la critique que l'envie) tout celebre qu'il eſt par d'autres ouvrages, eſt admirable dans l'Aminte. On ne peut le lire ſans être étonné des connoiſſances & des talens qui diſtinguoient l'Auteur dans un âge, où à peine les hommes ordinaires commencent à converſer avec les Muſes. Il falloit même que ce grand Poëte, ſi difficile ſur ces productions, eût bien ſenti le prix de celle-ci, puiſque mécontent de preſque toutes les autres, qui ſont cependant aujourd'hui l'objet de notre admiration, ſa Paſtorale étoit la ſeule pour laquelle il ne craignoit point les efforts de la critique.

L'Aminte a joui très-long-tems, & ſans contradiction des plus grands applaudiſſemens. Et il eſt ſingulier qu'on lui ait laiſſé le tems d'acquerir une réputation, pour ainſi dire generale, avant que de ſonger à le critiquer. Encore les premiers (1) qui l'ont entrepris, ont-ils fait une critique ſi

(1) D. Bartolomeo Ceva Grimaldi.

pleine de ſubtilités, qu'elle ne meritoit pas toute l'érudition (2) que l'on a employée à la réfuter : comme ſi le Taſſe avoit eu beſoin d'une défenſe ſi étudiée, & ſi ſçavante, contre de ſi foibles attaques.

Quoique le Taſſe eût parmi les Grecs, & même dans ſa propre nation, des eſſais de Paſtorale, il faut cependant convenir, qu'il s'eſt élevé bien au-deſſus de l'imitation, & qu'il peut paſſer pour original. Tels nos Dramatiques François, du ſiecle de Louis XIV. malgré les ébauches qu'ils avoient trouvées dans les ouvrages des ſiecles les plus reculés, les Racines, les Corneilles, les Molieres auront à jamais la gloire d'être inventeurs. Le Taſſe a ſçu conſerver dans ſon Aminte la naïveté de l'Eglogue, que l'on peut regarder comme le berceau de la Paſtorale. Il a ſçû y joindre la richeſſe ſagement diſtribuée, dont eſt ſuſceptible une action compliquée, qui differencie la Paſtorale, d'avec l'Eglogue. Il a ſcrupuleuſement obſervé les regles préſcrites par Ariſtote ſur l'unité du lieu, & ſur celle des caracteres. Il a ſçu (& ce n'eſt point un talent ordinaire) ſoûtenir l'interêt de ſa piece, non en faiſant intervenir, comme tant d'autres, une double action ſouvent trop, ou trop peu liée avec l'action principale ; mais en ménageant dans

(2) Réponſe de M. Fontanini.

ſon ſujet même des ſituations touchantes. Enfin on voit preſque partout une ſageſſe d'expreſſion, qui n'a pas toujours trouvé dans les Poëtes Italiens de ſcrupuleux imitateurs.

Ce que je viens de dire ſur le Taſſe, m'engage neceſſairement à faire un court paralelle entre ſon Aminte, & la Paſtorale du Guarini. Car je ne veux point qu'en comparant l'éloge ſi abſolu que je fais de l'Aminte, avec le nombre infini de critiques qu'à eſſuyées le *Paſtor Fido*, on puiſſe m'accuſer d'une aveugle prévention en faveur du Taſſe. Il ſemble, il eſt vrai, au premier coup d'œil, qu'entre deux Auteurs qui ont traité ſi differemment la même matiere, l'éloge de l'un ſoit la condamnation de l'autre; mais il me ſeroit aiſé de calmer ces vengeurs du *Paſtor Fido*, s'il étoit de mon ſujet de retracer en détail les beautés que le Guarini ne doit qu'à lui-même. Cet Ecrivain eſt abondant dans ſes expreſſions, juſte dans ſes comparaiſons, riche dans ſes images, intéreſſant dans la conduite de ſa piece, où l'on trouve même pluſieurs morceaux plus brillans, & plus frapans, qu'on n'en trouve communément dans l'Aminte. Mais il faut avouer que la longueur de ſon action, paſſe preſque la vraiſemblance; que quoique la Scene ſoit en Arcadie, il fait ſes perſonnages trop

avans & trop instruits, pour ainsi dire, :s grands systêmes de l'ancienne Philoso- ue; qu'il a trop subtilisé le raisonnement r des choses, qui au fonds pouvoient re censées à la portée de simples Bergers; i'en cela il s'est un peu écarté du vrai ca- ctere de la Pastorale. Et pour tout dire, i un mot, je rends assez de justice au uarini, pour croire que si l'Aminte n'a- oit pas précedé, le *Pastor Fido* eût été en plus parfait que nous ne le voyons. : Guarini pouvoit-il ôter à sa piece l'air être une simple copie, sans opposer à la nplicité de l'Aminte, une grande com- ication d'action; à sa naïveté, un stile ompeux, & étudié; à sa précision, une ondance intarissable? Disons-le encore, our excuser le Guarini, s'il s'étoit propo- : de faire plusieurs Pastorales, celle que ous avons de lui, seroit sans doute plus lâtiée, & plus réguliere; & la crainte de répeter lui-même l'auroit retenu. Mais il a fait que cet ouvrage en vers, & il nous forcé de croire qu'il avoit dans son propre enie assez de ressource, pour en faire plu- eurs dans le même genre. Je ne prétens onc point couronner le Tasse au préjudice u Guarini. Il est au temple de Mémoire ifferents ordres de places, & les moins evées honorent encore assez aux yeux : la posterité.

J'acheverois de satisfaire les défenseurs du Guarini, si j'allois jusqu'à dire ici que malgré les louanges que j'ai paru prodiguer à l'Aminte, & que je crois qu'il merite, je ne suis cependant pas du nombre de ceux qui soutiennent que cette piece est sans défaut. Quand on reprocheroit à l'Aminte un peu de sécheresse, & ce nombre infini de récits consecutifs, qui ne donnant rien à la représentation, laissent sans occupation un des principaux sens, par l'organe duquel les hommes sont le plus facilement touchés, on ne devroit pas passer pour censeur injuste ; mais le Tasse trouveroit dans cette critique un éloge réel, puisqu'en se retranchant cette ressource, il a sçu encore intéresser si vivement son lecteur. Enfin pour achever le paralelle entre ces deux Rivaux, je dirai encore que si on a prétendu, comme je l'ai rapporté ailleurs, que la lecture du *Pastor Fido* étoit un écueil dangereux pour la vertu la plus affermie, jamais personne n'a porté le même jugement sur l'Aminte. En effet, on n'y trouve rien qui indique le chemin trop facile du crime, & qui en développe les ressorts. C'est aussi une des choses sur lesquelles le Guarini a été le moins bien défendu, parce que la fragilité humaine trouve dans la peinture la plus hideuse du vice, souvent plus d'attraits à s'y précipiter, qu'à s'en éloigner.

Si le grand nombre de traducteurs d'un uvrage en differentes langues en fait l'é-ɔge, l'honneur est à peu près égal entre Aminte, & le *Pastor Fido.* Notre nation n pouvoit aussi desirer une nouvelle de Aminte sans passer pour trop difficile. A égard de ceux qui m'ont précedé, quoi-u'il faille rendre à l'Abbé de Torches la ıstice de dire qu'il a mieux traité la Pasto-ıle du Tasse, que celle du Guarini; je sou-aite avoir assez bien profité du jugement u Public, pour qu'on puisse un jour me ndre le même témoignage.

Je dois encore ajoûter, que quoique les 'hœurs du troisiéme & du quatriéme Ac-:, ne soient pas attribués au Tasse, auquel n effet ils ne semblent guere appartenir, : qu'ils ne paroissent pas dans quelques ditions de l'Aminte, j'ai cependant crû s devoir traduire tels que nous les avons. uisque le tems nous a privés, selon tou-:s les apparences, des Chœurs que le asse lui-même avoit faits, & qu'un Poëte ıoderne a essayé de nous les remplacer, n'auroit pas été raisonnable de laisser n vuide dans la traduction.

Hæc meta laborum.

INTERLOCUTORI.

AMORE, in abito Paſtorale.
DAFNE, compagna di Silvia.
SILVIA, amata da Aminta.
AMINTA, innamorato di Silvia.
TIRSI, compagno d'Aminta.
SATIRO, inamorato di Silvia.
NERINA, meſſaggiera.
ERGASTO, Nuntio.
ELPINO, Paſtore.
CORO, di Paſtori.



PERSONNAGES.

L'AMOUR, en habit de berger.
DAFNE', compagne de Silvie.
SILVIE, maitresse d'Aminte.
AMINTE, amant de Silvie.
TIRSIS, compagnon d'Aminte.
SATIRE, amoureux de Silvie.
NERINE, messagere.
ERGASTE, messager,
ELPIN, berger.
CHŒUR de bergers.





PROLOGO.

AMORE, *in abito Pastorale.*

CHI crederia, che sotto umane forme,
E sotto queste pastorali spoglie
Fosse nascosto un Dio? non mica un Dio
Selvaggio, o de la plebe de gli Dei;
Ma tra' grandi, e celesti il più potente;
Che fà spesso cader di mano a Marte
La sanguinosa spada, et a Nettuno,
Scotitor de la terra, il gran Tridente;
Et i folgori eterni al sommo Giove.
In questo aspetto, certo, e in questi panni,
Non riconoscerà sì di leggiero,
Venere madre, me suo figlio Amore;
Io da lei son constretto di fuggire,
E celarmi da lei, perch'ella vuole,
Ch'io di me stesso, e de le mie saette
Faccia a suo senno: e qual femina, e quale
Vana, et ambitiosa mi rispinge
Pur trà le corti, e trà corone, e scettri;
E quivi vuol, ch'impieghi ogni mia prova;
E solo al volgo de'ministri miei,
Miei minori fratelli, ella consente
L'albergar trà le selve, et oprar l'armi
Ne'rozi petti. Io, che non son fanciullo
(Se ben hò volto fanciullesco, et atti)



PROLOGUE.

AMOUR, *en habit de Berger.*

QU I croiroit que ce masque humain, ce vêtement champêtre cachât un ieu ? Non pas même un de ces Dieux s forêts, ou du commun des immors, mais un Dieu superieur aux plus puisns de ceux de l'Olimpe; un Dieu qui fait uvent tomber à ses pieds l'épée sanguiire du Dieu des Combats, le trident reutable du Souverain des mers, & les udres éternelles de Jupiter même. Certes, ur le coup, Venus ma mere, aura pei- à reconnoître sous ce déguisement l'Aour son fils bien-aimé. Je suis obligé m'échapper d'auprès d'elle, & de me caer, parce qu'elle veut qu'esclave de ses lontés, je ne dispose qu'à son gré de on bras, & de mes fléches. Vaine, & nbitieuse, comme toutes les femmes, e exige qu'établissant mon throne sur s thrones de la terre, & fixant mon emre à ce qui les environne, je laisse au mmun de mes ministres, à mes freres dets, le soin de parcourir les campagnes, d'assujettir leurs rustiques habitans; mais

Voglio diſpor di me, come a piace;
Ch'à me fù, non à lei conceſſa in ſorte
La face onnipotente e l'arco d'oro;
Però, ſpeſſo celandomi, e fuggendo,
L'imperio nò, che in me non hà, ma i preghi,
C'han forza, porti da importuna madre,
Ricovero ne'boſchi, e ne le caſe
De le genti minute; ella mi ſegue,
Dar promettendo, à chi m' inſegna à lei,
O dolci baci, o coſa altra più cara.
Quaſi io di dare in cambio non ſi a buono
A chi mi tace, o mi naſconde à lei,
O dolci baci, o coſa altra più cara:
Queſto io sò certo almen, che i baci miei
Saran ſempre più cari a le fanciulle,
(Se io, che ſon l'Amor, d'amor m'intendo)
Onde ſovente ella mi cerca in vano,
Che rivelarmi altri non vuole, e tace.
Ma per iſtarne anco più occulto, ond'ella
Ritrovar non mi poſſa a i contraſegni,
Depoſto hò l' ali, la faretra, e l'arco.
Non però diſarmato io quì ne vengo,
Che queſta, che par verga, è la mia face:
Così l'hò trasformata, e tutta ſpira
D'inviſibili fiamme; e queſto dardo,
Se bene egli non hà la punta d'oro,
E' di tempre divine, e imprime Amore
Dovunque fiede. Io voglio oggi conqueſto
Far cupa, e immedicabile ferita
Nel duro ſen, de la più cruda Ninfa,

moi

oi qui n'ai d'un enfant que l'exterieur & badinage, je veux n'avoir de maître que oi-même; c'est à moi, & non pas à elle, ıe sont échus en partage le flambeau tout ıissant, & l'arc d'or. Aussi, fuyant, non n empire, car elle n'a point d'empire sur oi, mais des prieres trop embarrassantes, ıand elles viennent d'une mere importu-:, je me retire souvent au fond des bois, dans les plus viles chaumieres. Elle me it partout, & promet à quiconque me énoncera, ou de doux baisers, ou même :s graces plus particulieres, comme si je avois pas, à mon tour, mêmes récom-:nses à offrir à quiconque me donnera un .ile, ou me gardera le secret; mais si moi ıi suis l'Amour, je m'entens en amour, mes veurs auront toujours la préference au-ès des belles. C'est aussi ce qui rend si sou-:nt inutiles les recherches de ma mere; ıacun gardant le silence & craignant de e déceler; mais aujourd'hui, pour la mieux omper, & pour qu'elle ne puisse me recon-oître à mes marques ordinaires, j'ai quit-les ailes, le carquois & l'arc. Je ne suis pendant point ici sans armes. Cette hou-tte est mon flambeau, que j'ai ainsi degui-. Il en sort de toutes parts une impercep-ble flamme, & ce dard, quoiqu'il ne soit oint armé de la pointe dorée, est d'une empe divine, & grave l'amour partout où

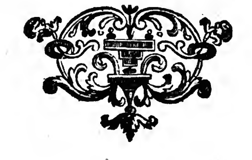
Che mai seguisse il coro di Diana,
Nè la piaga di Silvia fia minore,
(Che questo è'l nome de l'alpestre Ninfa)
Che fosse quella, che pur feci io stesso
Nel molle sen d'Aminta, or son molt'anni;
Quando lei tenerella, ei tenerello
Seguiva ne le caccie, e ne i diporti.
E, perchè il colpo mio più in lei s'interni,
Aspetterò, che la pietà mollisca
Quel duro gelo, che d'intorno al core
L'hà ristretto il rigor de l'onestate,
E del verginal fasto, et in quel punto,
Ch'ei fia più molle, lancerogli il dardo.
E, per far sì bell'opra a mio grand' agio,
Io ne vò à mescolarmi infra la turba
De' Pastori festanti, e coronati,
Che, già quì s'è inviata; ove a diporto
Si stà ne'dì solenni, esser fingendo
Uno di loro schiera, e in questo luogo;
In questo luogo a punto io farò il colpo,
Che veder non potrallo occhio mortale.
Queste selve oggi ragionar d'Amore
S'udranno in nuova guisa: e ben parrassi,
Che la mia Deità sia quì presente
In se medesma, e non ne'suoi ministri.
Spirerò nobil sensi a'rozi petti,
Raddolcirò de le lor lingue il suono;
Perchè, ovunque io mi sia, io sono Amore;
Ne'pastori non men, che ne gli eroi;
E la disagguaglianza de'soggetti,

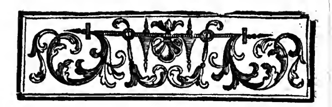
frape. J'en veux faire aujourd'hui l'essai,
ꝛ porter une blessure profonde, & incu-
able au cœur de la plus insensible Nym-
he, qui ait jamais été consacrée à Diane.
ilvie, c'est le nom de celle à qui j'en
eux, ne sera pas plus épargnée que le fut
ıminte, lorsqu'enfant, comme elle, &
.iivant sans cesse & partout cette Bergere,
l fut percé du trait dont il sent encore l'at-
einte. Pour que la blessure soit plus profon-
le, j'attendrai que la compassion réchauf-
ant ce cœur glacé, qui se fait un trophée
le sa rigueur, ait préparé le succès de mes
ırmes, & soudain je lancerai le trait que je
ui prépare. Déja, & bien à propos, les
Bergers joyeux & couronnés de fleurs,
commencent à se rassembler en ce lieu, où
ls ont coutume de celebrer leurs jours de
fête. Je vais me mêler avec eux, & à la fa-
veur de ce déguisement, ici-même, & dès
que j'en trouverai le moment favorable, je
porterai le coup, sans que qui que ce soit
puisse voir la main d'où il partira. Les échos
de ces bois, changeant de langage, ne répe-
teront plus que de tendres accens, & l'on
verra sans peine que le Dieu qui fait ai-
mer est ici lui-même. J'inspirerai de nobles
sentimens aux plus grossiers habitans. Je
donnerai de l'amenité à leur langage. Car
quelque part où je sois, dans le cœur des
simples Bergers, ou dans celui des Heros,

Come a me piace, agguaglio: e questa è pure
Suprema gloria e grán miracol mio:
Render símili a le più dotte cetre
Le rustiche sampogne; e se mia madre,
Che si sdegna vedermi errar fra' boschi,
Ciò non conosce, è cieca ella, non io,
Cui cieco a torto il cieco volgo appella.



e ſuis toûjours l'Amour. Selon qu'il me plaît, je rends tous mes ſujets égaux. Le comble de ma gloire & de mon triomphe, eſt de ſçavoir donner à la ſimple muſette a noble harmonie de la lire ; & ſi ma mere, qui rougit de me voir habiter les lieux champêtres, ne me reconnoît pas à ces effets merveilleux : dites qu'elle ſeule eſt aveugle, car malgré le préjugé vulgaire, je ne le ſuis point ; & qui me croit aveugle, l'eſt lui-même.





ATTO PRIMO.

SCENA PRIMA.

DAFNE, SILVIA.

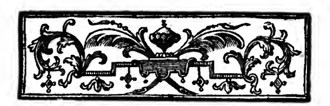
DAFNE.



ORRAI dunque pur, Silvia,
Da i piaceri di Venere lontana,
Menarne tu questa tua giovanezza?
Nè'l dolce nome di madre udirai?
Nè intorno ti vedrai vezzosamente
Scherzare i figli pargoletti? ah, cangia,
Cangia, prego, consiglio,
Pazzarella che sei.

SILVIA.

Altri segua i diletti de l'Amore,
(Se pur v'è ne l'Amore alcun diletto)
Me questa vita giova, è'l mio trastullo
E la cura de l'arco, e de gli strali.
Seguir le fere fugaci, e le forti
Atterrar combattendo: e se non mancano
Saette a la faretra, o fere al bosco,
Non tem'io, ch'a me manchino diporti.



ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DAFNE', SILVIE.

DAFNE'.

QUOI Silvie, toujours en guerre contre l'Amour, tu laisseras couler tes jeunes ans sans en connoître les plaisirs? Tu ne t'entendras jamais appeller du doux nom de mere, & tu ne verras jamais badiner autour de toi de tendres enfans, gages précieux d'un chaste himenée? De grace prens d'autres sentimens, & sois moins insensée.

SILVIE.

Que l'Amour fasse des heureux, si pourtant il en peut faire, pour moi je préfere mon sort à tout autre. Mon arc & mes fléches sont toute ma joie. Suivre une bête qui fuit, ou terrasser la plus indomptable, sont mes seules délices; & tant qu'il y aura des fléches dans mon carquois, & dans ces bois des ennemis à combattre, je ne crains point les retours fâcheux de l'ennemi.

DAFNE.

Insipidi diporti veramente,
Et insipida vita: e s'a te piace,
E' sol perchè non hai provata l'altra:
Così la gente prima, che già visse
Nel mondo ancora semplice, et infante,
Stimò dolce bevanda, e dolce cibo,
L'acqua,e le ghiande, et or l'acqua,e le ghiande
Sono cibo, e bevanda d'animali
Poicchè s è posto in uso il grano, e l'uva.
Forse, se tu gustassi anco una volta
La millesima parte de le gioie,
Che gusta un core amato riamando,
Diresti ripentita, sospirando:
Perduto è tutto il tempo,
Che in amar non si spende,
O mia fuggita etate,
Quante vedove notti,
Quanti dì solitarj
Hò consumati indarno,
Che si poteano impiegar' in quest' uso,
Il qual più replicato è più soave:
Cangia, cangia consiglio,
Pazzarella che sei:
Che'l pentirsi da sezzo nulla giova.

SILVIE.

Quand'io dirò, pentita, sospirando
Queste parole, che tu fingi, et orni,
Come a te piace, torneranno i fiumi
A le lor fonti, e i lupi fuggiranno

DAFNE'.

Froids amuſemens, languiſſante occupation, que tu ne peux cherir, que parce que tu n'en connois pas d'autres. Ainſi les hommes dans leur premiere ſimplicité, trouvoient des délices à s'abreuver d'eau,& à vivre de gland. Depuis que l'on connoît les dons de Cerès, & ceux de Bacchus, ce qui faiſoit la nourriture des premiers hommes, eſt devenu celle des ſeuls animaux. De même, ſi tu connoiſſois la moindre partie des plaiſirs que procurent d'heureuſes amours, tu avouerois peut-être, que le tems qu'on paſſe ſans aimer, eſt un tems perdu. Peut-être dirois-tu en ſoupirant de regret. » Helas aimable jeuneſſe, dont le » regne ne fut que trop court, que d'en» nuyeuſes nuits, que de triſtes jours j'ai » paſſés, que je pouvois conſacrer à ce » Dieu, dont les faveurs ont d'autant plus » d'attraits, qu'elles ſont plus ſouvent ré» petées! « De grace, prends d'autres ſentimens, & ſois moins inſenſée. Un repentir trop long-tems differé eſt un inutile ſecours.

SILVIE.

Quand le prétendu repentir que tu m'annonces me fera tenir ce langage que tu formes à ton gré, alors on pourra voir les rivieres remonter à leur ſource, le loup craindre la brebis, le levrier fuir devant le

Da gli agni, e'l veltro le timide lepri;
Amerà l'orso il mare, e'l delfin l'alpi.

DAFNE.

Conosco la ritrosa fanciullezza:
Qual tu sei, tale io fui; così portava
La vita, e'l volto, e così biondo il crine;
E così vermigliuzza avea la bocca;
E così mista col candor la rosa
Ne le guancie pienotte, e delicate.
Era il mio sommo gusto, (or me n'aveggio;
Gusto di sciocca) sol tender le reti,
Et invescar le panie, et aguzzare
Il dardo ad una cote, e spiar l'orme,
E'l covil de le fere, e se talora
Vedea guatarmi da cupido amante,
Chinava gli occhi, rustica, e selvaggia,
Piena di sdegno, e di vergogna; e m'era
Mal grata la mia gratia, e dispiacente,
Quanto di me piaceva altrui: pur come
Fosse mia colpa, e mia onta, e mio scorno
L'esser guardata, amata, e desiata.
Ma, che non puote il tempo? e che non puote;
Servendo, meritando, supplicando,
Fare un fedele, et importuno amante?
Fui vinta, io te'l confesso, e furon l'armi
Del vincitore, umiltà, sofferenza,
Pianti, sospiri, e dimandar mercede:
Monstrommi l'ombra d'una breve notte
Allora quel, che'l lungo corso, e'l lume
Di mille giorni non m'avea mostrato:

lievre timide, l'ours vivre dans les eaux, & le dauphin habiter les montagnes.

DAFNE'.

Je sçai combien l'enfance est peu docile. J'ai été telle que tu es aujourd'hui, j'avois les mêmes inclinations, même port, même visage, comme toi la chevelure blonde, la bouche vermeille, les joues assez pleines, & colorées à l'égal du lys & de la rose. Je n'avois point de plus grand plaisir, (ah je sens à présent combien il étoit insipide) que celui de tendre des filets, de préparer la glu aux oiseaux, d'aiguiser mes fléches, & de suivre jusqu'au gîte les traces de quelque bête. Alors, tant j'étois grossiere & sauvage, si je m'appercevois que quelque Berger jettât sur moi un regard tendre, j'en étois toute honteuse, & de mauvaise humeur. Je me deplaisois à moi-même, & je me sçavois mauvais gré d'être aimable, à mesure que je sentois que je plaisois: comme si j'eusse été coupable de mes propres charmes, ou que m'aimer & sentir pour moi des desirs, eût été me faire un affront. Mais (que ne peut point le tems, ou plûtôt que ne peuvent pas les soins, & les instances d'un amant fidéle, aimable, & assidu?) je me rendis, je te l'avoue. La perseverance, les pleurs, les plaintes, & les soins qui me demandoient mon cœur, furent les armes ausquelles je

Ripresi allor me stessa, e la mia cieca
Simplicitate, e dissi sospirando:
Eccoti, Cinthia, il corno, eccoti l'arco;
Ch'io rinuntio i tuoi strali, e la tua vita.
Così spero veder, ch'anco il tuo Aminta
Pur' un giorno domestichi la tua
Rozza salvatichezza, et ammollisca
Questo tuo cor di ferro, e di macigno.
Forse, ch'ei non è bello? o ch'ei non t'ama?
O ch'altri lui non ama? o ch'ei si cambia
Per l'amor d'altri? over per l'odio tuo?
Forse, ch'in gentilezza egli ti cede?
Se tu sei figlia di Cidippe, a cui
Fù padre il Dio di questo nobil fiume;
Et egli è figlio di Silvano, a cui
Pane fù padre, il gran Dio de' Pastori;
Non è men di te bella (se ti guardi
Dentro lo specchio mai d'alcuna fonte)
La candida Amarilli; e pur' ei sprezza
Le sue dolci lusinghe; e segue i tuoi
Dispettosi fastidj: or fingi, (e voglia
Pur Dio, che questo fingere sia vano)
Ch'egli teco sdegnato, al fin procuri,
Ch'a lui piaccia colei, cui tanto ei piace;
Qual' animo fia il tuo? o con quali occhi
Il vedrai fatto altrui? fatto felice
Ne l'altrui braccia, e te schernir ridendo?

edai, & l'ombre d'une courte nuit m'aprit ce que la fausse clarté de mes jours assés, m'avoit laissé ignorer. Je me gronai moi-même de mon aveugle simplicité, & je dis en soupirant : » Diane, je te rends l'arc, & le cor ; reprends ces traits ; je renonce à tes exercices. « Ainsi j'espere que quelque jours Aminte triomphera de ta rudesse, & fléchira la dureté de ton cœur. Est-ce qu'il n'est pas assez aimable, ou qu'il ne t'aime pas ? Seroit-ce qu'on ne le rechecheroit pas d'ailleurs, ou que quelque autre passion le dédomageant de tes rigueurs, le rendroit volage ? Est-ce enfin que tu le croirois de condition inégale à la tienne ? Mais si tu es fille de Cydippe à qui le Dieu de ce fleuve fameux donna le jour, il est aussi fils de Silvain, & petit-fils du Dieu des Bergers. Si tu veux même prendre pour juge quelqu'une des Fontaines voisines, tu trouveras qu'Amarillis ne le cede point en beauté. Cependant il préfere encore tes dédains à toute sa tendresse. Or supposons (ah puisse ce malheur ne jamais arriver) que fatigué par tes refus, il se laissât attendrir par cette Nymphe qui l'adore. Que penserois-tu alors ? De quel œil le verrois-tu faisant le bonheur d'une autre, & heureux entre ses bras insulter, pour ainsi dire, à ton insensibilité, & en rire avec sa nouvelle conquête.

SILVIA.

Faccia Aminta di se, e de' suoi Amori,
Quel ch'a lui piace, a me nulla ne cale:
E, pur che non sia mio, sia di chi vuole:
Ma esser non può mio s'io lui non voglio;
Nè s'anco egli mio fosse, io sarei sua.

DAFNE.

Onde nasce il tuo odio?

SILVIA.

Dal suo amore:

DAFNE.

Piacevol padre di figlio crudele.
Ma, quando mai da i mansueti agnelli
Nacquer le tigri? o da bei Cigni i corvi?
O me inganni, o te stessa.

SILVIA.

Odio il suo amore,
Ch'odia la mia onestate; et amai lui
Mentr'ei volse di me quel, ch'io voleva.

DAFNE.

Tu volevi il tuo peggio: egli a te brama
Quel, ch'a se brama.

SILVIA.

Dafne, o taci, o parla
D'altro, se vuoi risposta.

SILVIE.

Qu'Aminte dispose à son gré de lui & de son cœur, je ne m'en embarrasse pas. Je suis assez contente, dès que je ne lui ferai point le sacrifice de ma liberté. Je ne veux point de lui, ainsi il ne peut être à moi, & quand même nous serions unis par des liens communs, mon cœur ne pourroit s'assujettir à aimer.

DAFNÉ.

Mais d'où vient cet éloignement ?

SILVIE.

De son attachement pour moi.

DAFNÉ.

Cruel effet d'une aimable cause ! Cependant l'on ne voit pas le timide agneau donner naissance au tigre, ni le cigne blanc au noir corbeau. Certes, ou tu me fais un mystere, ou tu te trompes toi-même.

SILVIE.

Je hais un sentiment qui offense ma délicatesse. J'ai aimé Aminte, tant que ma volonté a fait la regle de ses desirs.

DAFNÉ.

Tu fuyois ton bonheur, Aminte ne desiroit en toi qu'un cœur sensible comme le sien.

SILVIE.

Dafné, ne me parle plus, ou parle-moi d'autre chose, si tu veux que je te réponde.

DAFNE.

Or guata modi?
Guata, che dispettosa giovinetta?
Or, rispondimi almen, s'altri t'amasse,
Gradiresti il suo amore in questa guisa?

SILVIA.

In questa guisa gradirei ciascuno
Insidiator di mia virginitate,
Che tu dimandi amante, et io nemico.

DAFNE.

Stimi dunque nemico
Il monton de l'agnella?
De la giovenca il toro?
Stimi dunque nemico
Il tortore a la fida tortorella?
Stimi dunque stagione
D' inimicitia, e d'ira
La dolce Primavera?
Ch'or allegra, e ridente
Riconsiglia ad amare
Il mondo, e gli animali,
E gli uomini, e le donne: e non t'accorgi,
Come tutte le cose
Or sono innamorate
D'un'amor pien di gioia, e di salute?
Mira là quel colombo
Con che dolce susurro lusingando
Bacia la sua compagna.
Odi quell' usignuolo,
Che và di ramo, in ramo

DAFNÉ.

Oh voilà un cruel enfant ! Mais dis-moi ſeulement : tout autre qu'Aminte, qui chercheroit à te plaire, ſeroit-il reçu de même ?

SILVIE.

Tout de même ; car ce que tu nommes un Amant, n'eſt à mon gré qu'un ennemi de la pudeur, & de la chaſteté d'une fille.

DAFNÉ.

Quoi tu regardes comme ennemies les eſpéces que la nature a créées l'une pour l'autre, le mouton par exemple, & la brebis, le taureau & la geniſſe, le tourtereau & la tourterelle. Le printems enfin, que tu vois revenir avec tous ſes charmes, & qui ſemble conſeiller l'amour à tout ce qu'il anime, te paroît-il une ſaiſon d'inimitié & de haine ; & ne remarques-tu pas au contraire, comme toutes choſes reſpirent l'amour qui les reproduit, & les renouvelle ? Ecoute le tendre langage de ce pigeon qui agace ſa compagne. Ce roſſignol n'entretient que de ſon amour les arbres ſur leſquels tu le vois voltiger de branche en branche.

Cantando, Io amo, io amo: e ſe no'l ſai,
La biſcia laſcia il ſuo veleno, e corre
Cupida al ſuo amatore:
Van le tigri in amore:
Ama il leon ſuperbo: e tu ſol fiera,
Più che tutte le fere,
Albergo gli diniеghi nel tuo petto;
Ma, che dico leoni, e tigri, e ſerpi,
Che pur' han ſentimento? amano ancora
Gli alberi: veder puoi, con quanto affetto,
E con quanti iterati abbracciamenti,
La vite s'aviticchia al ſuo marito:
L'abete ama l'abete: il pino, il pino:
L'orno per l'orno, e per la ſalce il ſalce,
E l'un per l'altro faggio arde, e ſoſpira.
Quella quercia, che pare
Sì ruvida, e ſelvaggia,
Sent'anch'ella il potere
De l'amoroſo foco: e, ſe tu aveſſi
Spirto, e ſenſo d'Amore, intendereſti
I ſuoi muti penſieri. Or tu da meno
Eſſer vuoi de le piante,
Per non eſſer' amante?
Cangia, cangia conſiglio,
Pazzarella che ſei.

SILVIA.

Or sù, quando i ſoſpiri
Udirò de le piante,
Io ſon contenta allor d'eſſer' amante:

Ignores-tu que la couleuvre dépoſe ſon venin pour aller rejoindre ſon pareil ; que le tigre inhumain, que le lion ſuperbe s'attendriſſent quelquefois ? Et ton cœur ſe refuſeroit à une tendreſſe que ne méconnoiſſent pas les animaux les plus feroces ? Ce n'eſt rien encore, car au moins tout être animé a reçu de la nature une impulſion qui le détermine ; mais les arbres même s'uniſſent. Ne vois-tu pas par combien de liens la vigne s'attache étroitement à l'arbre qu'elle embraſſe ? Communément deux arbres de même eſpece ſe joignent l'un à l'autre, & ne ſe quittent point. Le ſapin, le pin, l'orme, le ſaule, le hêtre, nous donnent des éxemples d'union. Le chêne même, tout ſauvage qu'il eſt, tout rude qu'il paroît, obéït à la nature qui l'unit à ſon pareil ; & ſi tu ſçavois ce que c'eſt que l'amour, tu le reconnoîtrois même dans ces êtres inanimés ; veux-tu donc être encore moins parfaite ? De grace prends d'autres ſentimens, & ſois moins inſenſée ?

SILVIE.

Eh bien donc, dès que j'entendrai les arbres ſoupirer, je te promets de conſentir à aimer.

DAFNE.

Tu prendi a gabbo i miei fidi consigli,
E burli mie ragioni? o in amore
Sorda non men, che sciocca: ma và pure,
Che verrà tempo, che ti pentirai
Non averli seguiti, e già non dico
Allor che fuggirai le fonti, ov'ora
Spesso ti specchi, e forse ti vagheggi,
Allor che fuggirai le fonti, solo
Per tema di vederti crespa, e brutta.
Questo avverratti ben; ma non t'annuncio
Già questo solo, che, bench' è gran male,
E' però mal commune. Or non rammenti
Ciò che l'altr'ieri Elpino raccontava?
Il saggio Elpino, a la bella Licori.
Licori, ch'in Elpin puote con gli occhi
Quel, ch'ei potere in lei dovria col canto,
Se'l dovere in amor si ritrovasse?
E'l raccontava udendo Batto, e Tirsi
Gran maestri d'amore, e'l raccontava,
Ne l'antro de l'Aurora, ove sù l'uscio
E scritto, Lungi, ah lungi ite, profani.
Diceva egli, e diceva, che gliel disse
Quel grande, che cantò l'armi, e gli amori,
Ch'a lui lasciò la fistola morendo:
Che la giù ne l'inferno è un nero speco,
Là dove esala un fumo pien di puzza
Da le triste fornaci d'Acheronte;
E che quivi punite eternamente
In tormenti di tenebre, e di pianto

DAFNÉ,

Tu te moques de mes fidéles conseils, & ris de tous mes raisonnemens. Va pauvre imbecille en fait d'amour, Nymphe trop insensible, le tems viendra que tu te repentiras de ton indocilité. C'est peu de te prédire qu'un jour tu fuiras ces mêmes fontaines, où, comme dans une glace fidelle, ton amour propre te porte à chercher aujourd'hui l'image de tes graces, & de ta beauté, parce que tu craindras de n'y plus retrouver que la peinture de la vieillesse, & de la décrepitude. Ce mal, tout sensible qu'il est, est un mal commun; mais ne te souvient-il plus de ce que chantoit l'autre jour l'illustre Elpin à la belle Licoris, lui dont la voix harmonieuse auroit dû, s'il est en amour des devoirs absolus, avoir sur Licoris autant de pouvoir, que les yeux de la Nymphe en avoient sur lui; c'étoit dans l'antre de l'Aurore, où l'on voit ces paroles écrites à l'entrée: *Loin d'ici prophanes*, que devant Battus & Tircis, il disoit avoir appris de ce fameux Berger, qui avoit consacré ses chants au Dieu de la Guerre, & au Dieu des Amours, & qui en mourant lui avoit laissé son chalumeau: que dans l'endroit le plus profond des enfers, il étoit une affreuse caverne, d'où sortoit une vapeur empestée, & que là, dans les ténebres & les gemissemens, les

Son le femine ingrate, e sconoscenti.
Quivi aspetta, ch'albergo s'apparecchi
A la tua feritate:
E dritto è ben, ch'il fumo
Tragga mai sempre il pianto da quegli occhi,
Onde trarlo giamai
Non potè la pietate.
Segui, segui tuo stile,
Ostinata che sei.

SILVIA.

Ma, che fè allor Licori? e che rispose
A queste cose?

DAFNE.

Tu de'fatti proprj
Nulla ti curi, e vuoi saper gli altrui.
Con gli occhi gli rispose.

SILVIA.

Come risponder sol puote con gli occhi?

DAFNE.

Rispóser questi con dolce sorriso,
Volti ad Elpino: Il core, e noi siam tuoi;
Tu bramar più non dei. Costei non puote
Più darti, e tanto solo basterebbe
Per intiera mercede al casto amante,
Se stimasse veraci, come belli,
Quegli occhi, e lor prestasse intera fede.

SILVIA.

E, perchè lor non crede?

emmes ingrates étoient punies éternellement des tourmens qu'elles avoient causés pendant leur vie. Prens garde que ce séjour effrayant ne soit le prix de ta cruauté. Il est bien juste que les mêmes yeux qui n'ont jamais accordé une seule larme aux mouvemens de la compassion, soient punis, en répandant des pleurs éternelles. Vois après cela, s'il te convient de perseverer dans ton insensibilité.

SILVIE.

Mais que fit Licoris, & comment répondit-elle ?

DAFNE'.

Tu t'inquietes de ce qui ne te regarde pas, & ne songes point à tes propres interêts. Elle lui répondit des yeux.

SILVIE.

Depuis quand les yeux répondent-ils ?

DAFNE'.

Un doux sourire fut leur langage. Languissamment tournés vers Elpin, ils sembloient lui dire d'intelligence avec le cœur : » Nous nous rendons. Que peux-tu demander de plus, puisque c'est tout ce que Licoris peut te donner « ? Et en effet, c'étoit assez pour un amant fidele, s'il avoit pû l'en croire, & juger de la verité par la beauté de ses yeux.

SILVIE.

Et pourquoi ne l'en pas croire ?

DAFNE.

Or tu non sai
Ciò, che Tirsi ne scrisse? allor che ardendo
Forsennato egli errò per le foreste,
Sì, ch' insieme movea pietate, e riso
Ne le vezzose Ninfe, e ne' pastori?
Nè già cose scrivea degne di riso,
Se ben cose facea degne di riso,
Le scrisse in mille piante, e con le piante
Crebbero i versi, e così lessi in una:
Specchi del cor fallaci, infidi lumi,
Ben riconosco in voi gl' inganni vostri;
Ma, che prò? se schivarli Amor mi toglie?

SILVIA.

Io quì trapasso il tempo ragionando,
Nè mi sovviene, ch'oggi è il dì prescritto,
Ch'andar si deve a la caccia ordinata
Ne l'Eliceto. Or, se ti pare, aspetta,
Ch'io pria deponga nel solito fonte
Il sudore, e la polve, ond'ier mi sparsi,
Seguendo in caccia una damma veloce,
Ch'alfin giunsi, et ancisi.

DAFNE.

Aspetterotti,
E forse anch'io mi bagnerò nel fonte.
Ma fino a le mie case ir prima voglio,

Che

DAFNÉ.

Ne ſçais-tu pas ce que Tircis écrivoit ır cela, lorſque dans les tranſports de la lus vive paſſion, errant dans ces bois, il ɔrtoit juſqu'à la folie les démonſtrations une douleur, dont la cauſe attendriſſoit s Bergers & les Nymphes, autant que les fets leur en paroiſſoient viſibles. Voici s vers qu'il gravoit ſur l'écorce de tous s arbres, qui croiſſoient avec eux, & que ıi lûs ſur un de ces arbres. » Miroirs infidéles de l'ame, regards trompeurs, je reconnois vos artifices; mais que me ſert de les connoître, ſi l'Amour ne me permet pas de m'en défendre ?

SILVIE.

Cependant je perds ici mon tems en diſ-ıurs ſuperflus, & j'oublie que c'eſt au-urd'hui le jour marqué pour la chaſſe. ɔnt le rendez-vous eſt dans les bois d'A-;iers. Attens-moi. Je vais auparavant ıercher, comme à l'ordinaire à la fon-ıne, un ſecours neceſſaire, après la aſſe du dain, que nous forçames hier ns la plus grande ardeur du jour, & dans ı tourbillon de pouſſiere, dont tu me ıis encore couverte.

DAFNÉ.

Je t'attendrai, & je pourrois bien même ſſi me baigner avec toi; mais je voudrois er auparavant juſqu'à la maiſon. Il eſt

Che l'ora non è tarda, come pare.
Tù ne le tue m'aspetta, ch'a te venga,
E pensa in tanto pur quel, che più importa
De la caccia, e del fonte; e, se non sai,
Credi di non sapere, e credi a'savi.

ATTO PRIMO.

SCENA SECONDA.

AMINTA, TIRSI.

AMINTA.

HO visto al pianto mio
Risponder per pietate i sassi, e l'onde,
E sospirar le fronde
Hò visto al pianto mio:
Ma non hò visto mai,
Nè spero di vedere
Compassion ne la crudele, e bella,
Che non sò s'io mi chiami o donna, o fera:
Ma nega d'esser donna,
Poiche nega pietate
A chi non la negaro
Le cose inanimate.

TIRSI.

Pasce l'agna l'erbette, il lupo l'agne,

ncore de bonne heure ; ainsi attens que je
: rejoigne chez-toi ; & dans cet intervalle occupe-toi de réflexions plus serieu-
s que celles de la chasse, & du bain. Si
expérience te manque, défie-toi de toi-
même, & fui les conseils de ceux qui en
nt plus que toi.

ACTE PREMIER.

CENE SECONDE.

AMINTE, TIRSIS.

AMINTE.

J'AI vû les rochers, & les ruisseaux attendris pleurer avec moi. J'ai oui les euilles soupirer avec moi ; mais jamais je l'ai vû, ni n'espere voir naître la compassion dans le cœur de cette cruelle beauté. La dois-je nommer du nom de Nymphe, lorsque plus barbare que ce que la nature a produit de plus feroce, elle me refuse un sentiment que je trouve même dans les êtres inanimés ?

TIRSIS.

La brebis que l'herbe nourrit, devient à

Ma il crudo Amor di lagrime si pasce,
Nè se ne mostra mai satollo.

AMINTA.
Ahi, lasso,
Ch' Amor satollo è del mio pianto omai,
E solo hà sete del mio sangue, e tosto
Voglio, ch'egli, e quest' empia il sangue mio
Bevan con gli occhi.

TIRSI.
Ahi Aminta, ahi Aminta,
Che parli, o che vaneggi: or ti conforta,
Ch'un'altra troverai, se ti disprezza
Questa crudele.

AMINTA.
Ohimè, come poss'io
Altri trovar, se me trovar non posso?
Se perduto hò me stesso, quale acquisto
Farò mai, che mi piaccia?

TIRSI.
O miserello,
Non disperar, ch'acquisterai costei:
La lunga etate insegna a l'uom di porre
Freno a i leoni, et a le tigri Hircane.

AMINTA.
Ma il misero non puote a la sua morte
Indugio sostener di lungo tempo.

TIRSI.
Sarà corto l'indugio: in breve spatio
S'adira, e in breve spatio anco si placa

ſon tour la nourriture du loup raviſſant ; mais ſi le cruel Amour ſe nourrit de larmes, il ne s'en raſſaſſie jamais.

AMINTE.

Helas ! il en a aſſez de mes pleurs ; c'eſt mon ſang qu'il veut encore, & il faut en le verſant, ſatisfaire bientôt l'Amour, & l'Inhumaine.

TIRSIS.

Que dis-tu, Aminte ? y penſes-tu bien ? Va, prens courage, quelque autre Nymphe te dédomagera de tant de rigueurs.

AMINTE.

A quoi bon chercher ailleurs un ſecours que je ne trouve pas dans mon propre cœur ? Et quand je ſuis enlevé à moi-même, quelle conquête puis-je faire, dont je ſente le prix ?

TIRSIS.

Infortuné berger, ne deſeſpere de rien. Elle ſe rendra à la fin ; ne ſçais-tu pas qu'à force de chercher on trouve moyen de séduire même le lion, & le tigre ?

AMINTE.

La mort laiſſe-t'elle à un malheureux le tems d'attendre ?

TIRSIS.

Ce moment n'eſt pas éloigné. La tête d'une femme tourne à tout vent, & eſt

Femina, cosa mobil per natura,
Più che fraschetta al vento, e più che cima
Di pieghevole spica: ma ti prego
Fà ch'io sappia più a dentro de la tua
Dura conditione, e de l'amore:
Che, se ben confessato m'hai più volte
D'amare, mi tacesti però dove
Fosse posto l'amore; et è ben degna
La fedele amicitia, et il commune
Studio de le Muse, ch'a me scuopra
Ciò, ch'agli altri si cela.

AMINTA.

Io son contento,
Tirsi, a te dir ciò, che le selve, e i monti,
E i fiumi sanno, e gli uomini non sanno,
Ch'io sono omai sì prossimo a la morte,
Ch'è ben ragion, ch'io lasci chi ridica
La cagion del morire, e che l'incida
Ne la scorza d'un faggio, presso il luogo,
Dove sarà sepolto il corpo esangue,
Sì, che tal'or, passandovi quell'empia,
Si goda di calcar l'ossa infelici
Col piè superbo, e trà se dica: E' questo
Pur mio trionfo; e goda di vedere,
Che nota sia la sua vittoria a tutti
Li pastor paesani, e pellegrini,
Che quivi il caso guidi; e forse (ahi spero
Troppo alte cose) un giorno esser potrebbe,
Ch'ella, commossa da tarda pietate,
Piangesse morto chi già vivo uccise;

plus difficile à fixer que l'épi que porte une tige foible, & déliée. Un inſtant allume ſa colere; un inſtant l'éteint. Mais de grace, que je ſçache plus particulierement ta ſituation, & le ſecret de ton cœur; tu m'as fait déja plus d'une fois l'aveu de ta flamme; mais tu m'en as caché l'objet. Accoutumé à t'aimer, & compagnon du culte que tu rends aux Muſes, je dois avoir ſur ta confiance des droits que d'autres n'ont point.

AMINTE.

Je veux bien, Tircis, te confier un ſecret dont ces bois, ces montagnes, ces ruiſſeaux ſont ſeuls dépoſitaires, & que j'ai caché à tous les humains. Auſſi près que je le ſuis de mon trépas, il eſt juſte que je laiſſe quelqu'un en état d'en dire la cauſe, & d'en graver l'hiſtoire ſur l'écorce de quelque arbre voiſin du lieu qui me ſervira de ſepulture, afin que l'inhumaine ſe faiſant un ſuperbe plaiſir de fouler aux pieds ce corps malheureux, puiſſe dire en paſſant: » C'eſt ici mon triomphe, « & qu'elle ait la ſatisfaction de voir les bergers du païs & des lieux éloignés, que le hazard y conduira, inſtruits de ſa victoire. Peut-être auſſi, (mais non, c'eſt eſperer trop de fortune,) peut-être qu'un jour touchée d'une tardive pitié, & pleurant une mort dont elle aura été l'auteur, elle

Dicendo, O pur quì foſſe, e foſſe mio.
Or odi.

TIRSI.

Segui pur, ch'io ben t'aſcolto,
E forſe a miglior fin, che tu non penſi.

AMINTE.

Eſſendo io fanciulletto, sì, ch'a pena
Giunger potea con la man pargoletta
A corre i frutti da i piegati rami
De gli arboſcelli, intrinſeco divenni
De la più vaga, e cara verginella,
Che mai ſpiegaſſe al vento chioma d'oro:
La figliuola conoſci di Cidippe,
E di Montan ricchiſſimo d'armenti?
Silvia, onor de le ſelve, ardor de l'alme?
Di queſta parlo, ahi laſſo: viſſi a queſta
Così unito alcun tempo, che frà due
Tortorelle più fida compagnía
Non ſarà mai, ne fue.
Congiunti eran gli alberghi,
Ma più congiunti i cori:
Conforme era l'etate,
Ma'l penſier più conforme:
Seco tendeva inſidie con le reti
A i peſci, et a gli augelli, e ſeguitava
I cervi ſeco, e le veloci damme;
E'l diletto, e la preda era commune;
Ma, mentre io fea rapine d'animali,
Fui, non sò come, a me ſteſſo rapito.
A poco a poco nacque nel mio petto,

pourroit

ourroit dire : » Que n'eſt-il ici vivant ce berger? Que n'eſt-il à moi?

T I R S I S.

Continue, je t'entens, & peut-être en rai-je un meilleur uſage que tu ne crois.

A M I N T E.

Encore enfant, pouvant à peine attein-e de la main juſqu'au fruit que portoit branche la plus chargée du plus petit ar-iſſeau, je commençai à vivre journelle-ent avec une jeune blonde, la plus ai-able qui fût ſur la terre. Tu connois la le de Cydippe, & de Montan, ſi riche troupeaux, Silvie, l'ornement de ces is, l'écueil de tous les cœurs. C'eſt d'elle nt je veux parler. Nous ne nous quit-ns pas plus que deux fideles tourterelles. os maiſons ſe touchoient, & nos cœurs étoient qu'un. Egaux pour l'âge, & plus nformes encore par les inclinations, nous ndions des filets aux poiſſons, & des nneaux aux oiſeaux; enſemble nous aſſions le cerf & le dain; & les plaiſirs mme les fruits de la chaſſe étoient com-ıns. Mais pendant que je livrois la guerre x animaux, je me ſentis, & je ne puis te dire comment, enlevé à moi-même. mme une herbe qui ſe reproduit elle-ême, il s'éleva dans mon cœur un ſen-ient que je ne pouvois pas définir, mais i me portoit à vouloir être ſans ceſſe

Non sò da qual radice,
Com'erba suol, che per se stessa germini,
Un'incognito affetto,
Che mi fea desiare,
D'esser sempre presente
A la mia bella Silvia;
E bevea da'suoi lumi
Un'estranea dolcezza;
Che lasciava nel fine
Un non sò che d'amaro:
Sospirava sovente, e non sapeva
La cagion de' sospiri.
Così fui prima amante, ch'intendessi,
Che cosa fosse Amore.
Ben me n'accorsi al fine: ed, in qual modo;
Ora m'ascolta, e nota.

TIRSI.

E' da notare.

AMINTA.

A l'ombra d'un bel faggio Silvia, e Filli
Sedean' un giorno, ed io con loro insieme;
Quando un'ape ingegnosa, che cogliendo
Sen giva il mel per que' prati fioriti,
A le guancie di Fillide volando,
A le guancie vermiglie, come rosa,
Le morse, e le rimorse avidamente,
Ch'a la similitudine ingannata,
Forse un fior le credette. Allora Filli
Cominciò lamentarsi, impatiente
De l'acuta puntura:

c la belle Silvie ; & la douceur que je
ıtois en regardant ſes beaux yeux, étoit
jours ſuivie de je ne-ſçai quel retour
nertume. Je ſoupirois ſouvent, & j'en
ɔrois la cauſe. Ainſi j'aimois avant que
ſçavoir ce que c'étoit qu'amour. Je
ɔris à la fin, écoute comment.

TIRSIS.

ɛla eſt digne d'attention.

AMINTE.

pié d'un hêtre touffu étoient un
aſſis Silvie & Philis, & moi avec
lorſqu'une abeille occupée à raſſem-
ſon butin ſur l'émail de la prairie,
oche des joues vermeilles de Philis,
mpée par la reſſemblance du coloris,
ɔyant ſans doute ſe repoſer ſur une
la pique vivement à deux fois. La
ɛ ſuit de près la bleſſure cuiſante ;
na Silvie l'invite à ſe conſoler, l'aſ-
qu'avec quelques paroles magiques,
:oit ceſſer le mal & la douleur. C'eſt

Ma la mia bella Silvia disse, Taci,
Taci, non ti lagnar, Filli, perch'io
Con parole d'incanti, leverotti
Il dolor de la picciola ferita.
A me insegnò già questo secreto
La saggia Aresia, e n'ebbe per mercede
Quel mio corno d'avorio ornato d'oro.
Così dicendo, avvicinò le labbra
De la sua bella, e dolcissima bocca
A la guancia rimorsa, e con soave
Susurro mormorò non sò che versi.
O' mirabili effetti! sentì tosto
Cessar la doglia, ò fosse la virtute
Di que' magici detti, ò com'io credo;
La virtù de la bocca,
Che sana ciò, che tocca.
Io, che sino a quel punto altro non volsi,
Che'l soave splendor de gli occhi belli,
E le dolci parole, assai più dolci,
Che'l mormorar d'un lento fiumicello,
Che rompa il corso frà minuti sassi,
O che'l garrir de l'aura infrà le frondi;
Allor sentii nel cor novo desire
D'appressare a la sua questa mi bocca:
E, fatto non sò come astuto, e scaltro
Più de l'usato, (guarda, quanto Amore
Aguzza l'intelletto) mi sovvenne
D'un'inganno gentile, col qual'io
Recar potessi a fine il mio talento:
Che, fingendo, ch'un'ape avesse morso
Il mio labbro di sotto, incominciai

sage Aresie, dit-elle, qui m'a appris ce
:cret, & je lui donnai pour marque de
a reconnoissance un cor d'yvoire enrichi
or, que tu m'as vû. Aussitôt approchant
s levres vermeilles de la joue offensée,
e dit tout bas je ne-sçai quels mots, dont
ffet est prompt autant que surprenant.
ussitôt la douleur cede à la force de l'en-
antement, ou plûtôt, & je le crois, aux
armes d'une bouche dont l'approche est
remede assuré. Moi qui jusqu'alors me
ntentois du doux éclat des regards de
lvie, & des sons de sa voix, plus agréa-
e que le murmure des eaux qui roulent
itement sur un lit pierreux, ou que celui
s feuilles qu'agite le Zephire, je sens
lever dans mon cœur un desir qu'il ne
nnoissoit pas encore, & qui me fait
vier le bonheur de Philis. Devenu en
moment ingenieux, & rusé (voi com-
e l'amour donne de l'esprit) je m'avise
in stratagême pour satisfaire ma nais-
nte envie; & feignant qu'une abeille ve-
it aussi de me piquer à la lévre, je me
ins avec un air de bonne foi, qui sup-
ée à ce que la langue encore timide
ose exprimer. La simple Silvie, sensible à
on mal, m'offre le remede qui venoit
guerir Philis; mais l'union de nos lé-
es ne fait qu'augmenter la blessure réelle
e Silvie ne connoissoit pas encore; & si

A lamentarmi di cotal maniera,
Che quella medicina, che la lingua
Non richiedeva, il volto richiedeva.
La femplicetta Silvia,
Pietofa del mio male,
S'offrì di dar' aita
A la finta ferita; ahi laffo, e fece
Più cupa, e più mortale
La mia piaga verace,
Quando le labbra fue
Giunfe a le labbra mie;
Nè l'api d'alcun fiore
Coglion sì dolce il mel, ch'allora io colfi
Da quelle frefche rofe;
Se ben gli ardenti bàci,
Che fpingeva il defire a inumidirfi,
Raffrenò la temenza,
E la vergogna; ò felli
Più lenti, e meno audaci.
Ma, mentre al cor fcendeva
Quella dolcezza, mifta
D'un fecreto veleno,
Tal diletto n'avea,
Che, fingendo, ch'ancor non mi paffaffe
Il dolor di quel morfo,
Fei sì, ch'ella più volte
Vi replicò l'incanto.
Da indi in quà andò in guifa crefcendo
Il defire, e l'affanno impatiente,
Che, non potendo più capir nel petto,
Fù forza, che fcoppiaffe: ed una volta,

je ſens ſur ſa bouche toute la douceur du miel le plus pur, la honte, & la timidité rendant les baiſers plus lents, & moins hardis ſervent mal la paſſion, qui ſans contrainte les eût donné plus parfaits. Cependant je trouve tant de plaiſir à cette yvreſſe, dont mon cœur ne ſentoit point le poiſon caché, que je feins la douleur encore ſubſiſtante; & je fais ſi bien que Silvie eſſaye à pluſieurs fois le remede, dont elle croit l'effet tardif. Depuis ce moment les deſirs, & l'impatience ont augmenté au point que mon cœur n'y pouvant plus réſiſter, s'eſt enfin expliqué.

Che in cerchio ſedevam Ninfe, e Paſtori,
E facevamo alcuni noſtri giuochi,
Che ciaſcun ne l'orecchio del vicino
Mormorando diceva un ſuo ſecreto,
Silvia, le diſſi, io per te ardo, certo
Morrò ſe non m'aiti. A quel parlare
Chinò ella il bel volto, e fuor le venne
Un'improviſo, inſolito roſſore,
Che diede ſegno di vergogna, e d'ira:
Ne ebbi altra riſpoſta, che un ſilentio,
Un ſilentio turbato, e pien di dure
Minaccie. Indi ſi tolſe, e più non volle
Ne vedermi, ne udirmi. E già tre volte
Hà il nudo Mietitor tronche le ſpighe,
Ed altrettante il verno hà ſcoſſi i boſchi
De le lor verdi chiome: ed ogni coſa
Tentata hò per placarla, fuor che morte:
Mi reſta ſol, che per placarla, io mora;
E morrò volentier, pur ch'io ſia certo,
Ch'ella ò ſe ne compiaccia, ò ſe ne doglia:
Ne sò di tai due coſe, qual più brami.
Ben fora la pietà premio maggiore
A la mia fede, e maggior ricompenſa
A la mia morte: ma bramar non deggio
Coſa, che turbi il bel lume ſereno
A gli occhi cari, e affanni quel bel petto.

TIRSI.

E' poſſibil però, che, s'ella un giorno
Udiſſe tai parole non t'amaſſe?

gers assis en cercle jouoient à ces petits jeux, où chacun dit un secret à l'oreille de son » voisin: Silvie, lui dis-je tout bas, je t'adore » & je mourrai assurément, si tu n'as pas » pitié de moi. « A l'instant ses yeux se baisserent, & je vis la modestie & la colere répandre sur son visage une rougeur dont elle ne fut pas maîtresse. Je n'eus pour toute réponse qu'un silence agité, & entrecoupé de menaces. Elle se retira, & ne voulut plus me voir, ni m'entendre. Trois fois depuis ce tems-là le moissoneur a découvert la terre, & trois fois j'ai vû les arbres quitter leur chevelure. Hors mourir, j'ai tout essayé pour la fléchir. Il ne me reste plus que cette ressource, & je ne craindrois pas de mourir, si j'étois sûr seulement, ou qu'elle en fût contente, ou qu'elle en sentît quelque regret. A dire vrai, je ne sçai auquel de ces deux mouvemens je donnerois la préference. Ma fidelité seroit plus flatée, & ma mort mieux payée par un retour de compassion; mais je ne voudrois rien d'elle qui pût lui couter des larmes, & remplir son cœur d'ennuis.

TIRSIS.

Mais est-il possible que si elle te sçavoit un si digne sentiment, elle ne devînt pas sensible?

AMINTA.

Non sò, ne'l credo; ma fugge i miei detti
Come l'aſpe l'incanto.

TIRSI.

Or ti confida;
Ch'a me dà il cuor di far, ch'ella t'aſcolti.

AMINTA.

O nulla impetrerai, ò, ſe tu impetri,
Ch'io parli, io nulla impetrerò parlando.

TIRSI.

Perchè diſperi sì?

AMINTA.

Giuſta cagione
Hò del mio diſperar; che il ſaggio Mopſo
Mi prediſſe la mia cruda ventura;
Mopſo, ch'intende il parlar de gli augelli,
E la virtù de l'erbe, e de le fonti.

TIRSI.

Di qual Mopſo tu dici? di quel Mopſo
C'hà ne la lingua melate parole,
E ne le labbra un'amichevol ghigno,
E la fraude nel ſeno, ed il raſoio
Tien ſotto il manto? Or sù, ſtà di buon core:
Che i ſciaurati pronoſtichi infelici,
Ch'ei vende a' mal'accorti, con quel grave
Suo ſupercilio, non han mai effetto,
E per prova sò io ciò, che ti dico;
Anzi da queſto ſol, ch'ei t'hà predetto,
Mi giova di ſperar felice fine
A l'amor tuo.

AMINTE.

Je l'ignore & ne le crois point. Elle fuit mon entretien, comme l'aſpic fuit l'enchantement.

TIRSIS.

Raſſure-toi, j'ai dans l'eſprit que je réuſſirai à te faire écouter.

AMINTE.

Tu n'en viendras pas à bout; ou je ne gagnerai rien à ton entretien.

TIRSIS.

Pourquoi cette prévention?

AMINTE.

Mes craintes ne ſont que trop bien fondées. Le ſçavant Mopſe, fidele interpréte du chant des oiſeaux, & ſi clair-voyant dans les myſtéres de la nature, m'a prédit tous mes malheurs.

TIRSIS.

De quel Mopſe veux-tu parler? Eſt-ce de celui dont le langage emmielé, & le ſouris ſéduiſant, ne cachent que trahiſon & que perfidie? Bon, reprend courage. Les ſiniſtres prédictions, qu'avec un air impoſant il débite aux ſots, ſont toujours ſans effet. Je ne te parle pas ſans le ſçavoir, & je n'en augure que mieux de la fin de tes amours.

AMINTA.

Se sai cosa per prova;
Che conforti mia speme, non tacerla.

TIRSI.

Dirolla volentieri. Allor, che prima
Mia sorte mi condusse in queste selve,
Costui conobbi, e lo stimava io tale,
Qual tu lo stimi: in tanto un dì mi venne
E bisogno, e talento d'irne dove
Siede la gran Cittade in ripa al Fiume;
Ed a costui ne feci motto; ed egli
Così mi disse: Andrai ne la gran Terra;
Ove gli astuti, e scaltri Cittadini,
E i Cortigian malvagi molte volte
Prendonsi a gabbo, e fanno brutti scherni
Di noi Rustici incauti. Però, Figlio,
Và sù l'avviso, e non t'appressar troppo
Ove sian drappi colorati, e d'oro,
E pennacchi, e divise, e foggie nove:
Ma sopra tutto guarda, che mal Fato,
O giovenil vaghezza non ti meni
Al magazino de le ciancie; ah fuggi,
Fuggi quell'incantato alloggiamento:
Che luogo è questo? io chiesi; et ei soggiunse:
Quivi abitan le Maghe, che incantando
Fan travedere, e traudir ciascuno:
Ciò che diamante sembra, ed oro fino;
E' vetro, e rame: e quelle arche d'argento;
Che stimeresti piene di tesoro;

AMINTE.

De grace, ne me fais pas mystére de ce que tu peux sçavoir de propre à flatter mon espoir.

TIRSIS.

Volontiers. Lorsque pour la premiere fois le hazard me conduisit en ces bois, je fis connoissance avec Mopse, & comme toi j'en avois une haute opinion. Un jour que je voulus aller jusqu'à la grande Ville, qu'arrose le roi des fleuves, je lui en fis confidence. » Tu vas, me dit-il, » dans un lieu, où l'habitant rusé, & le » courtisan perfide nous tournent en ridi- » cule nous autres villageois, & nous font » mille affronts. Ainsi mon fils, use de pré- » caution, & n'approche pas trop des en- » droits où brille l'éclat de la magnificen- » ce, & le caprice du luxe. Prens-garde » surtout, que ta mauvaise étoile, ou un » mouvement de legereté ne te conduise » en un lieu enchanté, où tout est illusion. » Eh quel est cet endroit, lui dis-je? C'est- » là, continua-t'il, qu'habitent des magi- » ciennes, qui par leur art fascinent les » yeux, & trompent les oreilles. Là ce qui » te paroîtra diamant & or, n'est que ver- » re, & que cuivre; & des coffres d'ar- » gent que tu croiras contenir des trésors, » ne sont remplis que de choses viles, & » de nulle valeur. Les murs même parta- » gent l'artifice, parlent & répondent, non

Sporte son piene di vesciche bugge;
Quivi le mura son fatte con arte,
Che parlano, e rispondono a i parlanti;
Ne già rispondon la parola mozza,
Com'Eco suole ne le nostre selve;
Ma la replican tutta intiera intiera,
Congiunta anco di quel, ch'altri non disse;
I trespidi, le tavole, e le panche,
Le scranne, le lettiere, le cortine,
E gli arnesi di camera, e di sala
Han tutti lingua, e voce; e gridan sempre:
Quivi le ciance in forma di Bambine
Vanno trescando; e, se un muto v'entrasse
Un muto ciancerebbe a suo dispetto.
Ma questo è'l minor mal, che ti potesse
Incontrar: tu potresti indi restarne
Converso in salce, in fera, in acqua, ò in foco;
Acqua di pianto, e foco di sospiri.
Così diss'egli: ed io n'andai con questo
Fallace antiveder ne la Cittade;
E, come volse il Ciel benigno, a caso
Passai per là dove è'l felice Albergo.
Quindi uscian fuor voci canore, e dolci,
E di Cigni, e di Ninfe, e di Sirene;
Di Sirene celesti; e n'uscian suoni
Soavi, e chiari; e tanto altro diletto;
Ch'attonito godendo, ed ammirando
Mi fermai buona pezza. Era sù l'uscio,
Quasi per guardia de le cose belle,
Uom d'aspetto magnanimo, e robusto;

› comme nos échos qui ne répetent que
› les mots tronqués, mais ils redisent
› chaque mot en entier, & rendent même
› jusqu'à la pensée qu'on n'a point exprimée. Trepied, tables, bancs, sieges,
› lits, tous les meubles enfin ont leur
› langage & crient sans cesse. C'est-là que
› réside le babil simple & innocent en apparence. Un muet, s'il y entroit, parleroit malgré lui; mais ce n'est pas le plus
› grand mal qui pût t'y arriver. Tu pourrois y rester metamorphosé en arbre,
› en bête sauvage, en fontaine, en feu;
› effet des larmes & des soupirs que l'enchantement t'arracheroit. « Il dit, & moi
e pars tout occupé de ce faux préjugé,
›our me rendre à la grande ville. Le ciel
›ropice, ou le pur hazard me conduisent
'ers ce palais enchanté, d'où sortent des
'oix sonores, & melodieuses, telles qu'on
ıous vante celles des cygnes, des Nym-
›hes, & des Syrenes. Des sons gracieux,
x déliés qui me ravissoient d'admiration
ıuspendent mes pas. Je m'arrête étonné &
ırpris. Je vois à l'entrée, comme pour
;arder tant de merveilles, un Cavalier
l'une taille distinguée, & majestueuse,
rand prince autant que *grand capitaine*,
ɿui d'un air affable, & grave tout à la fois,
n'invite poliment à entrer. J'obéis; mais
le quel étonnement ne furent point saisis

Di cui, per quanto intesi, in dubbio stassi,
S'egli sia miglior Duce, ò Cavaliero;
Che con fronte benigna insieme, e grave,
Con regal cortesia, invitò dentro,
Ei grande, e'n pregio, me negletto, e basso.
O' che sentii! che vidi allora? I' vidi
Celesti Dee, Ninfe leggiadre, e belle;
Novi lumi, et Orfei; ed altre ancora
Senza vel, senza nube, e quale, e quanta
A gl'Immortali appar vergine Aurora
Sparger d'argento, e d'or rugiade, e raggi;
E fecondando illuminar d'intorno
Vidi Febo, e le Muse; e fra le Muse
Elpin seder' accolto; ed in quel punto
Sentii me far di me stesso maggiore;
Pien di nova virtù; pieno di nova
Deitade: e cantai Guerre, et Heroi,
Sdegnando pastoral ruvido carme.
E, se ben poi (come altrui piacque) feci
Ritorno a queste selve, io pur ritenni
Parte di quello spirto; ne già suona
La mia Sampogna umil come soleva;
Ma di voce più altera, e più sonora,
Emula de le trombe, empie le selve.
Udimmi Mopso poscia; e con maligno
Guardo mirando affascinommi; ond'io
Roco divenni, e poi gran tempo tacqui:
Quando i Pastor credean, ch'io fossi stato
Visto dal Lupo; e'l Lupo era costui.
Questo t'hò detto, acciò che sappi, quanto
mes

nes yeux & mes oreilles ? Un cercle de Déesses, de Nymphes, d'Orphées semblable au soleil sans nuage, effaçoit l'éclat de ses rayons, qui ne peignent la terre que l'or & d'argent, quand la chaste Aurore paroissant sur l'horison semble inviter la terre à produire ses richesses. Je vis Apollon & les Muses, & Elpin au milieu d'elles. Je me sentis en ce moment superieur à moi-même, & animé par un souffle divin, je commençai à mépriser la poësie champêtre, & je chantai les combats, & les heros. Revenu depuis malgré moi en ces lieux, j'avois encore conservé une partie de ce feu; & ma flute plus brillante qu'auparavant, faisoit à l'égal de la trompette retentir ces bois des sons les plus éclatans. Enfin Mopse m'entendant jetta sur moi un regard malin, qui diminua d'abord l'harmonie de mes airs; ensuite il m'imposa silence pendant long-tems, au point que par une erreur vulgaire, les bergeres disoient que la vûe d'un loup m'avoit affecté. Cependant ce n'étoit autre que Mopse. Je ne t'ai fait ce récit que pour te montrer le peu de croyance que meritent ses paroles: & en effet, j'espere d'autant plus qu'il dit que tu n'as rien à esperer.

Il parlar di costui di fede è degno:
E dei bene sperar, sol perchè ei vuole,
Che nulla speri.

AMINTA.

Piacemi d'udire
Quanto mi narri: a te dunque rimetto
La cura di mia vita.

TIRSI.

Io n'avrò cura;
Tu frà mez'ora quì trovar ti lassa.

CORO.

O Bella età de l'oro,
Non già perchè di latte
Sen corse il Fiume, e stillò mele il Bosco;
Non perchè i frutti loro
Dier da l'aratro intatte
La terre, e gli angui errar senz'ira, ò tosco:
Non perchè nuvol fosco
Non spiegò allor suo velo,
Ma in primavera eterna,
Ch'ora s'accende, e verna,
Rise di luce, e di sereno il Cielo;
Ne portò peregrino
O guerra, ò merce, a gli altrui lidi il pino.
Ma sol, perchè quel vano
Nome senza soggetto,
Quell'Idolo d'errori, Idol d'inganno,

AMINTE.

Ce que je viens d'entendre me fait un vrai plaisir, & je te remets le soin de mes jours.

TIRSIS.

J'en fais mon affaire. Toi, ne manque pas de te trouver ici dans une demi-heure.

CHOEUR.

O L'heureux tems que celui de l'âge d'or, non parce que le lait, au lieu l'eau formoit les rivieres, & que le miel couloit en abondance au milieu des campagnes; non parce que la terre ignorant la triste saison des frimats, & fertilisée par un éternel printems, qui sans cesse se renouvelloit, produisoit tout sans culture; ou que le serpent rampoit, sans menacer les jours des humains; non enfin, parce qu'aucun vaisseau n'alloit porter à des rivages lointains l'avidité du commerce, ou les allarmes de la guerre; mais uniquement parce que ce vain phantôme, cette ridicule *idole d'erreur*, & d'imagination, ce tyran de la nature, que le vulgaire insensé a depuis décoré du nom d'honneur, ne trou-

Quel, che dal Volgo insano
Onor poscia fù detto,
(Che di nostra natura il feo tiranno)
Non mischiava il suo affanno
Frà le liete dolcezze
De l'amoroso gregge;
Ne fù sua dura legge
Nota a quell'alme in libertate avvezze:
Ma legge aurea, e felice,
Che natura scolpì, *S'ei piace, ei lice.*
Allor tra fiori, e linfe,
Traean dolci carole
Gli Amoretti senz'archi, e senza faci:
Sedean Pastori, e Ninfe,
Meschiando a le parole
Vezzi, e susurri, ed a' susurri i baci,
Strettamente tenaci;
La Verginella ignude
Scopria sue fresche rose,
Ch'or tien nel velo ascose,
E le poma del seno acerbe, e crude;
E spesso in fonte, ò in lago
Scherzar si vide con l'Amata il Vago.
Tu prima, Onor, velasti,
La fonte de i diletti,
Negando l'onde a l'amorosa sete:
Tu a'begli occhi insegnasti
Di starne in se ristretti,
E tener lor bellezze altrui secrete:
Tu raccogliesti in rete

loit point par ſa triſte & ſuperſtitieuſe manie, les doux plaiſirs de l'empire amoureux, & que les hommes exemts de ſes dures loix, ne connoiſſoient dans l'uſage de leur liberté, que cette loi prétieuſe & fortunée, que la nature avoit gravée dans leurs cœurs : *Ce qui plaît eſt permis.*

Alors, au milieu des prairies émaillées, au bruit des eaux, les Amours enfans, ſans fléches, ni flambeaux, danſoient ſans trouble. Là étoient aſſis, au gré du hazard, bergers & bergeres, qui ſans rougir donnoient & recevoient des careſſes & des baiſers. Le ſexe libre des retours fâcheux d'une pudeur inutile alors, ne cachoit d'aucun voile les appas dont la nature l'avoit paré, & ſouvent le même bain étoit dépoſitaire de l'ardeur de la bergere, & de la tendreſſe du berger.

C'eſt toi, importune vertu, qui refuſant tout ſecours aux feux d'amour, as tari la ſource de tous les plaiſirs. Tu as mis un voile ſur les yeux, & leur as montré à dérober leurs charmes. Tu as privé le doux zephire du plaiſir de careſſer de ſon ſoufle une belle chevelure. Tu as attaché une idée de honte au penchant qui

Le chiome a l'aura ſparte:
Tu i dolci atti laſcivi
Feſti ritroſi, e ſchivi.
A i detti il fren poneſti, a i paſſi l'arte.
Opra è tua ſolo, ò Onore,
Che furto ſia quel, che fù don d'Amore,
E ſon tuoi fatti egregi
Le pene, e i pianti noſtri.
Ma tu, d'Amore, e di Natura donno,
Tu domator de' Regi,
Che fai tra queſti chioſtri,
Che la grandezza tua capir non ponno?
Vattene, e turba il ſonno
A gl'illuſtri, e potenti.
Noi quì negletta, e baſſa
Turba ſenza te laſſa
Viver ne l'uſo de l'antiche genti.
Amiam, che non hà tregua
Con gli anni umana vita, e ſi dilegua.
Amiam, che'l Sol ſi muore, e poi rinaſce:
A noi ſua breve luce
S'aſconde, e'l ſonno eterna notte adduce.



rend ſenſible. Tu as rendu nos langues timides, & nos démarches myſterieuſes; & par toi les dons innocens du Dieu d'amour ſont devenus des larcins criminels.

Tu es ſeul auteur de nos peines, & de nos tourmens. Mais toi vainqueur de l'amour, & de la nature, & maître des rois, que fais-tu dans ces cabanes qui ne peuvent te ſuffire? Fui; contente toi de troubler le repos des grands de la terre, & laiſſe-nous dans notre état ſimple & ruſtique vivre comme les premiers hommes.

Aimons, le tems vole, & ne revient point. Aimons, le ſoleil nous rend chaque jour ſa lumiere; mais le flambeau de nos jours une fois éteint, ne ſe rallume plus.



ATTO SECONDO.

SCENA PRIMA.

SATIRO.

PICCIOLA è l'Ape, e fà col picciol morſo
Pur gravi, e pur moleſte le ferite;
Ma, quel coſa è più picciola d'Amore,
Se in ogni breve ſpatio entra; e s'aſconde
In ogni breve ſpatio? or, ſotto a l'ombra
De le palpebre; or tra minuti rivi
D'un biondo crine; or dentro le pozzette,
Che forma un dolce riſo in bella guancia;
E pur fà tanto grandi, e sì mortali,
E così immedicabili le piaghe.
Ohimè, che tutte piaga, e tutte ſangue
Son le viſcere mie; e mille ſpiedi
Hà ne gli occhi di Silvia il crudo Amore:
Crudele Amor, Silvia crudele, ed empia
Più che le Selve. O' come a te confaſſi
Tal nome: e quanto vide, chi te'l poſe;
Celan le Selve angui, leoni, ed orſi
Dentro il lor verde; e tu dentro al bel petto
Naſcondi odio, diſdegno, ed impietate;
Fere peggior, ch'angui, leoni, ed orſi:
he ſi placano quei, queſti placarſi

ACTE



ACTE SECOND.

SCENE PREMIERE.

LE SATIRE.

OUI, l'Abeille eſt petite ; & cependant ſa piquure, toute legere qu'elle aroît, fait une playe fâcheuſe & conſideable ; mais puiſque le plus étroit réduit, ouverture de deux paupieres, les treſſes oltigeantes d'une blonde chevelure, & es petits trous que forme ſur une belle oue un gracieux ſouris, ſuffiſent pour caher l'Amour, & lui ſervir d'azile, qu'y a-'il donc de plus petit que l'Amour ? Et ceendant ſes bleſſures ſont profondes, morelles, & ſans remede ? Helas ! telles ſont elles que ce Dieu ſanguinaire a faites à non cœur, en le bleſſant de tous les traits u'il a empruntés des yeux de Silvie. Cruel mour ! inhumaine Silvie ! Oui, je redouerois moins les ſerpens, les lions, & les urs que la haine, le mépris & la barbaie que tu nourris dans ton ame. On adouit la ferocité de ces animaux, mais ton œur ne ſe laiſſe fléchir ni par prieres, ni ar préſens. Si je te porte les premiers dons

Non possono per prego, ne per dono.
Ohimè, quando ti porto i fior novelli,
Tu li ricusi, ritrosetta; forse,
Perchè fior via più belli hai nel bel volto:
Ohimè, quando io ti porgo i vaghi pomi,
Tu li rifiuti, disdegnosa; forse,
Perchè pomi più vaghi hai nel bel seno:
Lasso, quand'io t'offrisco il dolce mele,
Tu lo disprezzi, dispettosa; forse,
Perchè mel via più dolce hai ne le labbra.
Ma, se mia povertà non può donarti
Cosa, che in te non sia più bella, e dolce;
Me medesmo ti dono: or, perchè iniqua
Scherni, ed abborri il dono? non son'io
Da disprezzar, se ben me stesso vidi
Nel liquido del mar, quando l'altr' ieri
Taceano i venti, ed ei giacea senz' onda.
Questa mia faccia di color sanguigno;
Queste mie spalle larghe; e queste braccia
Torose, e nerborute; e questo petto
Setoso; e queste mie velate coscie,
Son di virilità, di robustezza
Indicio: e, se no'l credi, fanne prova.
Che vuoi tu far di questi tenerelli,
Che di molle lanugine fiorite
Hanno a pena le guancie, e che con arte
Dispongono i capelli in ordinanza?
Femine nel sembiante, e ne le forze
Sono costoro. Or dì, ch'alcun ti segua
Per le selve, e pe i monti, e incontra gli orsi,

le Flore, tu les refuſes avec dédain. Apparemment, parce qu'ils n'égalent pas l'éclat dont ton viſage eſt paré. Si je te donne ce que Pomone a de plus beau, je ne ſuis pas mieux reçu, peut-être parce que la nature a déja épuiſé tout ſon art en ta faveur. L'offre du miel le plus pur n'eſt pas plus heureuſe, ſans doute parce que la douceur qui réſide ſur tes lévres le fait rejetter. Mais ſi ma pauvreté ne te peut rien offrir qui ne cede aux charmes de tout ce que tu poſſedes, je me donne moi-même; pour quoi rejetter & mépriſer ce don? Il n'eſt point à dédaigner. Si je ne me ſuis pas flatté, lorſque je me vis l'autre jour dans l'eau de la mer, dans un moment où les vents tranquilles rendoient ſa ſuperficie égale, ce viſage ſanguin, ces larges épaules, ces bras forts & nerveux, cette poitrine, & ces cuiſſes velues, ſont les garants de ma force, & des preuves de ce que je vaux. Et ſi tu en doutes, ne t'en rapporte pas à mes paroles. Que veux-tu faire de ces enfans, dont à peine le menton indique le ſexe, habiles ſeulement en l'art de ranger leur chevelure, vraies femmes par la mine, & par la foibleſſe? Trouves-en quelqu'un qui veuille te ſuivre à travers les bois & les montagnes, & qui oſe affronter pour toi l'ours & le ſanglier. Après tout, je ne ſuis point hideux; auſſi

Ed incontra i cinghiai per te combatta.
Non ſono io brutto, nò; ne tu mi ſprezzi,
Perchè sì fatto io ſia, ma ſolamente,
Perchè povero ſono: ahi, che le Ville
Seguon l'eſempio de le gran Cittadi:
E veramente il ſecol d'oro è queſto,
Poichè ſol vince l'oro, e regna l'oro.
O' chiunque tu foſti, che inſegnaſti
Primo a vender l'amor, ſia maledetto
Il tuo cener ſepolto, e l'oſſa fredde,
E non ſi trovi mai Paſtore, o Ninfa,
Che lor dica paſſando, ABBIATE PACE;
Ma le bagni la pioggia, e mova il vento,
E con piè immondo la Greggia il calpeſtri,
E'l Peregrin. Tu prima ſvergognaſti
La nobiltà d'Amor: tu le ſue liete
Dolcezze inamariſti. Amor venale,
Amor ſervo de l'oro, e il maggior moſtro,
Ed il più abominabile, e il più ſozzo,
Che produca la terra, o'l mar fra l'onde.
Ma, perchè in van mi lagno? Uſa ciaſcuno
Quell'armi, che gli hà date la Natura
Per ſua ſalute: Il Cervo adopra il corſo,
Il Leone gli artigli, ed il bavoſo
Cinghiale il dente: e ſon potenza, ed armi
De la Donna, Bellezza, e Leggiadria.
Io, perchè non per mia ſalute adopro
La violenza, ſe mi fè Natura
Atto a far violenza, ed a rapire?
Sforzerò, rapirò quel, che coſtei

n'eſt-ce pas ma figure, mais ſeulement ma pauvreté qui m'attire tes mépris. Helas! l'eſprit d'interêt a paſſé des grandes villes juſque dans les campagnes; & ce ſiecle eſt bien le ſiecle d'or, puiſque ſon attrait regne ſouverainement, & que tout cede à ſon éclat. Qui que tu ſois qui le premier appris à rendre l'amour venal, puiſſent être maudits à jamais ta cendre & le reſte de tes os glacés! Qu'il n'y ait ni Bergeres, ni Nymphes qui paſſent près de ton tombeau, ou qui t'honorent d'aucun vœu pour ton repos; mais qu'au contraire l'eau du Ciel les innonde! que les fiers aquilons les diſperſent, & que les étrangers & les animaux les foulent à leurs pieds! C'eſt toi qui as le premier ſouillé l'excellence de l'amour, & converti en amertume ſes charmantes douceurs. Oui, l'amour volant au plus offrant, l'amour eſclave de la cupidité eſt le monſtre le plus grand, & le plus abominable qui ait jamais exiſté dans la nature. Mais pourquoi perdre le tems en d'inutiles regrets? Chaque eſpece fait uſage pour ſa conſervation des armes dont la nature l'a pourvûe. Elle a donné au cerf la legereté, au lion la griffe redoutable, au ſanglier en colere les défenſes meurtrieres, au ſexe la beauté & les graces. Elle m'a formé pour les actions de cruauté & de violence; pourquoi né-

Mi niega, ingrata, in merto de l'amore.
Che, per quanto un Caprar testè mi hà detto,
Ch'osservato hà suo stile, ella hà per uso
D'andar sovente a rinfrescarsi a un fonte:
E mostrato m'hà il luoco: ivi iò disegno
Tra i cespugli appiattarmi, e tra gli arbusti,
Ed aspettar sin che vi venga: e, come
Veggia l'occasion, correrle addosso.
Qual contrasto col corso; o con le braccia,
Potrà fare una tenera Fanciulla,
Contra me, sì veloce, e sì possente?
Pianga, e sospiri pure, usi ogni sforzo
Di pietà, di bellezza: che, s'io posso
Questa mano ravvolgerle nel crine,
Indi non partirà, ch'io pria non tinga
L'armi mie per vendetta nel suo sangue.

ATTO SECONDO.

SCENA SECONDA.

DAFNE, TIRSI.

DAFNE.

Tirsi, com'io t'hò detto, io m'era accorta,
Ch'Aminta amava Silvia: e Dio sà quanti
Buoni officii n'hò fatti, e son per farli,
Tanto più volentier, quant'or vi aggiungi

gligerois-je ce moyen de me ſatisfaire ? Ne devons qu'à ce ſecours ce que l'ingrate refuſe injuſtement à ma tendreſſe. Un Berger qui l'a obſervée m'a dit que ſouvent elle alloit ſe baigner dans une fontaine qu'il m'a indiquée. C'eſt-là qu'entre les buiſſons, je veux reſter caché, & attendre qu'elle vienne. Je ne manquerai pas l'occaſion ; je ſaiſirai l'inhumaine ; ſa fuite, ou ſa réſiſtance ſeront inutiles ; & tout cedera à ma legereté, & à mes forces. Elle aura beau pleurer, ſoupirer, eſſayer d'exciter ma compaſſion, je défie ſes charmes de m'attendrir. Et ſi je puis de cette main ſaiſir ſes cheveux, je ne la quitterai point que ſon ſang ne m'ait fait raiſon de ſes dédains.

ACTE SECOND.

SCENE SECONDE.

DAFNE', TIRSIS.

DAFNE'.

JE te l'ai déja dit, Tirſis, je m'étois bien apperçue qu'Aminte aimoit Silvie, & l'on ne peut imaginer tout ce que j'ai fait pour ſervir ſon amour, & ce que je ſuis

Le tue preghiere : ma torrei più tosto
A domar un giuvenco, un'Orso, un Tigre;
Che a domare una semplice Fanciulla,
Fanciulla tanto sciocca, quanto bella,
Che non s'avveggia ancor come sian calde
L'armi di sua bellezza, e come acute;
Ma, ridendo, e piacendo, uccida altrui;
E l'uccida, e non sappia di ferire.

TIRSI.
Ma, quale è così semplice Fanciulla,
Che, uscita da le fascie, non apprenda
L'arte del parer bella, e del piacere?
De l'uccider piacendo, e del sapere
Qual' arme fera, e qual dia morte, e quale
Sani, e ritorni in vita?

DAFNE.
Chi è il Mastro
Di cotant' arte?

TIRSI.
Tu fingi, e mi tenti:
QueLche insegna a gli Augelli il canto, e'l volo;
A' Pesci il nuoto, ed a' Montoni il cozzo,
Al Toro usare il corno, ed al Pavone
Spiegar la pompa de l'occhiute piume.

prête encore à faire, ſurtout depuis que tu m'as intereſſée par tes inſtances. Mais j'aurois moins de peine à dompter un taureau, un ours, un tigre, qu'à venir à bout d'un enfant ſimple, en même-tems qu'aimable, qui ne ſent point encore combien les traits de ſa beauté ſont brûlans, & perçans, & qui par un ſoupir, ou un ſouris échappé ingénument, mettroit un amant au déſeſpoir, ſans s'imaginer ſeulement l'avoir fâché.

TIRSIS.

Mais crois-tu qu'il en ſoit quelqu'une ſi ſimple que tu le voudras, dont au ſortir du berceau la premiere étude ne ſoit pas celle de toucher, de plaire, & de tourmenter par ſes charmes; & qui n'apprenne quelles armes bleſſent un amant, & lui donnent la mort, ou le gueriſſent, & le rappellent à la vie.

DAFNE'.

Quel eſt le Maître en ce grand art?

TIRSIS.

Tu feins de l'ignorer, & ce n'eſt pas ſans deſſein que tu me le demandes. C'eſt celui de qui les oiſeaux ont appris à voler, & à chanter; les poiſſons à nager; le belier à joûter de la tête; le taureau à ſe ſervir de ſes cornes aigues; & le paon à développer le pompeux éclat d'un plumage auquel Argus ſe reconnoîtroit.

DAFNE.

Come hà nome il gran Maſtro?

TIRSI.

Dafne hà nome.

DAFNE.

Lingua bugiarda.

TIRSI.

E perchè? tu non ſei
Atta a tener mille Fanciulle a ſcola?
Benchè, per dire il ver, non han biſogno
Di Maeſtro: Maeſtra è la Natura;
Ma la Madre, e la Balia, anco v'han parte.

DAFNE.

In ſomma, tu ſei goffo inſieme, e triſto.
Ora, per dirti il ver, non mi riſolvo,
Se Silvia è ſemplicetta, come pare
A le parole, a gli atti: ier vidi un ſegno,
Che me ne mette in dubbio. Io la trovai
Là preſſo la Cittade in quei gran prati,
Ove fra ſtagni giace un' Iſoletta,
Sovra eſſa un lago limpido, e tranquillo,
Tutta pendente in atto, che parea
Vagheggiar ſe medeſma, e inſieme inſieme
Chieder conſiglio a l'acque, in qual maniera
Diſpor doveſſe in sù la fronte i crini,
E ſovra i crini il velo, e ſovra'l velo
I fior, che tenea in grembo; e ſpeſſo ſpeſſo;
Or prendeva un liguſtro, ora una roſa,
E l'accoſtava al bel candido collo,

DAFNÉ.

Et tu le nommes ?

TIRSIS.

Dafné.

DAFNÉ.

Comme il ment.

TIRSIS.

Moi ! Eſt-ce que tu n'en ſçaurois pas aſſés pour inſtruire toutes les filles du monde ? Ce n'eſt pas qu'à dire vrai, elles n'ont pas grand beſoin de leçons. La nature donne les premieres ; les meres & les nourrices achevent l'ouvrage.

DAFNÉ.

Ma foi je ne comprens rien à des raiſonnemens ſi peu ſuivis ; mais, pour te parler naturellement, je ne ſuis pas encore bien d'accord avec moi-même ſur le degré de ſimplicité de Silvie ; & ce que je vis hier augmente mes doutes à cet égard. Près de la Ville, dans ces vaſtes prairies, où tu ſçais qu'eſt une petite iſle coupée par une eſpéce de Lac, dont l'eau eſt tranquille, autant que tranſparente, elle étoit penchée, & ſembloit par ſon attitude interroger ce miroir, dont la fidelité lui plaiſoit, ſur la maniere de ranger ſes cheveux, de placer ſon voile, & de diſtribuer des fleurs, dont elle avoit quantité ſur elle. Elle prenoit tantôt un lis, & tantôt une roſe ; puis les approchant

A le guancie vermiglie, e de' colori
Fea paragone; e poi, si come lieta
De la vittoria, lampeggiava un riso,
Che parea, che dicesse: Io pur vi vinco;
Ne porto voi per ornamento mio,
Ma porto voi sol per vergogna vostra;
Perchè si veggia quanto mi cedete.
Ma mentre ella s'ornava, e vagheggiava;
Rivolse gli occhi a caso, e si fù accorta,
Ch'io di lei m'era accorta, e vergognando
Rizzossi tosto, e i fior lasciò cadere.
In tanto io più ridea del suo rossore;
Ella più s'arrossia del riso mio;
Ma, perchè accolta una parte de' crini;
E l'altra aveva sparsa, una, ò due volte;
Con gli occhi al fonte consiglier ricorse;
E si mirò quasi di furto, pure
Temendo, ch' io nel suo guatar guatassi;
Ed incolta si vide, e si compiacque,
Perchè bella si vide, ancor che incolta.
Io me n'avvidi, e tacqui.

TIRSI.

Tu mi narri
Quel, ch'io credeva a punto: or non m'apposi?

ſouvent de ſa gorge ou de ſes joues, elle les comparoit avec la blancheur de l'une, & le coloris des autres. Après cela toute joyeuſe de ſa victoire, elle éclatoit de rire en ſigne du triomphe qu'elle remportoit ſur ce que la nature offroit de plus beau; & je m'imaginois l'entendre dire : » Charmantes fleurs, ce n'eſt pas » pour me parer que je vous place ici, » mais pour montrer que votre éclat peut» être effacée. « Tandis qu'elle étoit ainſi occupée d'un ſoin qui la ſatisfaiſoit beaucoup, par hazard elle tourna les yeux, & s'appercevant que je l'obſervois, elle rougit de honte, & laiſſa tomber les fleurs. Sa rougeur me fit rire encore davantage; & plus je riois, plus ſa rougeur augmentoit. Mais comme elle n'avoit eu le tems de ranger qu'une partie de ſes cheveux, & que le reſte étoit encore épars, elle jetta à la dérobée quelques regards ſur ce même miroir qu'elle venoit de quitter; elle vit le deſordre de ſa chevelure qui ne lui déplut point, parce qu'il ne lui ôtoit rien de ſes charmes. Je m'en apperçus, mais par ménagement je ne dis mot.

TIRSIS.

Ce que tu me contes-là ne me ſurprend point, & tu vois que je ne m'étois pas trompée.

DAFNE.

Ben t'apponesti : ma pur' odo dire,
Che non erano pria la Pastorelle,
Ne le Ninfe sì accorte, ne io tale
Fui in mia fanciullezza. Il mondo invecchia,
E invecchiando intristisce.

TIRSI.

Forse allora
Non usavan sì spesso i Cittadini
Ne le selve, e ne i campi; ne sì spesso
Le nostre Forosette aveano in uso
D'andare a la Cittade : or son mischiate
Schiatte, e costumi. Ma lasciam da parte
Questi discorsi: or non farai, ch'un giorno
Silvia contenta sia, che le ragioni
Aminta, o solo, o almeno in tua presenza?

DAFNE.

Non sò : Silvia è ritrosa fuor di modo.

TIRSI.

E costui rispettoso è fuor di modo.

DAFNE.

E' spacciato un' Amante rispettoso :
Consiglial pur, che faccia altro mestiero,
Poich'egli è tal : chi imparar vuol d'amare,
Disimpari il rispetto : osi, domandi,
Solleciti, importuni, al fine involi :
E, se questo non basta, anco rapisca.
Or, non sai tu, com' è fatta la Donna?
Fugge, e fuggendo vuol, ch'altri la giunga;
Niega, e negando vuol, ch'altri si toglia;

DAFNÉ.

Non certes. Cependant j'entens dire, qu'autrefois les Bergeres & les Nymphes n'étoient pas si avisées, & moi-même dans mon enfance je ne l'étois pas autant; mais le monde vieillit, & se gâte en vieillissant.

TIRSIS.

Peut-être n'y avoit-il pas alors autant de communication entre les habitans des villes, & les filles de nos campagnes? Aujourd'hui les mœurs comme les familles, sont devenues les mêmes. Mais laissons tous ces propos; dis-moi, ne feras-tu jamais consentir Silvie à écouter seule, ou en ta présence, s'il le faut, les raisons de ce pauvre Aminte?

DAFNÉ.

Je ne sçai. Silvie est plus intraitable qu'on ne peut le croire.

TIRSIS.

Et celui-ci respectueux jusqu'au ridicule.

DAFNÉ.

Un amant fait de la sorte est bien loin de compte; & puisque cela est, conseille-lui de faire quelque autre métier. Le premier pas en amour est d'oublier le respect. Il faut oser, parler, demander, prier, importuner, dérober une faveur, la prendre même un peu de force, si l'on ne peut faire autrement. Est-ce que tu ne sçais pas comme sont faites toutes ces femmes?

Pugna, e pugnando vuol, ch'altri la vinca.
Ve', Tirsi, io parlo teco in confidenza;
Non ridir, ch'io ciò dica: e sovra tutto
Non parlo in rime: tu sai, s'io saprei;
Renderti poi per versi altro, che versi.

TIRSI.
Non hai cagion di sospettar, ch'io dica
Cosa giamai, che sia contra tuo grado.
Ma ti prego, o mia Dafne, per la dolce
Memoria di tua fresca giovanezza,
Che tu m'aiti ad aitare Aminta
Miserel, che si muore.

DAFNE.
O' che gentile
Scongiuro hà ritrovato questo sciocco
Di rammentarmi la mia giovanezza,
Il ben passato, e la presente noja;
Ma, che vuoi tu, ch'io faccia?

TIRSI.
A te non manca
Ne saper, ne consiglio; basta sol, che
Ti disponga a volere.

DAFNE.
Or sù, dirotti:
Debbiamo in breve andare Silvia, ed io
Al Fonte, che s'appella di Diana;
Là dove a le dolci acque fà dolce ombra

Elles

Elles ne fuyent que pour être attrapées. Elles ne refusent que pour être forcées, & ne combattent que pour être vaincues. Au moins, Tirsis, je te parle confidemment; mais ne vas pas conter ailleurs ce que je viens de te dire. Ce n'est pas plaisanterie, & tu me le payerois plus cher que tu ne penses.

TIRSIS.

Sois tranquille, je t'assure que je ne ferai jamais de confidence que tu puisses me reprocher. Mais, ma chere Dafné, je t'en conjure par l'aimable souvenir de tes jeunes ans, aide-moi à tirer de peine ce malheureux amant qui perit.

DAFNÉ.

Plaisante façon de me mettre de bonne humeur, que de me rappeller un tems heureux, auquel les ennuis ont succedé. Mais que veux-tu que je fasse?

TIRSIS.

Tu as tout ce qu'il faut pour faire réussir l'entreprise; le tout est que tu le veuilles.

DAFNÉ.

Je te dirai donc que nous allons, Silvie & moi nous rendre à la fontaine de Diane, où un plane touffu joignant à la fraîcheur de l'eau, celle de son ombre, invite au repos les Nymphes fatiguées de la

Quel Platano, ch' invita al fresco seggio
Le Ninfe cacciatrici: ivi sò certo,
Che tufferà le belle membra ignude.

TIRSI.

Ma che però?

DAFNE.

Ma, che però? Da poco
Intenditor: s'hai senno, tanto basti.

TIRSI.

Intendo: ma non sò, s'egli avrà tanto
D'ardir.

DAFNE.

S'ei non l'avrà, stiasi, ed aspetti,
Ch'altri lui cerchi.

TIRSI.

Egli è ben tal, che'l merta.

DAFNE.

Ma non vogliamo noi parlare alquanto
Di te medesmo? or sù, Tirsi, non vuoi
Tu innamorarti? sei giovane ancora,
Ne passi di quattr'anni il quinto lustro:
(Se ben sovviemmi, quando eri fanciullo)
Vuoi viver neghittoso, e senza gioja?
Che sol' amando uom sà, che sia diletto.

TIRSI.

I diletti di Venere non lascia
L'uom, che schiva l'amor, ma coglie, e gusta
Le dolcezze d'Amor senza l'amaro.

chasse. Là, je ne doute point que Silvie ne quitte ses habits.

TIRSIS.

He bien?

DAFNE'.

Quoi? eh bien? Tu n'as pas l'esprit de m'entendre? C'est t'en dire assés, si tu as du sens commun.

TIRSIS.

J'entens de reste; mais il n'osera jamais.

DAFNE'.

Oh! s'il n'ose, il n'a qu'à rester où il est, & attendre qu'on l'aille chercher.

TIRSIS.

Tu as raison, il merite bien son destin.

DAFNE'.

Mais parlons un peu de toi, Tirsis. Est-ce que tu ne veux point devenir amoureux? Tu es en âge encore, & si je me souviens bien du tems de ton enfance, tu n'as pas achevé le sixiéme lustre. Voudrois-tu finir ta vie dans l'indifference, & dans l'éloignement des vrais plaisirs? On ne les connoît que quand on aime.

TIRSIS.

Renoncer à l'Amour n'est pas renoncer aux faveurs de sa mere, c'est jouir de celles de l'Amour, & n'en point connoître les rigueurs.

DAFNE.

Insipido è quel dolce, che condito
Non è di qualche amaro, e tosto satia.

TIRSI.

E' meglio satiarsi, ch'esser sempre
Famelico nel cibo, e dopo'l cibo.

DAFNE.

Ma non, se'l cibo si possede, e piace,
E gustato, a gustar sempre n'invoglia.

TIRSI.

Ma, chi possede sì quel, che gli piace;
Che l'abbia sempre presso a la sua fame?

DAFNE.

Ma, chi ritrova il ben, s'egli no'l cerca?

TIRSI.

Periglioso è cercar, quel che trovato
Trastulla sì, ma più tormenta assai
Non ritrovato: allor vedrassi Amante
Tirsi, mai più, ch'Amor nel seggio suo
Non avrà più ne pianti, ne sospiri.
A bastanza hò già pianto, e sospirato.
Faccia altri la sua parte.

DAFNE.

Ma non hai
Già goduto a bastanza.

TIRSI.

Ne desio
Goder, se così caro egli si compra.

DAFNÉ.

Les plaiſirs ſont inſipides & raſſaſient bientôt, s'ils ne ſont pas mêlés de quelque armertume.

TIRSIS.

J'aime mieux moins de volupté, & être à l'abri des deſirs.

DAFNÉ.

Le ſouverain bien eſt celui dont la jouiſſance plaît, & nourrit ſans ceſſe le deſir de la jouiſſance.

TIRSIS.

Eh quel eſt le mortel aſſés heureux pour la trouver au gré de ſes deſirs?

DAFNÉ.

Mais quel eſt le mortel aſſés fortuné pour trouver ſon bonheur, ſans le chercher?

TIRSIS.

Il eſt dangereux de chercher un bien dont la privation coute plus que la jouiſſance ne ſatisfait. Tu ne verras plus Tirſis amant tant que l'Amour n'aura pas banni de ſon empire les pleurs & les ſoupirs. Ils ont aſſés long-tems fait mon partage. Il faut que chacun ait ſon tour.

DAFNÉ.

Mais à-peine as-tu eu le tems de connoître ſes faveurs?

TIRSIS.

Je ne ſuis plus curieux d'un bonheur qu'on paye ſi cher.

DAFNE.

Sarà forza l'amar, se non sia voglia.

TIRSI.

Ma non si può sforzar chi stà lontano.

DAFNE.

Ma, chi lungi è d'Amor?

TIRSI.

Chi teme, e fugge.

DAFNE.

E che giova fuggir da lui, c'hà l'ali?

TIRSI.

Amor nascente hà corte l'ali; a pena
Può sù tenerle, e non le spiega a volo.

DAFNE.

Pur non s'accorge l'uom, quand'egli nasce:
E, quando uom se n'accorge, è grande, e vola.

TIRSI.

Non, s'altra volta nascer non l'hà visto.

DAFNE.

Vedrem, Tirsi, s'avrai la fuga a gli occhi,
Come tu dici: io ti protesto, poi
Che fai del corridore, e del cerviero,
Che, quando ti vedrò chiedere aita,
Non moverei, per ajutarti, un passo,
Un dito, un detto, una palpebra sola.

DAFNÉ.

L'Amour malgré toi te ramenera ſous ſes loix.

TIRSIS.

Qui ſe tient hors de portée de ſes traits, ne les redoute point.

DAFNÉ.

Eh qui peut leur échaper ?

TIRSIS.

Celui qui les craint & s'en éloigne.

DAFNÉ.

A quoi ſert la fuite contre la viteſſe de ſes aîles ?

TIRSIS.

L'Amour naiſſant les a ſi foibles, qu'à peine peut-il les déployer.

DAFNÉ.

Il ne laiſſe pas deviner le moment de ſa naiſſance, & on ne le reconnoît que lorſqu'il eſt aſſés fort pour voler.

TIRSIS.

Pour les novices, il eſt vrai.

DAFNÉ.

Nous verrons donc ſi tu y regarderas d'aſſés près pour fuir à propos ; mais puiſque tu fais l'homme ſi fort, je te proteſte que quand je te verrai demander du ſecours, ne fallût-il que faire un pas, dire un mot ; remuer ſeulement les levres, ou le bout du doigt, je ne m'en donnerai pas la peine.

TIRSI.

Crudel, daratti il cor. vedermi morto?
Se vuoi pur, ch'ami, ama tu me: facciamo
L'amor d'accordo.

DAFNE.

Tu mi ſcherni, e forſe
Non merti Amante così fatta: ahi, quanti
N'inganna il viſo colorito, e liſcio.

TIRSI.

Non burlo io, nò; ma tu con tal preteſto
Non accetti il mio amor, pur come è l'uſo
Di tutte quante: ma, ſe non mi vuoi,
Viverò ſenza amor.

DAFNE.

Contento vivi
Più che mai foſſi, o Tirſi, in otio vivi;
Che ne l'otio l'amor ſempre germoglia.

TIRSI.

O Dafne, a me queſt'otio hà fatto un Dio;
Colui, che Dio quì può ſtimarſi; a cui
Si pâſcon gli ampj armenti, e l'ampie greggie
Da l'uno, a l'altro mare, e per li lieti
Colti di fecondiſſime campagne,
E per gli alpeſtri doſſi d' Appennino.
Egli mi diſſe, allor, che ſuo mi fece,
Tirſi, altri ſcacci i lupi, e i ladri, e guardi
I miei murati ovili; altri comparta
Le pene, e i premj a' miei Miniſtri; ed altri

TIRSIS.

TIRSIS.

Quoi tu aurois le courage & la cruauté de me voir mourir ? Eh bien, si tu veux que j'aime, commence par m'aimer, & brûlons des mêmes feux.

DAFNE'.

Tu te mocques de moi, & je parierois bien que tu ne merites pas un cœur comme le mien. Combien on est trompé par les plus belles apparences!

TIRSIS.

Non ; ce n'est point plaisanterie. Mais tu fais comme toutes les autres ; ce n'est qu'une excuse pour refuser mon cœur. Si cela est, je ne le donnerai à personne.

DAFNE'.

Puisses-tu être plus heureux que jamais! Soit : Tirsis, vis dans l'oisiveté & le repos. C'est le berceau où l'amour prend naissance.

TIRSIS.

Oui, Dafné, je dois la paix de mes jours à un Dieu tutelaire, à ce Prince dont les nombreux troupeaux couvrent en même-tems la cime de l'Apennin, & les vastes & fertiles prairies qui de deux côtés joignent les deux mers. Lorsqu'il m'admit à son service : » Laisse à d'autres, me dit-» il, le soin de défendre mes brebis, & » leurs retraites contre le loup ravissant, » & le passager infidéle ; de punir & de

Pasca, e curi le gregi; altri conservi
Le lane, e'l latte; ed altri le dispensi:
Tu canta, or che se'in otio: ond' è ben giusto;
Che non gli scherzi di terreno amore,
Ma canti gli avi del mio vivo, e vero
(Non sò, s'io lui mi chiami) Apollo, o Giove;
Che ne l'opre, e nel volto ambi somiglia,
Gli Avi piu degni di Saturno, o Celo;
Agreste Musa a regal merto: e pure
Chiara, o roca, che suoni, ei non la sprezza;
Non canto lui, però che lui non posso
Degnamente onorar se non tacendo,
E riverendo: ma non fian giamai
Gli altari suoi senza i miei fiori, e senza
Soave fumo d'odorati incensi;
Ed allor questa semplice, e devota
Religion me si torrà dal core,
Che d'aria pasceransi in aria i Cervi,
E che mutando i fiumi e letto, e corso;
Il Perso bea la Sona, il Gallo il Tigre.

DAFNE.

O, tu vai alto: or sù, discendi un poco
Al proposito nostro.

TIRSI.

Il punto è questo;
Che tu in andando al Fonte con colei

» récompenser mes serviteurs ; de garder
» & de conduire mes troupeaux, d'en con-
» server la dépouille, & d'en employer le
» lait. Je n'exige de toi que de consacrer
» au Dieu de l'harmonie le loisir dont je
» te fais jouir. » Il ne seroit donc pas juste
que je m'amusasse à de frivoles amours, lorsque ce même Dieu en qui je reconnois à la fois Apollon & Jupiter, offre à ma plume des Ayeux plus dignes d'être célebrés que ceux des Dieux assis au sommet de l'Olimpe. Toute foible qu'est ma muse pour chanter d'aussi grandes merveilles, il daigne ne pas rejetter les vers qu'elle lui consacre ; cependant je n'entreprens pas de chanter ses vertus. Le seul respect, & le silence les peuvent célébrer dignement ; mais jamais je ne cesserai de répandre des fleurs & de faire fumer l'encens sur ses autels. Et ce culte pur autant que religieux ne sortira de mon cœur, que lorsqu'on verra le cerf voler à travers les airs ; & les fleuves changeant de lit, le Tigre passer aux climats François, & la Saone couler dans les champs Persiens.

DAFNE'.

J'admire, & je loue tes transports ; mais revenons où nous en étions.

TIRSIS.

Il s'agit que pendant que tu iras à la fontaine avec Silvie, tu travailles à la flechir ;

Cerchi d'intenerirla: ed io fra tanto
Procurerò, ch' Aminta là ne venga:
Nè la mia forse men difficil cura
Sarà di questa tua: or vanne.

DAFNE.

Io vado;
Ma il proposito nostro altro intendeva.

TIRSI.

Se ben ravviso di lontan la faccia,
Aminta è quel, che di là spunta: è desso.

ATTO SECONDO.

SCENA TERZA.

AMINTA, TIRSI.

AMINTA.

VORRÒ veder ciò, che Tirsi avrà fatto;
E, s'avrà fatto nulla,
Prima ch' io vada in nulla,
Uccider vo' me stesso, inanzi a gli occhi
De la crudel Fanciulla.
A lei, cui tanto piace
La piaga del mio core,
Colpo de' suoi begli occhi,
Altrettanto piacer dovrà per certo
La piaga del mio petto,
Colpo de la mia mano.

& de mon côté je tâcherai d'engager Aminte à y venir. Je n'aurai peut-être pas moins de peine que toi. Adieu.

DAFNE'.

Adieu ; mais il me ſemble que nous parlions encore de quelque autre choſe.

TIRSIS.

Si je ne me trompe, c'eſt Aminte que je vois venir. Oui, c'eſt lui-même.

ACTE SECOND.

SCENE TROISE'ME.

AMINTE, TIRSIS.

AMINTE.

SCachons, avant que de prendre une derniere réſolution, le ſuccès des ſoins de Tirſis ; mais s'il eſt tel que je le crains, je veux mourir aux pieds de l'inhumaine. Puiſque l'ouvrage de ſes yeux ſur mon cœur lui eſt ſi cher, le coup mortel, dont ma main va le percer, ne lui doit pas être d'un moindre prix.

TIRSI.

Nove, Aminta, t'annuncio di conforto:
Lascia omai questo tanto lamentarti.

AMINTA.

Ohimè, che dì? che porte,
O la vita; o la morte?

TIRSI.

Porto salute, e vita; s'ardirai
Di farti loro incontra: ma fà d'uopo
D'esser un' uomo, Aminta, un' uom' ardito.

AMINTA.

Qual' ardir mi bisogna, e incontra a cui?

TIRSI.

Se la Tua Donna fosse in mezz' un bosco,
Che, cinto intorno d'altissime rupi,
Desse albergo a le tigri, ed a' leoni;
V'andresti tu?

AMINTA.

V'andrei sicuro, e baldo,
Più che di festa Villanella al ballo.

TIRSI.

E, s'ella fosse trà ladroni, ed armi;
V'andresti tu?

AMINTA.

V'andrei più lieto, e pronto,
Che l'assetato Cervo a la fontana.

TIRSIS.

Ces plaintes ne ſont plus de ſaiſon, Aminte. Les nouvelles que je t'apporte doivent ranimer ton courage.

AMINTE.

Dieux! que dis-tu? Vais-je te devoir la mort, ou la vie?

TIRSIS.

La vie, ſi tu veux t'aider toi-même; mais il faut être homme, Aminte, & homme hardi.

AMINTE.

A quel eſſai réſerves-tu mon courage! A qui dois-je porter les coups?

TIRSIS.

Dis-moi, ſi ta maîtreſſe ſe trouvoit au milieu d'un bois entouré de rochers eſcarpés, & qui donnât retraite aux tigres, & aux lions, oſerois-tu y aller?

AMINTE.

Avec autant d'aſſurance, & de plaiſir qu'une Bergere quand elle va aux danſes du Village.

TIRSIS.

Et ſi elle étoit inveſtie par des voleurs armés?

AMINTE.

J'irois d'une courſe plus rapide que le cerf preſſé par la ſoif ne va chercher la fontaine pour ſe déſalterer.

TIRSI.

Bisogna a maggior prova ardir più grande.

AMINTA.

Andrò per mezzo i rapidi torrenti,
Quando la neve si discioglie, e gonfi
Li manda al mare: andrò per mezzo'l foco,
E ne l'Inferno, quando ella vi sia,
S'esser può Inferno, ov'è cosa sì bella.
Or sù, scuoprimi il tutto.

TIRSI.

Odi.

AMINTA.

Dì tosto.

TIRSI.

Silvia t'attende a un fonte, ignuda, e sola;
Ardirai tu d'andarvi?

AMINTA.

Oh, che mi dici?
Silvia m'attende ignuda, e sola?

TIRSI.

Sola;
Se non quanto v'è Dafne, ch'è per noi.

AMINTA.

Ignuda ella m'aspetta?

TIRSI.

Ignuda: ma....

AMINTA.

Ohimè, che ma? tu taci, tu m'occidi.

TIRSIS.

Oh! il faut ſçavoir porter encore plus loin les preuves du courage.

AMINTE.

Eh bien; je traverſerois les torrens les plus rapides, lors même qu'augmentés par les neiges, ils vont avec impetuoſité ſe précipiter dans la mer. J'irois juſqu'au fond des enfers, s'il en étoit, où ſeroit un ſi aimable objet. Ne me cache donc rien.

TIRSIS.

Ecoute.

AMINTE.

Hâte-toi.

TIRSIS.

Silvie ſeule, & dans le bain t'attend à la fontaine voiſine. Oſeras-tu l'y aller joindre?

AMINTE.

Quoi Silvie ſeule, & dans le bain, m'attend?

TIRSIS.

Je dis ſeule, parce qu'elle n'a avec elle que Dafné qui eſt dans nos interêts.

AMINTE.

Dans le bain, & elle m'attend?

TIRSIS.

Oui, mais....

AMINTE.

Quoi? mais.... ton ſilence me tue.

TIRSIS.

Ma non sà già, che tu v'abbi d'andare.

AMINTA.

Dura conclusion, che tutte attoscal,
Le dolcezze passate: or con qual' arte,
Crudel, tu mi tormenti?
Poco dunque ti pare,
Che infelice io sia,
Che a crescer vieni la miseria mia?

TIRSI.

S'a mio senno farai, sarai felice.

AMINTA.

E che consigli?

TIRSI.

Che tu prenda quello,
Che la Fortuna amica t'appresenta.

AMINTA.

Tolga Dio, che mai faccia
Cosa, che le dispiaccia.
Cosa io non feci mai, che le spiacesse
Fuor che l'amarla; e questo a me fù forza,
Forza di sua bellezza, e non mia colpa.
Non sarà dunque ver, ch'in quanto io posso
Non cerchi compiacerla.

TIRSI.

Ormai rispondi:
Se fosse in tuo poter di non amarla,
Lasciaresti d'amarla per piacerle?

AMINTA.

Ne questo mi consente Amor, ch'io dica,

TIRSIS.

Elle ignore que tu doives y aller.

AMINTE.

Fatale circonstance qui fait évanouir toutes mes esperances ! Avec quel artifice, (cruel) viens-tu me tourmenter ? Je ne te semblois donc pas encore assez malheureux ; & tu ne reviens que pour mettre le comble à mes maux ?

TIRSIS.

Tu seras heureux, si tu veux suivre mon conseil.

AMINTE.

Quel est-il ?

TIRSIS.

Que tu profites de l'occasion que t'offre la fortune propice.

AMINTE.

Adieu ne plaise que je fasse rien qui puisse déplaire à Silvie ! Je ne lui ai jamais déplu que par l'excès de ma tendresse ; mais j'étois innocent de ma propre passion, ouvrage inévitable de ses charmes seuls, & jamais je ne l'offenserai en ce qui ne dépendra que de moi.

TIRSIS.

Mais, dis-moi, s'il dépendoit de toi de ne la plus aimer, pour lui complaire, y renoncerois-tu ?

AMINTE.

L'amour ne me permet pas même d'i-

Ne ch' imagini pur d'aver già mai
A lasciare il suo amor, bench'io potessi.

TIRSI.

Dunque tu l'ameresti al suo dispetto,
Quando potessi far di non amarla.

AMINTA.

Al suo dispetto nò, ma l'amerei.

TIRSI.

Dunque fuor di sua voglia.

AMINTA.

Si per certo.

TIRSI.

Perchè dunque non osi oltra sua voglia
Prenderne quel, che, se ben grave in prima,
Al fin, al fin le sarà caro, e dolce,
Che l'abbi preso?

AMINTA.

Ahi, Tirsi, Amor risponda
Per me; che quanto a mezz' il cor mi parla,
Non sò ridir: tu troppo scaltro sei
Già per lungo uso a ragionar d'amore:
A me lega la lingua
Quel, che mi lega il core.

TIRSI.

Dunque andar non vogliamo?

AMINTA.

Andare io voglio,
Ma non dove tu stimi.

maginer que je cessasse de l'aimer, quand cela seroit en mon pouvoir.

TIRSIS.

Donc au risque de lui déplaire, tu continuerois de l'aimer, quand même ta volonté laisseroit à ton cœur la liberté du choix ?

AMINTE.

A ce prix, non ; mais je l'aimerois.

TIRSIS.

Sans égard à sa volonté ?

AMINTE.

Assurément.

TIRSIS.

Pourquoi donc ne pas oser, sans consulter sa delicatesse, former une entreprise qu'après les premiers mouvemens de fâcherie, elle te pardonnera, dont même peut-être elle te sçaura gré.

AMINTE.

Dis à l'Amour de te répondre pour moi. Je ne te puis répeter tout ce qu'il fait sentir à mon cœur. Plus familiarisé avec lui que je ne le suis, l'experience te rend plus hardi. Pour moi je sens ma langue esclave des mêmes chaînes qui lient mon cœur.

TIRSIS.

Tu n'iras donc pas ?

AMINTE.

J'irai, mais non pas où tu me conseilles d'aller.

TIRSI.

E dove ?

AMINTA.

A morte ;
S'altro in mio prò non hai fatto, che quanto
Ora mi narri.

TIRSI.

E poco parti questo ?
Credi tu dunque, sciocco, che mai Dafne
Consigliasse l'andar, se non vedesse
In parte il cor di Silvia ? e forse ch'ella
Il sà, ne però vuol, ch'altri risappia,
Ch'ella ciò sappia : or, se'l consenso espresso
Cerchi di lei, non vedi, che tu cerchi
Quel, che più le dispiace ? or, dove è dunque
Questo tuo desiderio di piacerle ?
E, s'ella vuol, che'l tuo diletto sia
Tuo furto, o tua rapina, e non suo dono,
Ne sua mercede : a te, folle, che importa
Più l'un modo, che l'altro ?

AMINTA.

E chi m'accerta
Che il suo desir sia tale ?

TIRSI.

O' mentecatto.
Ecco, tu chiedi pur quella certezza,
Ch'a lei dispiace, e dispiacer le deve
Dirittamente, e tu cercar non dei.

TIRSIS.

Où donc ?

AMINTE.

A la mort, ſi pour ſauver mes jours, tu n'as point fait autre choſe.

TIRSIS.

Et tu eſtimes que ce ſoit peu ? Es-tu aſſez ſimple pour croire que Dafné te donnât le conſeil d'aller à cette fontaine, ſi elle n'entrevoyoit pas que Silvie le trouvât bon ? Silvie peut-être s'y attend, & ne veut pas être ſoupçonnée. Or ſi c'eſt un conſentement formel qu'il te faut, ne vois-tu pas que tu exigerois la choſe qui pourroit le plus lui déplaire. Comment cela s'accorde-t'il avec cette délicateſſe dont tout-à-l'heure tu faiſois parade ? Et ſi elle veut ne paroître te rien accorder, mais que tu ſois cenſé devoir ton bonheur à un moment de ſurpriſe, ou à une apparence de contrainte & de violence, que t'importe à quel prix tu ſois heureux ?

AMINTE.

Eh qui me répondra de ce ſecret conſentement ?

TIRSIS.

Inſenſé ! tu reviens toûjours à cette aſſurance qui lui déplaît, qui lui doit déplaire, & à laquelle par cette raiſon il faut que tu renonces. Mais qui t'aſſurera que

Ma, chi t'accerta ancor, che non ſia tale?
Or s'ella foſſe tale? e non v'andaſſi?
Eguale è il dubbio, e'l riſchio: ahi, pur' è
meglio
Come ardito morir, che come vile.
Tu taci: tu ſei vinto; ora confeſſa
Queſta perdita tua, che ſia cagione
Di vittoria maggiore: andianne.

AMINTA.

Aſpetta.

TIRSI.

Che aſpetta? non ſai ben, che'l tempo fugge?

AMINTA.

Deh, penſiam pria, ſe ciò dee farſi, e come.

TIRSI.

Per ſtrada penſerem ciò, che vi reſta
Ma nulla fà, chi troppe coſe penſa.

CORO.

AMORE, in quale ſcola,
Da qual Maſtro s'apprende
La tua sì lunga, e dubbia arte d'amare?
Chi n'inſegna a ſpiegare
Ciò, che la mente intende,
Mentre con l'ali tue ſovra il ciel vola?
Non già la dotta Atene,

Silvie

Silvie n'y consente pas secretement ? Si cependant cela étoit vrai, & que tu manquasses cette occasion ? Le doute de part, & d'autre est égal, & les inconveniens pareils. Va, il vaut mieux mourir glorieux d'une entreprise sans succès qu'avec la honte de ne l'avoir osé tenter. Tu ne réponds rien ; tu es désarmé, & je vois que ta défaite va te conduire au triomphe. Allons donc.

AMINTE.

Attends.

TIRSIS.

Quoi, attendre ? Le tems passe.

AMINTE.

De grace, examinons d'abord, si je dois former cette entreprise, & comment ?

TIRSIS.

Chemin faisant nous penserons à tout cela. Trop de prudence est l'écueil des grandes entreprises.

CHOEUR.

AMOUR, en quelle école, & sous quel maître apprent-on le sçavant art d'aimer ? Et qui peut montrer à définir ce que connoît de tes mystéres un cœur qui par le secours de tes aîles, s'élevant au-dessus de lui-même, va participer à la divinité ? Ce n'est ni dans la docte Athe-

Ne'l Liceo ne'l dimoſtra;
Non Febo in Helicona,
Che sì d'amor ragiona,
Come colui ch' impara;
Freddo ne parla, e poco;
Non hà voce di foco,
Come a te ſi conviene;
Non alza i ſuoi penſieri
A par de' tuoi miſteri.

AMOR, degno Maeſtro
Sol tu ſei di te ſteſſo:
E ſol tu ſei da te medeſmo eſpreſſo.
Tu di leggere inſegni
A i più ruſtici ingegni
Quelle mirabil coſe,
Che con lettre amoroſe
Scrivi di propria man ne gli occhi altrui:
Tu in bei fecondi detti
Sciogli la lingua de' Fedeli tuoi;
E ſpeſſo (o ſtrana, e nova
Eloquenza d'Amore)
Speſſo in un dir confuſo,
E'n parole interrotte
Meglio ſi eſprime il core,
E più par che ſi mova,
Che non ſi fà con voci adorne, e dotte:
E'l ſilentio ancor ſuole
Aver prieghi, e parole.

ne, ni dans le Licée. Ce n'eſt pas non plus ſous Apollon. Au faîte de l'Helicon il en parle lui-même comme les moins inſtruits. Son éloquence n'a point ce feu, cette élevation, cette abondance qu'éxige la ſublimité de tes ſecrets.

AMOUR, toi ſeul peux te former des éleves dignes de toi, & ſeul tu te peux peindre toi-même. C'eſt de toi que les hommes les plus groſſiers apprennent à lire ces caractéres myſterieux, que de ta propre main tu graves dans deux beaux yeux. Tes favoris voient par toi leur langue ſe délier, & ſe trouvent éloquents. Souvent même, (& tu es le ſeul pere de ce nouveau genre d'éloquence) ſouvent un langage confus, un diſcours ſans ſuite ſont les meilleurs interprétes d'un cœur que tu as rangé ſous tes loix. Le cœur, plus il eſt vivement affecté, plus il s'explique avec naiveté & ſimplicité, & le ſilence même eſt parlant, & preſſant.

AMOR, leggan pur gli altri
Le Socratiche carte,
Ch' io in due begli occhi apprenderò quest' arte:
E perderan le Rime,
De le penne più saggie
Appo le mie selvaggie,
Che rozza mano in rozza scorza imprime.



AMOUR, liſe qui voudra les doctes leçons de Socrate ; deux beaux yeux m'inſtruiront mieux ; & les vers les plus élevés le ſeront moins que les caractéres ſimples, que par ma main ruſtique tu graveras ſur la plus rude écorce.



ATTO TERZO.

SCENA PRIMA.

TIRSI, CORO.

TIRSI.

O' Crudeltate estrema, o ingrato core,
O' Donna ingrata, o trè fiate, e quattro,
Ingratissimo sesso; e tu, Natura,
Negligente Maestra, perchè solo
A le Donne nel volto, e in quel di fuori
Ponesti quanto in loro è di gentile,
Di mansueto, e di cortese; e tutte
L'altre parti obbliasti? ahi miserello,
Forse hà se stesso ucciso; ei non appare:
Io l'hò cerco, e ricerco omai trè ore
Nel loco, ov'io il lasciai, e ne i contorni;
Ne trovo lui, ne orme de' suoi passi.
Ahi, che s'è certo ucciso. Io vò novella
Chiederne a que' Pastor, che colà veggio.
Amici, avete visto Aminta, o inteso
Novella di lui forse?

CORO.

Tu mi pari
Così turbato: e qual cagion t'affanna?
Ond' è questo sudore, e questo ansare?
Avvi nulla di mal? fà, che'l sappiamo.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE PREMIERE.

TIRSIS, CHOEUR DE BERGERES.

TIRSIS.

QUelle barbarie ! Quelle insensibilité ! Sexe ingrat & méconnoissant, au cœur duquel la nature oublia de graver les caracteres de douceur & de bonté, dont tu n'as que le masque & l'apparence ! Helas ! l'infortuné berger se sera peut-être donné la mort. Je ne l'apperçois pas. En vain je le cherche depuis trois heures dans l'endroit où je l'ai quitté, & dans les environs ; je ne retrouve pas même la trace de ses pas. C'en est fait sans doute. Demandons-en des nouvelles à cette troupe de bergers que j'apperçois-là. Amis, avez-vous vû Aminte, ou avez-vous entendu parler de lui ?

CHŒUR.

D'où te vient ce trouble, & cette agitation ? Que veut dire cette précipitation, & l'état où nous te voyons ? Quelque malheur t'est-il arrivé ? Dis.

TIRSI.

Temo del mal d'Aminta; avetel visto?

CORO.

Noi visto non l'abbiam, dapoi che teco
Buona pezz'hà partì: ma, che ne temi?

TIRSI

Ch' egli non s'abbia ucciso di sua mano.

CORO.

Ucciso di sua mano! or perchè questo?
Che ne stimi cagione?

TIRSI.

Odio, ed Amore.

CORO.

Duo potenti inimici, insieme aggiunti,
Che far non ponno? ma, parla più chiaro.

TIRSI.

L'amar troppo una Ninfa, e l'esser troppo
Odiato da lei.

CORO.

Deh, narra il tutto:
Questo è luogo di passo, e forse intanto
Alcun verrà, che nova di lui rechi:
Forse arrivar potrebbe anch' egli istesso.

TIRSI.

Dirollo volentier, che non è giusto,
Che tanta ingratitudine, e sì strana
Senza l'infamia debita si resti.
Presentito avea Aminta (ed io fui, lasso,

TIRSIS.

Aminte eſt l'objet de mes allarmes. Ne l'avez-vous point vû ?

CHœUR.

Non ; depuis qu'il t'a quitté. Mais que crains-tu ?

TIRSIS.

Qu'il ne ſe ſoit donné la mort.

CHœUR.

Eh pourquoi ? Quel motif pourroit l'avoir porté à une pareille extrémité ?

TIRSIS.

La haine, l'amour.

CHœUR.

Que ne peuvent deux auſſi grands ennemis, quand ils s'approchent ? mais explique-toi davantage ?

TIRSIS.

Il aimoit trop une Nymphe, & il en étoit trop haï.

CHœUR.

Raconte-nous le tout. C'eſt ici un lieu de paſſage. Dans cet intervalle il pourra venir quelqu'un qui nous en dira des nouvelles. Lui-même peut-être nous y joindra.

TIRSIS.

J'y conſens ; auſſi-bien faut-il qu'un trait d'ingratitude auſſi inouïe trouve dans la publicité la note d'infamie qu'il merite. Aminte ſçavoit, (helas, c'eſt moi qui le

Colui, che riferillo, che'l condussi:
Or me ne pento) che Silvia dovea
Con Dafne ire a lavarsi ad una fonte:
Là dunque s'inviò dubbio, ed incerto;
Mosso, non dal suo cor, ma sol dal mio
Stimolare importuno; e spesso in forse
Fù di tornare indietro; ed io'l sospinsi
Pur mal suo grado inanzi: or, quando omai
Ci era il fonte vicino, ecco, sentiamo
Un feminil lamento: e quasi a un tempo
Dafne veggiam, che battea palma a palma;
La qual come ci vide, alzò la voce:
Ah, correte, gridò: Silvia è sforzata.
L'innamorato Aminta, che ciò intese,
Si spiccò com'un dardo, ed io seguillo.
Ecco miriamo a un' arbore legata
La Giovinetta, ignuda come nacque,
Ed a legarla fune era il suo crine:
Il suo crine medesmo in mille nodi
A la pianta era avvolto: e'l suo bel cinto,
Che del sen virginal fù pria custode,
Di quello stupro era ministro, ed ambe
Le mani al duro tronco le stringea;
E la pianta medesma avea prestati
Legami contra lei; ch' una ritorta
D'un pieghevole ramo avea a ciascuna
De le tenere gambe. A fronte, a fronte
Un Satiro villan noi le vedemmo,
Che di legarla pure allor finia.
Ella quanto potea, faceva schermo;

lui ai dit, & qui l'ai conduit) que Silvie devoit aller avec Dafné se baigner à la fontaine de Diane. Malgré la répugnance qu'il sentoit au fond de son cœur, il a cedé pour s'y rendre, à mes importunes instances. Plus d'une fois il a voulu revenir sur ses pas, & malgré lui-même je l'ai arrêté. Enfin arrivés auprès de ce lieu, nous entendons une voix plaintive, & nous appercevons presque aussitôt Dafné qui se débattoit, & qui nous voyant, crie: *A moi, la triste Silvie est deshonorée.* A ces mots Aminte s'élance avec vitesse; je le suis. Nous trouvons la jeune Nymphe toute nue, attachée à un arbre sur lequel ses longs cheveux faisant plusieurs tours tenoient lieu de chaînes. Sa ceinture qui avoit si fidélement servi sa pudeur, devenue instrument de la violence lioit ses deux mains. L'arbre même avoit fourni des liens, & de son pié sortoient deux branches flexibles qui chacune arrêtoient une de ses jambes délicates, & foibles. Nous voyons en face d'elle un Satyre hideux qui avoit à peine achevé de l'attacher. En vain elle faisoit mille efforts. Quelle résistance à la longue auroit-elle pû faire? Aminte armé d'un dard, s'avance vers lui comme un lion. La crainte du coup, & des pierres que de mon côté je rassemble determinent sa fuite. Le berger libre alors ne peut retenir ses

Ma, che potuto avrebbe a lungo andare?
Aminta con un dardo, che tenea
Ne la man destra, al Satiro avventossi
Come un Leone, ed io fra tanto pieno
M'avea di sassi il grembo, onde fuggissi.
Come la fuga de l'altro concesse
Spatio a lui di mirare: egli rivolse
I cupidi occhi in quelle membra belle,
Che, come suole tremolare il latte
Ne' giunchi, sì parean morbide, e bianche.
E tutto'l vidi sfavillar nel viso:
Poscia accostossi pianamente a lei
Tutto modesto, e disse: O' bella Silvia;
Perdona a queste man, se troppo ardire
E' l'appressarsi a le tue dolci membra,
Perchè necessità dura le sforza,
Necessità di sciogliere questi nodi:
Ne questa gratia, che fortuna vuole
Conceder loro, tuo mal grado sia.

C o r o.

Parole d'ammollire un cor di sasso.
Ma, che rispose allor?

T i r s i.

Nulla rispose;
Ma disdegnosa, e vergognosa, a terra
Chinava il viso; e'l delicato seno,
Quanto potea torcendosi, celava.
Egli, fattosi inanzi, il biondo crine
Cominciò a sviluppare, e disse in tanto:
Già di nodi sì bei non era degno

regards passionnés. La blancheur, & l'émotion de Silvie lui rappellent l'image du lait, qui, jusqu'à ce qu'il ait pris consistance, tremble au moindre mouvement dans le jonc qui le renferme. Mais malgré l'amour qui brille dans ses yeux, il s'approche avec tous les caractéres de la modestie peints sur le visage. » Pardonnez, belle Silvie, » dit-il, à la main qui n'ose vous toucher » que pour rompre vos chaînes, & que ce » soin que la fortune lui a réservé ne soit » pas pour moi une nouvelle disgrace au» près de vous.

CHŒUR.

Discours vraiment capable de fléchir un cœur de rocher! mais que répond-t-elle?

TIRSIS.

Rien. De honte, & de desespoir elle baisse les yeux, & n'emploie le peu de liberté que lui laissent ses liens, qu'à se soustraire autant qu'elle peut aux regards du berger. Cependant il s'avance, & travaille à détacher sa blonde chevelure. » Cet arbre sauvage, dit-il, ne merite pas » des nœuds si beaux. Quel avantage au-

Così ruvido tronco: or, che vantaggio
Hanno i Servi d'Amor, se lor comune
E' con le piante il pretioso laccio?
Pianta crudel, potesti quel bel crine
Offender, tu, ch'a te feo tanto onore?
Quinci con le sue man le man le sciolse
In modo tal, che parea, che temesse
Pur di toccarle, e desiasse insieme.
Si chinò poi, per islegarle i piedi:
Ma, come Silvia in libertà le mani
Si vide, disse in atto dispettoso:
Pastor, non mi toccar; son di Diana:
Per me stessa saprò sciogliermi i piedi.

C o r o.

Or tanto orgoglio alberga in cor di Ninfa?
Ahi, d'opra gratiosa ingrato merto.

T i r s i.

Ei si trasse in disparte riverente,
Non alzando pur gli occhi per mirarla;
Negando a se medesmo il suo piacere,
Per torre a lei fatica di negarlo.
Io che m'era nascoso, e vedea il tutto
Ed udia il tutto, allor fui per gridare:
Pur mi ritenni. Or' odi strana cosa.
Dopo molta fatica ella si sciolse;
E sciolta a pena, senza dire, Addio,
A fuggir cominciò com'una cerva;
E pur nulla cagione avea di tema;
Che l'era noto il rispetto d'Aminta.

» ront les favoris de l'Amour, si les ar-
» bres ont les mêmes liens ? Arbre cruel
» devois-tu faire cet affront à qui l'hono-
» roit tant ? Ensuite il lui délie les mains, mais de maniere qu'on eût dit qu'il craignoit, & souhaitoit tout à la fois de les toucher. A peine paroît-il vouloir se baisser pour achever de mettre la Nymphe en liberté, que Silvie avec un air de mépris & de dédain lui défend de la toucher davantage. » Je suis consacrée à Diane, dit-
» elle, & je sçaurai bien sans secours rom-
» pre les liens qui me retiennent. «

CHŒUR.

Quoi tant de fierté dans le cœur d'une Nymphe ? Quelle récompense d'une action si genereuse ?

TIRSIS.

Aminte se retire & obéit. A peine ose-t'il lever les yeux, moins encore insister sur le bonheur d'achever son ouvrage, pour épargner à Silvie la peine d'un refus. Cependant, moi qui m'étois caché assez près pour tout voir, & tout entendre, je suis sur le point de me récrier ; mais je retiens les mouvemens de ma colere. Ecoutez jusqu'à la fin. Après s'être avec bien de la peine mise entierement en liberté, sans dire seulement adieu, elle fuit, & plus legere qu'une biche disparoît bientôt à mes yeux. Cependant qu'avoit-elle à

CORO.

Perchè dunque fuggissi?

TIRSI.

A la sua fuga
Volse l'obligo aver, non a l'altrui.
Modesto amore.

CORO.

Ed in quest' anco è ingrata:
Ma che fè il miserello allor? che disse?

TIRSI.

No'l sò; ch'io, pien di mal talento, corsi
Per arrivarla, e ritenerla, e'n vano,
Ch'io la smarrii; e poi tornando dove
Lasciai Aminta al fonte, no'l trovai:
Ma presago è il mio cor di qualche male:
Sò, ch'egli era disposto di morire,
Prima, che ciò avvenisse.

CORO.

E' uso, ed arte
Di ciascun, ch' ama minacciarsi morte;
Ma rade volte poi segue l'effetto.

TIRSI.

Dio faccia, ch'ei non sia tra questi rari.

CORO.

Non sarà, nò.

TIRSI.

Io voglio irmene a l'antro

craindre d'Aminte, dont elle connoissoit le respect?

CHŒUR.

Pourquoi donc fuir si promptement?

TIRSIS.

Pour devoir tout à elle-même, & rien à la sagesse de son amant.

CHŒUR.

Nouveau trait d'ingratitude! Mais quel parti a pris le pauvre Aminte? Qu'a-t'il dit?

TIRSIS.

Je l'ignore, car transporté de colere, j'ai couru après Silvie, esperant de la retenir; elle m'a échapé. Je suis revenu ensuite à la fontaine, où je n'ai plus trouvé Aminte. Mais je sens en mon cœur de tristes pressentimens; & je sçai que même avant ce dernier malheur il étoit résolu à mourir.

CHŒUR.

Ce propos assez ordinaire aux amans est leur derniere ressource; mais les exemples en sont rares.

TIRSIS.

Fasse le ciel qu'Aminte n'en augmente pas le nombre!

CHŒUR.

Non, il faut esperer mieux.

TIRSIS.

Je veux aller à la grotte qu'habite le

Del ſaggio Elpino : ivi, s'è vivo, forſe
Sarà ridotto, ove ſovente ſuole
Raddolcir gli amariſſimi martiri
Al dolce ſuon de la Sampogna chiara,
Ch' ad udir trahe da gli alti monti i ſaſſi;
E correr fà di puro latte i fiumi;
E ſtillar mele da le dure ſcorze.

ATTO TERZO.

SCENA SECONDA.

AMINTA, DAFNE, NERINA.

AMINTA.

Diſpietata pietate
Fù la tua veramente, o Dafne, allora,
Che riteneſti il dardo;
Però, che'l mio morire
Più amaro ſarà, quanto più tardo.
Ed or, perchè m'avvolgi
Per sì diverſe ſtrade, e per sì varii
Ragionamenti in vano? di che temi?
Ch' io non m'uccida? temi del mio bene.

DAFNE.

Non diſperare, Aminta,
Che, s'io lei ben conoſco,
Sola vergogna fù, non crudeltate,
Quella, che moſſe Silvia a fuggir via.

ſage Elpin. Si Aminte eſt encore en vie, il s'y ſera peut-être retiré. C'eſt-là qu'il va charmer ſes peines au ſon du chalumeau d'Elpin, qui par ſes tendres accens attire les rochers pour l'écouter, convertit nos rivieres en fleuves de lait, & fait couler le miel de nos arbres les plus durs.

ACTE TROISIE'ME.

SCENE SECONDE.

AMINTE, DAFNE', NERINE.

AMINTE.

TA pitié, Dafné, m'a été trop funeſte, quand tu as arrêté le coup que je voulois me porter. Ma fin ſera d'autant plus cruelle qu'elle ſera plus retardée. Eh! à quoi bon me mener par tant de routes differentes? A quoi bon eſſayer de me diſtraire par tous ces vains raiſonnemens? Que crains-tu? Que je me donne la mort? Tu crains mon bonheur, & tu t'y oppoſes?

DAFNE'.

Mal-à-propos tu te deſeſperes, Aminte. Si je connois bien Silvie, la honte ſeule a précipité ſa fuite, & ſa rigueur ordinaire n'y a point eu de part.

AMINTA.

Ohimè, che mia falute
Sarebbe il difperare,
Poichè fol la fperanza
E' ftata mia rovina, ed anco, ahi laffo,
Tenta di germogliar dentr' al mio petto,
Sol perchè io viva: e quale è maggior male
De la vita d'un mifero, com' io?

DAFNE.

Vivi, mifero, vivi
Ne la miferia tua: e quefto
Sopporta fol per divenir felice,
Quando che fia: fia premio de la fpeme
(Se vivendo, e fperando ti mantieni)
Quel, che vedefti ne la bella Ignuda.

AMINTA.

Non pareva ad Amore, e a mia fortuna;
Ch'a pien mifero foffi, s'anco a pieno
Non m'era dimoftrato
Quel, che m'era negato.

NERINA.

Dunque a me pur convien' effer finiftra
Cornice d'amariffima novella.
O' per mai fempre mifero Montano,
Qual' animo fia'l tuo, quando udirai
De l'unica tua Silvia il duro cafo:
Padre vecchio, orbo padre: ahi, non più padre!

DAFNE.

Odo una mefta voce.

AMINTE.

Helas ! mon ſalut ſeroit de ne plus rien eſperer. L'eſperance n'a encore ſervi qu'à mon malheur, & elle ne cherche même actuellement à renaître dans mon cœur, que pour prolonger mes jours. Et la vie n'eſt-elle pas pour un malheureux comme moi le plus grand de tous les maux ?

DAFNE'.

Vis, Aminte, vis malgré tes malheurs, pour mieux ſentir quelque jour les charmes d'un meilleur ſort ; & ſi tu continues d'eſperer, les attraits que le hazard a offerts à tes yeux ſeront le prix de ton eſpoir.

AMINTE.

L'Amour & la Fortune d'intelligence ne m'avoient pas cru encore aſſez malheureux. Il falloit pour les ſatisfaire que je connuſſe encore ce que je ne pouvois pas poſſeder.

NERINE.

J'étois donc deſtinée à porter la plus cruelle des nouvelles. Infortuné Montan, que vas-tu devenir au récit du malheur de Silvie ? Tu perds une fille unique, & la conſolation de ta vieilleſſe, ou plûtôt tu ceſſes d'être pere.

DAFNE'.

J'entens une voix plaintive.

AMINTA.

Io odo'l nome
Di Silvia, che gli orecchi, e'l cor mi fere:
Ma, chi è, che la noma.

DAFNE.

Ella è Nerina,
Ninfa gentil, che tanto a Cinthia è cara;
C'hà sì begli occhi, e così belle mani,
E modi sì avvenenti, e gratiosi.

NERINA.

E pur voglio, che'l sappi, e che procuri
Di ritrovar le reliquie infelici,
Se nulla ve ne resta: ahi, Silvia, ahi dura
Infelice tua sorte.

AMINTA.

Ohimè, che fia? che costei dice?

NERINA.

Dafne.

DAFNE.

Che parli fra te stessa, e perchè nomi
Tu Silvia, e poi sospiri?

NERINA.

Ahi, ch'a ragione
Sospiro l'aspro caso.

AMINTA.

Ahi, di qual caso
Può ragionar costei? io sento, io sento;
Che me s'agghiaccia il core, e me si chiude
Lo spirto: è viva?

AMINTE.

J'entens prononcer le nom de Silvie. Mon cœur en eſt émû ; mais qui eſt-ce qui la nomme ?

DAFNE'.

C'eſt Nerine elle - même, cette Nymphe ſi aimable, ſi chere à Diane, qui a de ſi beaux yeux, de ſi belles mains, & un maintien ſi gracieux.

NERINE.

Cependant, il faut qu'il en ſoit inſtruit, & qu'il tâche de retrouver ſes reſtes infortunés, s'il en eſt encore. Ah Silvie ! Ah ſort trop malheureux !

AMINTE.

Dieux que dit-elle ?

NERINE.

Dafné ?

DAFNE'.

Que murmures-tu là, & pourquoi t'entens-je prononcer en ſoupirant le nom de Silvie ?

NERINE.

Qu'avec raiſon je déplore ſon deſtin !

AMINTE.

Que lui eſt-il arrivé ? déja je ſens mon cœur ſe glacer, & ma voix s'éteindre. Vit-elle ?

DAFNE.

Narra qual' aspro caso è quel, che dici.

NERINA.

O' Dio, perchè son' io
La Messaggiera? e pur convien narrarlo.
Venne Silvia al mio albergo ignuda; quale
Fosse l'occasion saper la dei.
Poi rivestita, mi pregò, che seco
Ir volessi a la caccia, che ordinata
Era nel bosco, c'hà nome de l'Elci.
Io la compiacqui: andammo: e ritrovammo
Molte Ninfe ridotte; ed indi a poco,
Ecco, di non sò d'onde un lupo sbuca,
Grande fuor di misura, e da le labbra
Gocciolava una bava sanguinosa:
Silvia un quadrello adatta sù la corda
D'un' arco, ch' io le diedi, e tira, e'l coglie
A sommo'l capo: ei si rinselva, ed ella,
Vibrando un dardo, dentro'l bosco il segue.

AMINTA.

O dolente principio: ohimè, qual fine
Già me s'annuncia?

NERINA.

Io con un' altro dardo
Seguo la traccia, ma lontana assai;
Che più tarda mi mossi: come furo
Dentro a la selva, più non la rividi;
Ma pur per l'orme lor tanto m'avvolsi,
Che giunsi nel più folto, e più deserto:

DAFNE'.

Répons donc promptement à nos justes allarmes.

NERINE.

O Ciel quel message ! cependant il faut parler. Silvie encore toute nue est arrivée à l'endroit où j'habite. Vous devez sçavoir la cause de ce désordre. Après avoir pris de nouveaux vêtemens, elle me prie de l'accompagner à la chasse ordinaire, dont le rendez-vous étoit à ce bois d'Yeuses. J'y consens, nous partons, & rejoignons plusieurs Nymphes qui s'y étoient déja rassemblées. Bientôt après, sort je ne sçai d'où un loup d'une grandeur demesurée, la gueule toute dégoutante d'une écume ensanglantée. Silvie met sur un arc que je lui avois donné, un trait qu'elle décoche, & dont elle le blesse à la tête. L'animal rentre dans le bois; elle lance un dard sur lui, & le suit.

AMINTE.

Quelle triste fin m'annonce ce terrible début ?

NERINE.

Armée d'un autre dard, je suis ses pas, mais de trop loin. Bientôt je ne la retrouve plus ; mais à force d'observer le chemin qu'elle avoit pris, j'arrive au plus fort du bois ; je vois à terre son dard que je ramasse, & non loin delà un voile blanc

Quivi il dardo di Silvia in terra ſcorſi,
Nè molto indi lontano un bianco velo,
Ch'io ſteſſa le ravvolſi al crine: e, mentre
Mi guardo intorno, vidi ſette lupi
Che leccavan di terra alquanto ſangue
Sparto intorno a cert' oſſa affatto nude;
E fù mia ſorte, ch'io non fui veduta
Da loro: tanto intenti erano al paſto:
Tal che, piena di tema, e di pietate,
Indietro ritornai: e queſto è quanto
Poſſo dirvi di Silvia: ed ecco'l velo.

A m i n t a.

Poco parti aver detto? o velo, o ſangue,
O' Silvia, tu ſe' morta.

D a f n e.

O' miſerello,
Tramortito è d'affanno, e forſe morto.

N e r i n e.

Egli reſpira pure: queſto fia
Un breve ſvenimento: ecco riviene.

A m i n t a.

Dolor, che sì mi crucii,
Che non m'uccidi omai? tu ſei pur lento.
Forſe laſci l'ufficio a la mia mano.
Io ſono, io ſon contento,
Ch'ella prenda tal cura,
Poi che tu la ricuſi, o che non puoi.
Ohimè, ſe nulla manca
A la certezza omai,
E nulla manca al colmo

que moi-même j'avois attaché sur ses cheveux ; puis promenant autour de moi mes tristes regards, j'apperçois sept loups qui léchoient à terre du sang, où nageoient encore quelques os décharnés. Par bonheur ils ne m'apperçoivent point, tant ils sont occupés à leur proye. Tremblante, & consternée, je me retire & reviens sur mes pas. C'est tout ce que je puis vous dire de Silvie, & voici son voile.

AMINTE.

Eh, n'en est-ce pas assez ! Ce voile & ce sang ne disent-ils pas tout ? O Silvie, tu n'es plus !

DAFNE'.

La douleur le suffoque ; il meurt.

NERINE.

Son cœur palpite encore, & ses sens reviennent. Ne craignons rien.

AMINTE.

O douleur sans égale ! Au lieu de me tourmenter, que ne terminois-tu mes jours ? Non, ton effet est trop lent, ou peut-être tu laisses ce soin à ma main. Eh bien, soit, je consens qu'elle consomme un ouvrage auquel tu te refuses, ou que tu ne peux achever. Le malheur n'est que trop certain ; & puisque je suis parvenu au comble des disgraces, que puis-je donc

De la miseria mia,
Che bado? che più aspetto? o Dafne, o Dafne,
A questo amaro fin tu mi salvasti?
A questo fine amaro?
Bello, e dolce morir, fù certo allora,
Che uccidere io mi volsi.
Tu me'l negasti, e'l Cielo, a cui parea,
Ch' io precorressi col morir la noja;
Ch' apprestata m'avea.
Or, che fatt' hà l'estremo
De la sua crudeltate,
Ben soffrirà, ch' io moja;
E tu soffrir lo dei.

DAFNE.

Aspetta a la tua morte,
Sin che'l ver meglio intenda.

AMINTA.

Ohimè, che vuoi, ch' attenda?
Ohimè, che troppo hò atteso, e troppo inteso.

NERINA.

Deh, foss' io stata muta.

AMINTA.

Ninfa, dammi, ti prego,
Quel velo, ch' è di lei
Solo, e misero avanzo,
Sì ch' egli m'accompagne
Per questo breve spatio
E di via, e di vita, che mi resta;
E con la sua presenza
Accresca quel martire,

attendre encore ? Dafné, Dafné, étoit-ce à cette mort que tu me réſervois, quand tu as arrêté ma main ? Il étoit beau alors, il étoit même doux de mourir ; mais tu t'y es oppoſée, & le ciel ne vouloit pas que je periſſe, avant que d'avoir éprouvé tous les maux qu'il me préparoit. Maintenant que ſes cruautés ſont épuiſées, il conſentira peut-être que par ma mort je termine mes malheurs. Et toi, Dafné, ceſſe de t'y oppoſer.

DAFNE'.

Attens du moins que tu ſois entierement éclairci.

AMINTE.

Pourquoi veux-tu que je differe encore ? Je n'ai que trop attendu, & j'en ai trop ouï.

NERINE.

Puſſai-je avoir été muette ?

AMINTE.

Nymphe, donne-moi de grace ce voile, ce ſeul & triſte reſte de Silvie ; je veux qu'il m'accompagne dans ce peu de tems qui me reſte à vivre, & qu'il augmente mon martyre trop leger, puiſqu'il a beſoin de ſecours pour terminer ma vie.

Ch' è ben picciol martire,
S' hò bisogno d'ajuto al mio morire.

NERINA.
Debbo darlo, o negarlo?
La cagion, perche'l chiedi,
Fà, ch' io debba negarlo.

AMINTA.
Crudel, sì picciol dono
Mi nieghi al punto estremo?
E'n questo anco maligno
Me si mostra il mio Fato: io cedo, io cedo:
A te si resti, e voi restate ancora,
Ch'io vò per non tornare.

DAFNE.
Aminta, aspetta, ascolta:
Ohimè, con quanta furia egli si parte.

NERINA.
Egli và sì veloce,
Che fia vano il seguirlo: ond' è pur meglio,
Ch' io segua il mio viaggio: e forse è meglio,
Ch' io taccia, e nulla conti
Al misero Montano,



NERINE.

Dois-je y consentir ? L'usage que tu en veux faire me le défend.

AMINTE.

Cruelle, tu refuses à mes infortunes un si leger sacrifice ? dernier effort du destin ennemi ! Eh bien donc, qu'il vous reste, je ne verrai plus ce voile, ni vous. Adieu pour jamais.

DAFNE'.

Aminte, arrête, écoute... Helas ! quelle fureur, quel désespoir conduit ses pas précipités ?

NERINE.

En vain essayerions-nous de le joindre ? Il vaut mieux que je continue ma route ; ou peut-être ferai-je bien de ne rien dire au malheureux Montan.



CORO.

NON bisogna la morte,
Ch' a ſtringer nobil core,
Prima baſta la fede, e poi l'amore.
Ne quella, che ſi cerca,
E' sì difficil fama,
Seguendo, chi ben' ama,
Ch' Amore è merce, e con amar ſi merca.
E cercando l'amor ſi trova ſpeſſo
Gloria immortale appreſſo.



CHOEUR.

LA mort n'eſt pas néceſſaire pour toucher un cœur ſevere, mais genereux. La tendreſſe & la conſtance en triomphent certainement. Cette renommée dont on eſt jaloux eſt ſouvent le prix d'un attachement fidele, & le Dieu d'amour, qui tôt ou tard ſe laiſſe fléchir, place au temple de mémoire le nom de ceux que ſes rigueurs n'ont point empêché de perſeverer dans ſon culte.



ATTO QUARTO.

SCENA PRIMA.

DAFNE, SILVIA, CORO.

DAFNE.

Ne porti il vento con la ria novella,
Che s'era di te sparta, ogni tuo male,
E presente, e futuro: tu sei viva,
E sana, Dio lodato: ed io per morta
Pur ora ti tenea: in tal maniera
M'avea Nerina il tuo caso dipinto.
Ahi, fosse stata muta, ed altri sordo.

SILVIA.

Certo il rischio fù grande, ed ella avea
Giusta cagion di sospettarmi morta.

DAFNE.

Ma non giusta cagione avea di dirlo.
Or narra tu, qual fosse'l rischio, e come
Tu lo fuggisti.

SILVIA.

Io, seguitando un lupo;
Mi rinselvai nel più profondo bosco,
Tanto, ch'io ne perdei la traccia; or mentre
Cerco di ritornare, onde mi tolsi,
Il vidi, e riconobbi a un stral, che fitto
Gli aveva di mia man press' un' orecchio.



ACTE QUATRIE'ME.

SCENE PREMIERE.

DAFNE', SILVIE, LE CHOEUR.

DAFNE'.

PUISSE, malgré la triſte nouvelle qui s'en étoit répandue ne t'être arrivé, & ne t'arriver aucun malheur ! Puiſque je te vois vivante, & ſans mal, j'en benis le Ciel; car au récit de Nerine je te croyois perie. Plût à Dieu qu'elle eût été muette, ou qu'elle n'eût trouvé que des ſourds !

SILVIE.

Certes, le danger étoit grand, & Nerine pouvoit me croire morte.

DAFNE'.

Soit, mais elle pouvoit ſe diſpenſer d'en parler. Or, dis-nous quel eſt le danger que tu as couru, & comment tu t'es ſauvée.

SILVIE.

Chaſſant un loup, j'étois entrée dans un endroit de bois ſi fourré, que bientôt j'ai perdu la trace de l'animal; mais occupée à retrouver la route que j'avois priſe, je le vois, & le reconnois à un trait que je lui avois lancé, & qui s'étoit arrêté

Il vidi con molt' altri, intorno a un corpo
D'un' animal, ch'avea di fresco ucciso:
Ma non distinsi ben la forma. Il lupo
Ferito, credo, mi conobbe, e'ncontro
Mi venne con la bocca sanguinosa.
Io l'aspettava ardita, e con la destra
Vibrava un dardo: tu sai ben, s'io sono
Maestra di ferire, e se mai soglio
Far colpo in fallo. Or, quando il vidi tanto
Vicin, che giusto spatio mi parea
A la percossa, lanciai un dardo, e'n vano:
Che, colpa di fortuna, o pur mia colpa,
In vece sua colsi una pianta: allora
Più ingordo incontro ei mi venia; ed io,
Che'l vidi sì vicin, che stimai vano
L'uso de l'arco, non avendo altre armi,
A la fuga ricorsi: io fuggo, ed egli
Non resta di seguirmi. Or, odi caso:
Un vel, ch'aveva involto intorno al crine,
Si spiegò in parte, e giva ventilando,
Sì ch' ad un ramo avviluppossi: io sento,
Che non sò che mi tiene, e mi ritarda.
Io, per la tema del morir, raddoppio
La forza al corso, e d'altra parte il ramo
Non cede, e non mi lascia; al fin mi svolgo
Del velo; e alquanto de' miei crini ancora
Lascio svelti col velo: cotant'ali
M'impennò la paura a i piè fugaci,
Ch'ei non mi giunse, e salva uscii del bosco.
Poi, tornando al mio albergo, io t'incontrai

contre une de ſes oreilles. Il étoit avec pluſieurs autres acharné ſur la carcaſſe de quelque bête fraîchement étranglée, mais dont je ne pouvois plus diſtinguer l'eſpéce. Il reconnoît ſans doute la main qui l'avoit bleſſé, & la gueule écumante, & enſanglantée, il vient ſur moi. Un dard à la main je l'attens avec aſſurance ; & tu ſçais ſi je ſuis habile à m'en ſervir, ou accoutumée à manquer mon coup. Cependant quand je le vois à diſtance commode, je lui lance un dard ; mais ſoit hazard, ou par ma faute, le trait porte à faux, & va donner contre un arbre. Il n'en revient que plus furieux, & moi n'ayant plus d'autre reſſource que mon arc, qui me paroît inutile contre un ennemi ſi proche, & ſi animé, je fuis, il me ſuit. Or, écoute ce qui m'arrive. Mon voile qui étoit relevé, & attaché ſur mes cheveux ſe déploye, & voltigeant au gré des vents, s'embaraſſe à une branche d'arbre. Sentant quelque choſe qui m'arrêtoit, & qui me faiſant perdre de l'avantage pouvoit me coûter la vie, je redouble de vîteſſe. L'arbre cependant fait réſiſtance, & ne cede point. Enfin je détache mon voile, & l'abandonne avec une partie de mes cheveux qui le ſuivent. La frayeur me donne des aîles ; l'animal ne peut me joindre ; & je ſors du bois ſans accident. Je retournois à la maiſon,

Tutta turbata; e mi stupii, vedendo
Stupirti al mio apparir.

DAFNE.

Ohimè, tu vivi,
Altri non già.

SILVIA.

Che dici; ti rincresce
Forse, ch'io viva sia? M'odii tu tanto?

DAFNE.

Mi piace di tua vita, ma mi duole
De l'altrui morte.

SILVIA.

E di qual morte intendi?

DAFNE.

De la morte d'Aminta.

SILVIA.

Ahi, come è morto?

DAFNE.

Il come non sò dir, ne sò dir anco,
S'è ver l'effetto: ma per certo il credo.

SILVIA.

Ch'è ciò, che tu mi dici? ed a chi rechi
La cagion di sua morte?

DAFNE.

A la tua morte.

SILVIA.

Io non t'intendo.

quand je t'ai trouvée consternée, & je ne sçavois ce que vouloit dire l'étonnement que t'a causé ma présence.

DAFNE'.

Helas! tu respires encore; il en est qui ne sont pas si heureux.

SILVIE.

Quoi! me hairois-tu assez pour être fâchée de me voir échapée à un aussi grand danger?

DAFNE'.

Je ressens une vraie joie de ta conservation, mais je pleure....

SILVIE.

Qui?

DAFNE'.

Aminte?

SILVIE.

Helas, & comment a-t'il péri?

DAFNE'.

Je ne puis dire comment, ni si véritablement il n'est plus; mais j'ai bien raison de le croire.

SILVIE.

Que me dis-tu là, & à quoi attribues-tu sa mort?

DAFNE'.

A la tienne?

SILVIE.

Je ne te comprens point.

DAFNE.

La dura novella
De la tua morte, ch' egli udì, e credette;
Avrà porto al meſchino il laccio, o'l ferro,
Od altra coſa tal, che l'avrà ucciſo.

SILVIA.

Vano il ſoſpetto in te de la ſua morte
Sarà, come fù van de la mia morte;
Ch'ogn' uno a ſuo poter ſalva la vita.

DAFNE.

O' Silvia, Silvia, tu non ſai, ne credi,
Quanto'l foco d'Amor poſſa in un petto,
Che petto ſia di carne, e non di pietra,
Com' è coteſto tuo: che, ſe creduto
L'avreſti, avreſti amato chi t'amava
Più, che le care pupille de gli occhi;
Più, che lo ſpirto de la vita ſua.
Il credo io ben, anzi l'hò viſto, e ſollo:
Il vidi, quando tu fuggiſti, (o fera
Più che tigre crudel) ed in quel punto,
Ch' abbracciar lo dovevi, il vidi un dardo
Rivolgere in ſe ſteſſo, e quello al petto
Premerſi diſperato, ne pentirſi
Poſcia nel fatto, che le veſti, ed anco
La pelle trapaſſoſſi, e nel ſuo ſangue
Lo tinſe, e'l ferro ſaria giunto a dentro,
E paſſato quel cor, che tu paſſaſti
Più duramente, ſe non ch' io gli tenni
Il braccio, e l'impedii, ch' altro non feſſe:
Ahi, laſſa, e forſe quella breve piaga

DAFNE'.

La triste nouvelle de ta mort, qu'on lui a contée, & qu'il a cru vraie, aura porté le pauvre malheureux à quelque action de desespoir.

SILVIE.

Cette crainte se dissipera comme le faux bruit de ma mort. Naturellement on cherche à conserver ses jours.

DAFNE'.

Silvie, Silvie, tu ne sçais, & n'imagines pas tout ce que peut l'amour sur un cœur qui n'est pas comme le tien, un cœur de marbre. Sans cela tu aurois payé de quelque retour un amant qui te cherissoit plus que ses yeux, qui t'aimoit plus que lui-même. Pour moi j'imagine bien, & j'ai vû en lui ce que peut l'excès de la tendresse. Je suis témoin, que quand avec une barbarie, dont les tigres mêmes ne donnent point d'exemple, tu as fui, au lieu d'embrasser ton liberateur, comme tu le devois, il a tourné contre lui le dard qu'il tenoit à la main, qu'avec desespoir, & pourtant avec réflexion, il l'a enfoncé assez avant pour le teindre de son sang. Le fer auroit, si je ne l'eusse arrêté, achevé la blessure que tu avois déja portée à son cœur. Helas! je crains que ce n'ait été un essai, & que ce même fer qui pensa servir trop fidelement sa fureur, & sa paf-

Solo una prova fù del ſuo furore,
E de la diſperata ſua coſtanza.
E moſtrò quella ſtrada al ferro audace;
Che correr poi dovea liberamente.

SILVIA.

Oh, che mi narri?

DAFNE.

Il vidi poſcia allora;
Ch'inteſe l'amariſſima novella
De la tua morte, tramortir d'affanno:
E poi partirſi furioſo in fretta,
Per uccider ſe ſteſſo; e s'avrà ucciſo
Veracemente.

SILVIA.

E ciò per fermo tieni?

DAFNE.

Io non v'hò dubbio.

SILVIA.

Ohimè, tu no'l ſeguiſti
Per impedirlo? ohimè, cerchiamo, andiamo;
Che, poi ch'egli moria per la mia morte,
De' per la vita mia reſtare in vita.

DAFNE.

Io lo ſeguii, ma correa sì veloce;
Che mi ſparì toſto dinanzi; e'ndarno
Poi mi girai per le ſue orme: or dove
Vuoi tu cercar, ſe non n'hai traccia alcuna?

SILVIA.

Egli morrà ſe no'l troviamo, ahi, laſſa:

ſion, n'ait trop bien retrouvé le chemin, quand il n'y aura eu perſonne pour s'y oppoſer.

SILVIE.

Que ce récit me ſurprend!

DAFNE'.

Je l'ai vû encore depuis, à la nouvelle de ta mort, perdre toute connoiſſance, & revenu à lui fuir comme un furieux, & s'échaper de nos mains, réſolu de ſe tuer. Je crains qu'il n'ait executé ſon deſſein.

SILVIE.

Tu le crois veritablement.

DAFNE'.

Je n'en doute point.

SILVIE.

Eh! pourquoi ne l'avoir pas ſuivi? Pourquoi n'avoir pas traverſé ce funeſte projet? Hâtons-nous, cherchons-le; & puiſqu'il vouloit mourir avec moi, qu'il vive auſſi comme moi.

DAFNE'.

Je l'ai ſuivi inutilement. Je l'ai bientôt perdu de vûe, & je n'ai pû même retrouver le chemin qu'il a pris. Comment veux-tu le chercher, puiſqu'aucune trace ne nous peut guider?

SILVIE.

Helas! il mourra ſi nous ne le trouvons

E farà l'omicida ei di se stesso.

DAFNE.

Crudel, forse t'incresce, ch'a te tolga
La gloria di quest' atto? esser tu dunque
L'omicida vorresti? e non ti pare,
Che la sua cruda morte esser debb' opra
D'altri, che di tua mano? or, ti consola,
Che, comunque egli muoja, per te muore,
E tu sei, che l'uccidi.

SILVIA.

Ohimè, che tu m'accori, e quel cordoglio,
Ch' io sento del suo caso, inacerbisce
Con l'acerba memoria
De la mia crudeltate,
Ch' io chiamava Onestate: e ben fù tale;
Ma fù troppo severa, e rigorosa:
Or me n'accorgo, e pento.

DAFNE.

Oh, quel ch'io odo!
Tu sei pietosa tu; tu senti al core
Spirto alcun di pietate? o che vegg' io?
Tu piangi tu? superba? oh, maraviglia!
Che pianto è questo tuo? pianto d'amore?

SILVIA.

Pianto d'amor non già, ma di pietate.

DAFNE.

La pietà messaggiera è de l'Amore,
Com' è il lampo del tuono.

point; & sa main seule aura été l'instrument de sa mort.

DAFNE'.

Quoi! cruelle, serois-tu fâchée seulement de ce qu'il t'en auroit ôté la gloire? Aurois-tu donc voulu toi-même porter le coup? Et ne te semble-t'il pas au contraire qu'il devoit partir de toute autre main que de la tienne? Mais de quelque maniere qu'il meure, il ne meurt que pour toi; & tu es seule l'homicide.

SILVIE.

Dieux, quel reproche! Le souvenir de la cruauté que j'ai exercée met le comble à la douleur que je ressens. Cette cruauté, je l'appellois pudeur, & ce n'étoit autre chose; mais effectivement elle fut soutenue de trop de rigueur, & de séverité. Je le sens bien, & je m'en repens.

DAFNE'.

Qu'entens-je? la pitié agiroit-elle en ce moment sur toi, & ton cœur en ressentiroit-il quelque mouvement? Que vois-je? la superbe Silvie verse des larmes! Quelle merveille! mais sont-ce des larmes de tendresse?

SILVIE.

Non; mais bien de la plus vive compassion.

DAFNE'.

Elle annonce l'Amour, comme l'éclair annonce le coup de tonnere.

CORO.

Anzi fovente,
Quando egli vuol ne' petti verginelli
Occulto entrare, onde fù prima efclufo;
Da fevera oneftà l'abito prende;
Prende l'afpetto de la fua miniftra,
E fua nuncia Pietate, e con tai larve,
Le Semplici ingannando, è dentro accolto.

DAFNE.

Quefto è pianto d'Amor, che troppo abbonda.
Tu taci? ami tu Silvia? ami, ma in vano.
O' potenza d'Amor giufto caftigo
Manda fovra coftei. Mifero Aminta:
Tu in guifa d'ape, che ferendo muore,
E ne le piaghe altrui lafcia la vita,
Con la tua morte hai pur trafitto al fine
Quel duro cor, che non potefti mai
Punger vivendo. Or fe tu fpirto errante,
(Si come io credo) e de le membra ignudo;
Quì intorno fei, mira il fuo pianto, e godi.
Amante in vita, amato in morte, e s'era
Tuo deftin, che tu foffi in morte amato;
E fe quefta crudel volea l'amore
Venderti fol con prezzo così caro;
Defti quel prezzo tu, ch'ella richiefe,
E l'amor fuo col tuo morir comprafti.

CORO.

Caro prezzo a ch' il diede; a ch' il riceve
Prezzo inutile, e infame.

CHŒUR.

Souvent même, lorſque ce Dieu veut ſans être découvert ſe gliſſer dans un jeune cœur, dont trop de ſeverité lui a fermé l'entrée, il prend le maſque de celle qui lui obéit, & qui le dévance ; & ſous les apparences de la pitié, triomphant de la ſimplicité, il y établit ſon thrône.

DAFNE'.

Oui ſans doute, l'amour peut ſeul faire verſer des larmes ſi abondantes. Tu ne dis mot Silvie ? aimerois-tu enfin ? Oui, mais c'eſt trop tard. Que l'Amour ſe venge cruellement des rigueurs de cette Nymphe. Infortuné Aminte, ſemblable à l'abeille qui meurt en piquant, lorſqu'elle laiſſe ſon aiguillon dans la bleſſure, tu as enfin par ta mort fléchi ce cœur que tu n'as jamais pû voir ſenſible. O vous manes d'Aminte, ſi vous errez en ces lieux, comme je n'en doute point, jouiſſez du triomphe de ſa ſenſibilité ! Amant pendant ta vie, aimé après ta mort, ſi le deſtin avoit fixé l'époque de ce bonheur au moment que tu n'en pouvois plus jouir, & ſi la cruelle vouloit te vendre ſi cherement la défaite de ſon cœur, tu l'as ſatisfaite, & ta mort en a été le prix !

CHŒUR.

Sacrifice coûteux pour celui qui le fait, mais inutile, & deshonorant pour qui le reçoit.

SILVIA.

O potess' io
Con l'amor mio comprar la vita sua;
Anzi pur con la mia la vita sua,
S'egli è pur morto.

DAFNE.

O' tardi saggia, e tardi
Pietosa, quando ciò nulla rileva.

ATTO QUARTO.

SCENA SECONDA.

NUNCIO, CORO, SILVIA, DAFNE.

NUNCIO.

IO hò sì pieno il petto di pietate,
E sì pieno d'orror, che non rimiro,
Ne odo alcuna cosa, ond' io mi volga,
La qual non mi spaventi, e non m'affanni.

CORO.

Or, ch' apporta costui,
Ch' è sì turbato in vista, ed in favella?

NUNCIO.

Porto l'aspra novella
De la morte d'Aminta.

SILVIA.

Ohimè, che dice?

SILVIE.

Puſſai-je au prix de mon cœur racheter ſes jours ! je ne les eſtimerois pas trop payés au prix des miens.

DAFNE'.

Trop tardif repentir ! Inutile pitié, quand le mal eſt ſans remede !

ACTE QUATRIE'ME.

SCENE SECONDE.

ERGASTE, CHOEUR, SILVIE, DAFNE'.

ERGASTE.

JE ſuis ſi touché de compaſſion, ſi ſaiſi d'horreur, que de quelque côté que je me tourne, je ne vois, ni n'entens rien qui ne m'effraye, & ne m'afflige.....

CHŒUR.

Quelle fatale nouvelle annonce le trouble de ſes regards, & de ſon langage ?

ERGASTE.

Celle de la mort d'Aminte.

SILVIE.

Dieux ! que dit-il ?

NUNCIO.

Il più nobil Paſtor di queſte ſelve,
Che fù così gentil, così leggiadro,
Così caro a le Ninfe, ed a le Muſe,
Ed è morto fanciullo, ahi, di che morte!

CORO.

Contane, prego, il tutto, acciò che teco
Pianger poſſiam la ſua ſciàgura, e noſtra.

SILVIA.

Ohimè, ch' io non ardiſco
Appreſſarmi ad udire
Quel, ch' è pur forza udire: empio mio core;
Mio duro alpeſtre core,
Di che, di che paventi?
Vattene incontra pure
A quei coltei pungenti,
Che coſtui porta ne la lingua, e quivi
Moſtra la tua fierezza.
Paſtore, io vengo a parte
Di quel dolor, che tu prometti altrui;
Che a me ben ſi conviene
Più che forſe non penſi; ed io'l ricevo
Come dovuta coſa: or tu di lui
Non mi ſii dunque ſcarſo.

NUNCIO.

Ninfa, io ti credo bene,
Ch' io ſentii quel meſchino in sù la morte
Finir la vita ſua,
Co'l chiamare il tuo nome.

ERGASTE.

Le plus noble berger de ces contrées, ce berger ſi jeune, ſi aimable, ce favori des Muſes, & des Nymphes meurt, & comment!

CHŒUR.

Dis-nous le tout, afin que nous puiſſions pleurer enſemble ſes malheurs, & les nôtres.

SILVIE.

Helas! je n'oſe prêter l'oreille à ce qu'il faut cependant que j'entende. Cœur cruel, cœur inſenſible, que crains-tu! Préſente-toi aux coups que va te porter chacune des paroles de ce triſte récit. C'eſt-là qu'il faut montrer ta fermeté. Berger, je viens prendre part à la juſte douleur dont tu annonces le motif. J'y ai plus de droit que tu ne crois; ne m'épargne pas, & ne me cache rien.

ERGASTE.

Nymphe, je dois le croire, car il n'a terminé ſes jours qu'en prononçant votre nom.

DAFNE.

Ora, comincia omai
Questa dolente istoria.

NUNCIO.

Io era a mezzo'l colle, ove avea tese
Certe mie reti, quando assai vicino
Vidi passare Aminta, in volto, e in atti
Troppo mutato da quel, ch' ei soleva,
Troppo turbato, e scuro: Io corsi, e corsi
Tanto, che'l giunsi, e lo fermai; ed egli
Mi disse: Ergasto, io vo', che tu mi faccia
Un gran piacer: quest' è, che tu ne venga
Meco per testimonio d'un mio fatto:
Ma pria voglio da te, che tu mi leghi
Di stretto giuramento la tua fede,
Di startene in disparte, e non por mano,
Per impedirmi in quel, che son per fare:
Io (chi pensato avria caso sì strano,
Ne sì pazzo furor?) com' egli volse,
Feci scongiuri orribili, chiamando
E Pane, e Palla, e Priapo, e Pomona,
Ed Ecate notturna: indi si mosse,
E mi condusse, ov' è scosceso il colle,
E giù per balzi, e per dirupi incolti,
Strada non già, che non v' è strada alcuna;
Ma calar un precipitio in una valle:
Quì ci fermammo; io, rimirando a basso;
Tutto sentii raccapricciarmi, e'n dietro
Tosto mi trassi: ed egli un cotal poco
Parve ridesse, e serenossi in viso,

DAFNE'.

Conte-nous cette tragique avanture.

ERGASTE.

J'étois ſur le panchant du coteau, où j'avois tendu des panneaux, lorſque je vois aſſés près de moi paſſer Aminte bien different de ce qu'il avoit accoutumé de paroître, l'air ſombre & troublé. Je cours, & ſi vîte que je le joins, & l'arrête : » Ergaſte, me dit-il, je veux que tu me » rendes un grand ſervice ; c'eſt de venir » avec moi pour être témoin de ce qui va » arriver ; mais j'exige qu'auparavant un » ſerment redoutable m'aſſure que de quel- » que maniere que ce ſoit, tu ne tenteras » pas de traverſer l'exécution de mon pro- » jet. « Moi, (& en effet qui auroit jamais deviné un pareil excès de fureur) j'en donne ma parole, & jure au nom de Pan, de Priape, de Pomone, de la Triple Hecate, & par quelle Divinité n'aurois-je pas juré ? Auſſitôt il recommence à marcher, & me conduit au ſommet le plus eſcarpé de la montagne, où des rochers affreux ſans aucune deſcente forment un précipice que termine en bas la prairie. C'eſt là que nous nous arrêtons. Un ſeul coup d'œil que je veux porter ſur ce précipe me fait dreſſer les cheveux à la tête, & je recule d'effroi. Cependant, je vois

Onde quell' atto più rassicurommi.
Indi parlommi sì: Fà, che tu conti
A le Ninfe, e a i Pastor, ciò che vedrai.
Poi disse, in giù guardando:
Se presti a mio volere
Così aver io potessi
La gòla, e i denti de gli avidi lupi,
Com' hò questi dirupi,
Sol vorrei far la morte,
Che fece la mia vita:
Vorrei, che queste mie membra meschine
Sì fosser lacerate,
Ohimè, come già foro
Quelle sue delicate.
Poichè non posso, e'l Cielo
Dinega al mio desire
Gli animali voraci,
Che ben verriano a tempo; io prender voglio
Altra strada al morire:
Prenderò quella via,
Che se non la dovuta,
Almen fia la più breve.
Silvia, io ti seguo, io vengo
A farti compagnia,
Se non la sdegnerai:
E morirei contento,
S' io fossi certo almeno;
Che'l mio venirti dietro
Turbar non ti dovesse,
E che fosse finita

Aminte ſourire, & prendre un exterieur un peu plus ſerein; je me raſſure. Il dit: » Ne manque pas de conter aux Nym- » phes, & aux Bergers ce que tu auras vû. » Puis regardant en bas il continue: » Si la nature étoit auſſi fertile en loups » voraces, qu'elle eſt abondante en ro- » chers eſcarpés, je ne voudrois point » d'autre genre de mort, que les dents » meurtrieres qui ont déchiré la Nymphe, » pour qui je vivois. Je voudrois que ce » corps fût mis en pieces, helas, comme » le ſien l'a été; mais puiſque cela ne ſe » peut, & que le Ciel me refuſe une fa- » veur qui me ſeroit ſi chere, il faut mourir » d'une autre maniere; & je prendrai cette » route, qui, ſi elle n'eſt pas celle que je » voudrois, eſt au moins la plus courte. » Silvie, je te ſuis; j'unis mon deſtin au » tien; daigne l'approuver! heureux, ſi j'é- » tois aſſuré que ſuivre ton exemple n'eſt » point te déplaire, & que ta rigueur n'a » pas duré plus que ta vie! Silvie, je te » cherche! » A ces mots il ſe précipite, & je reſte glacé d'effroi.

L'ira tua con la vita:
Silvia, io ti seguo: io vengo. Così detto,
Precipitossi d'alto
Co'l capo in giuso, ed io restai di ghiaccio.

DAFNE.

Misero Aminta.

SILVIA.

Ohimè.

CORO.

Perchè non l'impedisti?
Forse, ti fù ritegno a ritenerlo
Il fatto giuramento?

NUNCIO.

Questo nò, che sprezzando i giuramenti,
(Vani forse in tal caso)
Quand' io m'accorsi del suo pazzo, ed empio
Proponimento, con la man vi corsi,
E, come volse la sua dura sorte,
Lo presi in questa fascia di zendado,
Che lo cingeva; la qual non potendo
L'impeto, e'l peso sostener del corpo,
Che s'era tutto abbandonato, in mano
Spezzata mi rimase:

CORO.

E che divenne
De l'infelice corpo?

NUNCIO.

Io no'l sò dire,
Ch' era sì pien d'orrore, e di pietate,
Che non mi diede il cor di rimirarvi,
Per non vederlo in pezzi.

DAFNÉ.

Infortuné Aminte !

SILVIE.

Dieux !

CHŒUR.

Eh, pourquoi ne l'avoir pas retenu ? Tes ſermens t'en ont-ils empêché ?

ERGASTE.

Non ; car, malgré des ſermens, qui, je crois, n'obligent à rien en pareil cas, dès que je me ſuis douté de ſon funeſte projet, j'ai eſſayé de l'arrêter avec la main ; mais ſon malheureux deſtin a voulu que je n'aye ſaiſi que cette écharpe qu'il portoit autour de lui, & qui ne pouvant ſoutenir le poids, & le mouvement du corps, m'eſt en partie reſtée entre les mains.

CHŒUR.

Eh ! qu'eſt-il devenu, ce corps ?

ERGASTE.

Je l'ignore. J'étois trop agité de mouvemens differens, pour oſer chercher des yeux un corps que je n'aurois ſans doute vû que déchiré, & en piéces.

CORO.

Strano caſo!

SILVIA.

Ohimè, ben ſon di ſaſſo,
Poichè queſta novella non m'uccide.
Ahi, ſe la falſa morte
Di chi tanto l'odiava
A lui tolſe la vita;
Ben ſarebbe ragione
Che la verace morte
Di chi tanto m'amava,
Toglieſſe a me la vita:
E vo', che la mi tolga,
Se non potrà co'l duol, almen col ferro,
O pur con queſta faſcia,
Che non ſenza cagione
Non ſeguì le ruine
Del ſuo dolce ſignore;
Ma reſtò ſol, per fare in me vendetta
De l'empio mio rigore,
E del ſuo amato fine.
Cinto, infelice cinto
Di ſignor più infelice,
Non ti ſpiaccia reſtare
In sì odioſo albergo,
Che tu vi reſti ſol per inſtrumento
Di vendetta, e di pena.
Dovea certo, io dovea
Eſſer compagna al mondo
De l'infelice Aminta...

CHŒUR.

Etrange avanture !

SILVIE.

Oui, il faut avoir la dureté du rocher, pour ne pas mourir à ce seul récit. Puisque la fausse nouvelle d'une mort que ma rigueur devoit lui rendre indifferente, lui a couté la vie : ne seroit-il pas plus raisonnable encore, que le malheur trop averé d'un amant si tendre, fût le terme de la mienne ? Mais je serai satisfaite, la douleur ou le fer seront les instrumens de ma mort, ou plûtôt cette écharpe que le destin a réservée exprès, pour venger sur moi une criminelle séverité, & une mort genéreuse. Restes infortunés d'un maître encore plus malheureux, ne craignés point de rester en de si odieuses mains ! Vous n'y serés que pour me punir, & le venger. J'aurois bien dû vivre pour Aminte ; mais puisque je ne l'ai pas voulu quand je le pouvois, au moins vous m'aiderés à le rejoindre aux enfers !

Poſcia ch' allor non volſi,
Sarò per opra tua
Sua compagna a l'Inferno.

CORO.

Conſolati meſchina,
Che queſto è di fortuna, e non tua colpa.

SILVIA.

Paſtor, di che piangete?
Se piangete il mio affanno,
Io non merto pietate,
Che non la ſeppi uſare;
Se piangete il morire
Del miſero Innocente,
Queſto è picciolo ſegno
A sì alta cagione; e tu raſciuga,
Dafne, queſte tue lagrime, per Dio.
Se cagion ne ſon' io;
Ben ti voglio pregare,
Non per pietà di me, ma per pietate
Di chi degno ne fue,
Che m'ajuti a cercare
L'infelici ſue membra, e a ſepellirle.
Queſto ſol mi ritiene,
Ch'or ora non m'uccida.
Pagar vo' queſto ufficio,
Poi ch' altro non m'avanza
A l'amor, ch' ei portommi;
E, ſe bene queſt' empia
Mano contaminare

CHŒUR.

Conſolez-vous, triſte Silvie ; c'eſt un coup du hazard, & vous êtes innocente de ce malheur.

SILVIE.

Bergers, ſi ce ſont mes ennuis que vous pleurés, je ne merite pas qu'on me plaigne, moi qui ne connois pas les mouvemens de la pitié. Si c'eſt la fin de ce berger innocent, vos pleurs ne l'honorent pas aſſés. Et toi Dafné, ſi j'ai quelque part à tes larmes, ſuſpens-en le cours ; aide-moi plûtôt (je t'en conjure par pitié non pas pour moi, mais pour ce berger qui en eſt ſi digne) aide-moi à retrouver ſes membres déchirés, & à leur donner la ſépulture. Je ne veux vivre que juſqu'à ce que j'aye rempli ce devoir, le ſeul que je puiſſe rendre à l'amour dont il brûloit pour moi ; & quoique le miniſtere de cette main cruelle, ſemble diminuer le prix de l'hommage qu'elle va lui rendre, je ſuis sûre cependant qu'il lui ſera cher encore ; ſon amour m'en eſt garant, comme ſa mort me l'eſt de ſon cœur.

Poteſſe la pietà de l'opra, pure
Sò, che gli ſarà cara
L'opra di queſta mano:
Che sò certo, ch' ei m'ama,
Come moſtrò morendo.

DAFNE.

Son contenta ajutarti in queſto ufficio:
Ma tu già non penſare
D'aver poſcia a morire.

SILVIA.

Sin quì viſſi a me ſteſſa,
A la mia feritate; or, quel, ch' avanza;
Viver voglio ad Aminta:
E, ſe non poſſo a lui,
Viverò al freddo ſuo
Cadavero infelice.
Tanto, e non più mi lice
Reſtar nel mondo, e poi finire a un punto
E l'eſequie, e la vita.
Paſtor: ma, quale ſtrada
Ci conduce a la valle, ove il dirupo
Và a terminare?

NUNCIO.

Queſta vi conduce;
E quinci poco ſpatio ella è lontana.

DAFNE.

Andiam, che verro teco, e guiderotti,
Che ben rammento il luogo.

DAFNE'.

Je consens à seconder ce tendre soin ; mais abandonne dès-à-présent le dessein que tu veux ensuite executer.

SILVIE.

Jusqu'à présent, je n'ai vêcu que pour moi ; mais ma rigueur est lassée ; & si je lui ai sacrifié mes jours passés, je veux consacrer à Aminte ceux qui me restent encore ; ou plûtôt ses froides manes jouiront d'un attachement que je lui ai refusé, tant qu'il a vêcu. Je dois prolonger mes jours jusqu'au moment de sa sépulture, & finir aussitôt ma triste vie. Berger, quel chemin conduit à la vallée où se termine ce précipice ?

ERGASTE.

C'est celui-ci, & à peu de distance de-là vous la trouverés.

DAFNE'.

Allons, je t'accompagnerai, & je me souviens même assés de l'endroit pour guider tes pas.

SILVIA.

Addio, Paſtori;
Piagge, Addio; Addio, ſelve; e fiumi, Addio.

NUNCIO.

Coſtei parla di modo, che dimoſtra
D'eſſer diſpoſta a l'ultima partita.

CORO.

CIò, che morte rallenta, Amor, reſtringi,
Amico tu di pace, ella di guerra,
E del ſuo trionfar trionfi, e regni:
E mentre due bell' alme annodi, e cingi,
Così rendi ſembiante al Ciel la Terra,
Che d'abitarla tu non fuggi, o ſdegni.
Non ſono ire là sù: gli umani ingegni
Tu placidi ne rendi; e l'odio interno
Sgombri, Signor, da' manſueti cori:
Sgombri mille furori,
E quaſi fai col tuo valor ſuperno
De le coſe mortali un giro eterno.

SILVIE.

Adieu bergers, bois, fontaines, prairies, adieu.

ERGASTE.

Elle ſemble dire un éternel adieu.

CHOEUR.

AMour, tu réunis ce que la mort ſépare. Tu es un Dieu de paix; la mort fuit le bruit des armes. Elle ne peut rien contre toi. Tu triomphes de ſes efforts, & détruis ſes trophées; & lorſque tu joins deux cœurs également dignes de tes liens, la terre devient un ſecond Olimpe que tu ne dédaignes pas d'habiter. Les Dieux ne ſont point ſujets à l'humaine colere; auſſi rétablis-tu le calme entre les mortels. Tu bannis d'entr'eux les cauſes ſecretes d'éloignement, & vainqueur de nos propres caprices, tu ſçais même de nos foibleſſes former de céleſtes vertus.



ATTO QUINTO.

SCENA PRIMA.

ELPINO, CORO.

ELPINO.

VERAMENTE la legge, con che Amore
Il ſuo imperio governa eternamente,
Non è dura, ne obliqua; e l'opre ſue
Piene di providenza, e di miſtero
Altri a torto condanna: o con quant'arte,
E per che ignote ſtrade egli conduce
L'uomo ad eſſer beato, e fra le gioje
Del ſuo amoroſo Paradiſo il pone,
Quando ei più crede al fondo eſſer de' mali.
Ecco, precipitando, Aminta aſcende
Al colmo, al ſommo d'ogni contentezza.
O' fortunato Aminta, o te felice,
Tanto più, quanto miſero più foſti.
Or co'l tuo eſempio a me lice ſperare,
Quando che ſia, che quella bella, ed empia,
Che ſotto il riſo di pietà ricopre
Il mortal ferro di ſua feritate,
Sani le piaghe mie con pietà vera,
Che con finta pietate al cor mi fece.

CORO.

Quel, che quì viene, è il ſaggio Elpino, e parla

ACTE CINQUIE'ME.

SCENE PREMIERE.

ELPIN, CHOEUR.

ELPIN.

NON, l'Amour ne nous gouverne point avec cruauté, ni au hazard; & c'est à tort que l'on blâme ses decrets également sages, & mystérieux. Avec quelle adresse, & par quelles routes imperceptibles, ne nous conduit-il pas à être heureux, en nous élevant au comble de ses faveurs, lors même que nous nous croyons abandonnés au plus grand excès de ses disgraces? C'est ainsi qu'Aminte trouve dans le plus affreux précipice le chemin de la félicité. Fortuné berger, & d'autant plus heureux que tu as été plus malheureux! Après cet exemple, je puis bien esperer que la beauté, qui sous une pieté apparente, cache le mortel poison de l'insensiblité, prendra enfin une pitié veritable, & guerira les playes que sa fausse pitié a faites à mon cœur.

CHŒUR.

C'est le docte Elpin qui vient ici. Il parle

Così d'Aminta, come vivo ei fosse,
Chiamandolo felice, e fortunato:
Dura conditione de gli Amanti.
Forse egli stima fortunato Amante
Chi muore; e morto, al fin pietà ritrova
Nel cor de la sua Ninfa; e questo chiama
Paradiso d'Amore, e questo spera.
Di che lieve mercè l'alato Dio
I suoi Servi contenta! Elpin, tu dunque
In sì misero stato sei, che chiami
Fortunata la morte miserabile
De l'infelice Aminta? e un simil fine
Sortir vorresti?

ELPINO.

Amici, state allegri;
Che falso è quel romor, che a voi pervenne
De la sua morte.

CORO.

O' che ci narri, e quanto
Ci racconsoli: e non è dunque il vero
Che si precipitasse?

ELPINO.

Anzi è pur vero:
Ma fù felice il precipitio; e sotto
Una dolente imagine di morte
Gli recò vita, e gioja: egli or si giace
Nel seno accolto de l'amata Ninfa.
Quanto spietata già, tanto or pietosa;
E le rasciuga da' begli occhi il pianto

d'Aminte comme s'il ignoroit sa mort, & se récrie sur son bonheur accompli. Etrange aveuglement des amans ! Apparemment qu'il trouve un amant heureux quand il meurt, & qu'il peut au prix de ses jours attendrir la plus insensible bergere. C'est ce qu'il appelle le comble de la felicité, & le fondement de ses esperances. Qu'avec peu de choses l'Amour sçait contenter ceux qui le servent ! Quoi Elpin, éprouves-tu assés de rigueurs pour attacher une idée de bonheur à la mort la plus triste, dont il y ait aucun exemple ? Et serois-tu jaloux du sort d'Aminte ?

ELPIN.

Réjouissés-vous, mes amis ; la nouvelle qui est venue jusqu'à vous est fausse.

CHOEUR.

Que nous dis-tu, & que tu nous donnes de joie ? Il n'est donc point vrai qu'il se soit précipité du rocher ?

ELPIN.

Rien de plus vrai ; mais c'est en se précipitant qu'il est devenu heureux, & il a trouvé la vie, & le comble de la felicité où il ne croyoit trouver que la mort. Actuellement, il est entre les bras de Silvie, qui, tendre autant que vous l'avés vûe insensible, prend soin elle-même d'essuyer ses larmes, qu'elle a vû souvent couler

Con la sua bocca : Io a trovar ne vado
Montano, di lei padre, ed a condurlo
Colà dov'essi stanno : e solo il suo
Volere è quel; che manca, e che prolunga
Il concorde voler d'ambidue loro.

C o r o.

Pari è l'età; la gentilezza è pari;
E concorde il desio : e'l buon Montano
Vago è d'aver Nipoti, e di munire
Di sì dolce presidio la vecchiaja :
Si che farà del lor volere il suo.
Ma tu, deh Elpin, narra, qual Dio, qual sorte,
Nel periglioso precipitio Aminta
Abbia salvato.

E l p i n o.

Io son contento : udite,
Udite quel, che con questi occhi hò visto.
Io era anzi il mio speco, che si giace
Presso la valle, e quasi piè del colle,
Dove la costa face di se grembo.
Quivi con Tirsi ragionando andava
Pur di colei, che ne l'istessa rete
Lui prima, e me dapoi ravvolse, e strinse;
E, preponendo a la sua fuga; al suo
Libero stato, il mio dolce servigio;
Quando ci trasse gli occhi ad alto un grido :
E'l veder rovinar un' uom dal sommo,
E'l vederlo cader sovra una macchia,
Fù tutto un punto : sporgea fuor del colle
Poco di sopra a noi, d'erbe, e di spini,

ſans en être touchée. Je vais chercher Montan, & l'amener au lieu où ſont ces deux amans. Il ne manque plus que ſon conſentement pour unir deux cœurs qui le deſirent également.

CHŒUR.

Leur âge eſt aſſorti ; l'un & l'autre ſont également aimables ; & leur empreſſement eſt pareil. Le bon Montan deſire des petits-fils qui faſſent l'appui de ſa vieilleſſe ; & certainement il ne mettra point obſtacle à cette union. Mais dis-nous quel Dieu, quel hazard a ſauvé Aminte d'un danger ſi évident ?

ELPIN.

Ecoutés ce que j'ai vû de mes propres yeux. Ma grotte, comme vous ſçavés, eſt près de ce vallon, & preſqu'aupié du côteau qui forme une avance en cet endroit. J'étois-là à l'entrée, m'entretenant avec Tirſis de la Beauté qu'il avoit ſervie, avant qu'elle m'engageât dans ſes fers ; & j'oppoſois à ſon goût pour l'indifference, & pour la liberté le bonheur que je trouvois dans mon eſclavage, lorſqu'un grand cri attirant nos regards en haut, nous voyons un homme s'élancer du ſommet du rocher, & tomber ſur un amas de ronces, d'épines, & de branches étroitement entrelaſſées qui le reçoivent, avant qu'il ſoit au bas du précipice. Quoique le buiſſon

E d'altri rami strettamente giunti,
E quasi in un tessuti, un fascio grande.
Quivi, prima che urtasse in altro luogo,
A cader venne: e, bench'egli co'l peso
Lo sfondasse, e più in giuso indi cadesse,
Quasi su' nostri piedi, quel ritegno
Tanto d'impeto tolse a la caduta,
Ch'ella non fù mortal; fù nondimeno
Grave sì, ch' ei giacque un'ora, e piue,
Stordito affatto, e di se stesso fuori.
Noi muti, di pietate, e di stupore,
Restammo a lo spettacolo improviso,
Riconoscendo lui: ma conoscendo,
Ch'egli morto non era, e che non era
Per morir forse., mitighiam l'affanno.
All'or Tirsi mi diè notitia intiera
De' suoi secreti, ed angosciosi amori.
Ma, mentre procuriam di ravvivarlo
Con diversi argomenti, avendo intanto
Già mandato a chiamare Alfesibeo,
A cui Febo insegnò la Medica arte,
Allor che diede a me la Cetra, e'l Plettro,
Sopragiunsero insieme Dafne, e Silvia;
Che (come intesi poi) givan cercando
Quel corpo, che credean di vita privo.
Ma, come Silvia il riconobbe, e vide.
Le belle guancie tenere d'Aminta
Iscolorite in sì leggiadri modi,
Che viola non è, che impallidisca
Sì dolcemente; e lui languir sì fatto,
Che parea già ne gli ultimi sospiri

ne puisse pas soutenir un aussi grand poids tombé de si haut; cependant il rompt le coup, & empêche que la chûte ne soit mortelle. Elle est cependant si violente, qu'il reste près d'une heure étourdi, & sans connoissance. Ce spectacle imprévû, lorsque nous reconnoissons Aminte, nous attendrit, & nous saisit de frayeur. Cependant nous voyons qu'il n'est pas mort, & nous commençons à nous rassurer. Alors Tirsis me conte toute l'histoire de son malheureux amour; mais tandis que nous travaillons à rappeller ses sens égarés, & que nous attendons Alphesibée, celui à qui Apollon communiqua les secrets de la medecine, en même-tems que par une faveur pareille, je reçus de lui le don de l'harmonie, nous voyons arriver ensemble Dafné & Silvie, qui, à ce que j'ai sçû depuis, cherchoient le corps du berger, qu'elles croyoient sans vie. Lorsqu'elle reconnoît Aminte qui sembloit sur le point de rendre les derniers soupirs, & dont le tendre coloris étoit effacé comme celui d'une violette, dont la pâleur annonce la fin, elle entre en fureur, & comme une bacchante criant, & se déchirant la poitrine, elle se jette sur ce corps presque expirant, & semble chercher à rappeller par sa respiration, celle du berger mourant.

Esalar l'alma; in guisa di Baccante,
Gridando, e percotendosi il bel petto,
Lasciò caderſi in ſu'l giacente corpo;
E giunſe viſo a viſo, e bocca a bocca.

CORO.

Or non ritenne adunque la vergogna
Lei, ch'è tanto ſevera, e ſchiva tanto?

ELPINO.

La vergogna ritien debile amore;
Ma debil freno è di potente amore:
Poi, sì come ne gli occhi aveſſe un fonte,
Inaffiar cominciò co'l pianto ſuo
Il colui freddo viſo: e fù quell' acqua
Di cotanta virtù, ch'egli rivenne;
E gli occhi aprendo, un doloroſo Ohimè
Spinſe dal petto interno.
Ma quell' Ohimè, ch' amaro
Così dal cor partiſſi,
S'incontrò ne lo ſpirto
De la ſua cara Silvia; e fù raccolto
De la ſoave bocca: e tutto quivi
Subito raddolciſſi.
Or, chi potrebbe dir, come in quel punto
Rimaneſſero entrambi? fatto certo
Ciaſcun de l'altrui vita: e fatto certo
Aminta de l'amor de la ſua Ninfa;
E viſtoſi con lei congiunto, e ſtretto:
Chi è Servo d'amor, per ſe lo ſtimi;
Ma non ſi può ſtimar, non che ridire,

CHŒUR.

Elle n'étoit plus retenue par les mouvemens de cette févere pudeur qui la rendoit intraitable.

ELPIN.

La pudeur peut contraindre un amour naiffant, mais elle ne peut rien contre une vive paffion. Bientôt le vifage d'Aminte eft inondé d'un torrent de larmes qui coule des yeux de Silvie, & dont la vertu ne tarde pas à éclater. Ouvrant fes paupieres appefanties, il laiffe échaper un foupir plein d'amertume, mais qui recueilli avidement par Silvie, fe change entre fes levres en un foupir de joie, & de félicité. Qui pourroit exprimer en ce moment les tranfports de leurs ames ? Chacun voit ce qu'il aime arraché des bras de la mort. Aminte eft aimé, & tous deux jouiffent de la douceur des plus tendres embraffemens. Que tout amant fe l'imagine par les fentimens qu'il éprouve lui-même ! Mais comment dire ce qu'à peine on peut concevoir ?

CORO.

Aminta è ſano sì ch'egli ſia fuori
Del riſchio de la vita?

ELPINO.

Aminta è ſano,
Se non ch'alquanto pur graffiato hà il viſo,
Ed alquanto dirotta la perſona;
Ma ſarà nulla; ed ei per nulla il tiene.
Felice lui, che sì gran ſegno hà dato
D'amore; e de l'amore il dolce or guſta,
A cui gli affanni ſcorſi, ed i perigli
Fanno ſoave, e dolce condimento.
Ma reſtate con Dio, ch'io vo' ſeguire
Il mio viaggio, e ritrovar Montano.

CORO.

NON sò, ſe il molto amaro,
Che provato hà coſtui, ſervendo, amando,
Piangendo, e diſperando,
Raddolcito puot' eſſer pienamente
D'alcun dolce preſente:
Ma ſe più caro viene,
E più ſi guſta dopo' l male il bene;
Io non ti chieggio, Amore,
Queſta beatitudine maggiore.
Bea pur gli altri in tal guiſa:
Me la mia Ninfa accoglia,

CHŒUR.

Il n'y a donc plus rien à craindre pour les jours d'Aminte.

ELPIN.

Il lui reste encore quelque marque au visage, & quelque impression de sa chute; mais c'est peu de chose, & lui-même n'en est pas inquiet. Heureux d'avoir signalé sa tendresse, & de pouvoir terminer ses ennuis, & ses peines par les faveurs les plus cheres dont Amour puisse couronner la constance, & la fidelité! Mais Adieu, je vais continuer ma route, & joindre Montan.

CHOEUR.

IL se peut que ce Berger soit entierement dédommagé, par le retour de sa bergere, des momens d'amertume & de desespoir, des larmes & des soupirs qu'elle lui a coûtés; mais si les souffrances donnent un nouveau prix aux douceurs qui leur succedent, Amour, je n'envie point cet excès de tes faveurs. Réserve-les pour d'autres. Moi, je veux que ma bergere ne me laisse pas soupirer long-tems, & qu'elle couronne bientôt ma constance. Je ne veux pas trop souffrir, pour mieux

Dopo brevi preghiere, e servir breve:
E siano i condimenti
De le nostre dolcezze
Non sì gravi tormenti
Ma soavi disdegni,
E soavi ripulse,
Risse, e guerre, a cui segua,
Reintegrando i cori, o pace, o tregua.

IL FINE.

Il seguente Poemetto, trovandosi in alcune edizioni stampato nel fine dell' Aminta, ed avendo gran conformità col Prologo, s'è giudicato non esser fuor di proposito il farlo qui stampare.

ſentir ce que vaut ma conquête. Je veux trouver des graces dans les rigueurs, & dans les refus; & je veux bien même quelques momens de brouillerie, pourvû que le raccommodement ſuive de près.

FIN.

*La Piece qui ſuit paroît ordinairement à la fin de l'*Aminte. *Elle a d'ailleurs tant de rapport avec le Prologue, qu'on a crû devoir auſſi la traduire.*



AMORE
FUGGITIVO.

SCESA dal terzo Cielo,
Io che ſono di lui Regina, e Dea,
Cerco il mio figlio fuggitivo Amore.
Queſti, ier mentre ſedea
Nel mio grembo, ſcherzando,
O foſſe elettione, o foſſe errore,
Con un ſuo ſtrale aurato
Mi punſe il manco lato,
E poi fuggì da me ratto volando,
Per non eſſer punito,
Ne sò dove ſia gito.
Io, che Madre pur ſono,
E ſon tenera, e molle,
Volta l'Ira in pietate,
Uſat' hò poi per ritrovarlo ogni arte.
Cerco hò tutto il mio Cielo in parte, in parte,
E la Sfera di Marte, e l'altre Rote,
E correnti, ed immote,
Ne là ſuſo ne' Cieli
E' luogo alcuno, ov'ei s'aſconda, o celi.
Tal, ch'or trà voi diſcendo,
Manſueti Mortali,
Dove sò che ſovente ei fà ſoggiorno,

L'AMOUR

L'AMOUR FUGITIF.

DÉESSE de l'Olimpe, où je regne en maîtresse souveraine, je viens ici bas chercher l'Amour mon fils fugitif. L'autre jour assis, & folâtrant sur mes genoux, soit malice ou méprise, il me blessa au cœur, d'un de ses traits dorés; puis dans la crainte du châtiment, il s'envola rapidement, & j'ignore où il est.

Moi qui suis mere, & tendre en même-tems que facile à fléchir, j'ai fait ceder ma colere au regret de perdre ce fils si chéri; & il n'est rien que je n'aye fait pour le trouver. J'ai parcouru en vain la demeure de chacun de nos Dieux, & toute la voute azurée; car en ces demeures célestes, il n'est pas plus facile à cacher qu'ailleurs.

Je viens donc vers vous, aimables mortels: je sçai que souvent il habite parmi vous. Ne pourriez-vous me dire, si ce

Per aver da voi nova
Se'l Fuggitivo mio quà giù si trova.
Ne già trovar lo spero
Trà voi, Donne leggiadre,
Perchè, se ben d'intorno
Al volto, ed a le chiome
Spesso vi scherza, e vola:
E se ben spesso fiede
Le porte di pietate,
Ed albergo vi chiede,
Non è alcuna di voi, che nel suo petto
Dar gli voglia ricetto,
Ove sol feritate, e sdegno siede.

Ma ben averlo spero
Ne gli uomini cortesi,
De' quai nessun si sdegna
D'averlo in sua magione.
Ed a voi mi rivolgo, amica schiera,
Ditemi, ov' è il mio Figlio?
Chi di voi me l'insegna,
Vo' che per guiderdone
Da queste labbra prenda
Un bascio, quanto posso
Condirlo più soave:
Ma chi me'l riconduce
Del volontario esiglio,
Altro premio n'attenda,
Di cui non può maggiore
Dargli la mia potenza,
Se bene in don le desse

fils vagabond est ici-bas. Ce n'est point parmi vous, sexe aimable que je m'attens de le trouver. Je sçai bien que souvent il vient voltiger, & badiner autour de vos cheveux ; mais je sçai aussi que quoiqu'il essaye de vous séduire par toute sorte de moyens, & que même il vous demande une retraite, votre fierté demeure la plus forte, & lui ferme tout accès dans votre cœur.

J'espere mieux des hommes plus faciles, & dont aucun ne rougit d'avouer mon fils. C'est à vous chers amis, que je m'adresse ; dites-moi donc où il est. Je veux que celui qui me l'indiquera prenne sur ces lévres le baiser le plus délicieux que je puisse donner ; je traiterai mieux encore celui qui me le ramenera de son éxil. En sa faveur j'épuiserai toute ma puissance, & je ne lui donnerois pas davantage en lui donnanr tout l'empire de Cupidon. Oui, j'en jure par le Stix, je serai fidelle à ma promesse. Dites-moi donc où il est. Quoi ! personne ne répond ? Le silence est general. Est-ce que vous ne l'auriez pas apperçu ? Peut-être qu'il se sera déguisé pour habiter parmi vous. Peut-être

Tutto'l Regno d'Amore;
E per le Stigie i giuro,
Che ferme fervarò l'alte promeffe:
Ditemi ove è il mio Figlio?
Mà non risponde alcun? ciafcun fi tace;
Non l'avete veduto?
Forfe, ch'egli trà voi
Dimora fconofciuto,
E dagli omeri fuoi
Spiccato aver de' l'ali;
E depofto gli ftrali,
E la faretra ancor depofta, e l'arco,
Onde fempre và carco,
E gli altri arnefi alteri, e trionfali.
Ma vi darò tai fegni,
Che conofcere a i fegni,
Facilmente il potrete.

Amor, che di celarfi a voi s'ingegna,
Egli, benchè fia vecchio,
E d'aftutie, e d'etade;
Picciolo è sì, ch' ancor fanciullo fembra,
Al vifo, ed a le membra,
E in guifa di fanciullo
Sempre inftabil fi move,
Ne par, che luogo trove, in cui s'appaghi;
E là giuoco, e traftullo
Di puerili fcherzi:
Ma il fuo fcherzare è pieno
Di periglio, e di danno:
Facilmente s'adira, facilmente fi placa:

aura-t'il quitté les aîles, les fléches, l'arc, le carquois, & les autres attributs qui l'accompagnent. Mais je vous le peindrai avec des traits ſi reſſemblans, que vous ne pourrez vous y méprendre.

L'Amour qui a voulu ſe cacher à vos yeux, quoique vieux & ruſé, eſt petit. A la taille, & au viſage, il ne ſemble qu'un enfant; auſſi il eſt toûjours en mouvement; & l'on diroit qu'il ne peut reſter en place. Comme un enfant il joue, il badine; mais ſon badinage eſt dangereux, & funeſte; il s'irrite aiſément, il ſe calme de même; il rit, & pleure preſqu'en même-tems; il porte des cheveux crêpus & blonds diſtribués comme on peint ceux de

E nel ſuo viſo
Vedi quaſi in un punto,
E le lacrime, e'l riſo.
Creſpe hà le chiome, e d'oro;
E in quella guiſa à punto,
Che fortuna ſi pinge,
Hà lunghi, e folti in sù la fronte i crini;
Ma nuda hà poi la teſta
A gli oppoſti confini.
Il color del ſuo volto
Più che fuoco è vivace;
Ne la fronte dimoſtra
Una laſcivia audace.
Gli occhi infiammati, e pieni
D'un' ingannevol riſo,
Volge ſovente in biechi, e pur ſott' occhio
Quaſi di furto mira,
Ne mai con dritto guardo i lumi gira.
Con lingua, che dal latte
Par, che ſi diſcompagni,
Dolcemente favella; ed i ſuoi detti
Forma tronchi, e imperfetti.
Di luſinghe, e di vezzi
E' pieno il ſuo parlare;
E ſon le voci ſue ſottilli, e chiare.
Hà ſempre in bocca il ghigno;
E gl'inganni, e la frode
Sotto quel ghigno aſconde;
Come trà fiori, e fiori angue maligno.

la Fortune, longs & épais ſur le front, & le reſte de la tête dégarni. Le coloris de ſon viſage eſt plus vif, & plus animé que le feu. Son front porte le caractére de la moleſſe ſans pudeur ; ſes yeux ſont allumés & pleins d'un ris perfide. Il regarde en deſſous, toujours à la dérobée, & jamais droit, mais toujours du coin de l'œil. Son petit babil eſt doux, ſes mots tronqués, & confuſément rangés ; ſon langage eſt gentil & gracieux, ſa voix claire, & déliée. Il a toûjours à la bouche des diſcours trompeurs & perfides. Tel le ſerpent ſe cache entre des fleurs, & des feuilles. D'abord il eſt honnête, & même humble par l'air de ſon viſage ; & s'il demande un aſile, c'eſt toujours comme un pauvre voyageur par grace, & par charité. Eſt-il une fois entré, il devient ſuperbe, & tyran juſqu'à l'inſolence. Il veut ſeul avoir la clef du cœur, en chaſſer les anciens habitans, & leur en ſubſtituer de nouveaux, aſſervir la raiſon, & mettre l'eſprit à la gêne. Ainſi paſſant de la douceur affectée à la tyrannie la plus cruelle,

Questi da prima altrui
Tutto cortese, e umíle,
A i sembianti, ed al volto,
Qual pover peregrin' albergo chiede,
Per gratia, e per mercede;
Ma poi che dentro è accolto
A poco a poco insuperbisce, e fassi
Oltre modo insolente.
Egli sol vuol le chiavi
Tener de l'altrui core.
Egli scacciarne fuore
Gli antichi albergatori, e'n quella vece
Ricever nova gente;
Ei far la ragion serva,
E dar legge a la mente.
Così divien Tiranno
D'ospite mansueto;
E persegue, ed ancide,
Chi gli s'oppone, e chi gli fà divieto.

Or ch'io v'hò dato i segni,
E de gli atti, e del viso,
E de' costumi suoi,
S'egli è pur quì frà voi,
Datemi, prego, del mio Figlio aviso.
Ma voi non rispondete?
Forse tenerlo ascoso a me volete?
Volete, ahi folli, ahi sciocchi,
Tener' ascoso Amore?
Ma tosto uscirà fuore,
Da la lingua, e da gli occhi,

il perſécute, & anéantit quiconque oſe lui réſiſter.

A préſent que je vous ai peint ſon air ; & fait connoître ſes allures, & ſes inclinations, dites-moi de grace, n'eſt-il point parmi vous ? Encore, vous ne me répondez rien ? Vous prétendez peut-être me le cacher ? Inſenſés que vous êtes, prétendre cacher l'Amour ? Non, non, bientôt votre langue, & vos yeux le déclareront malgré vous en mille manieres differentes. Croyez-moi, vous ſerez auſſi ſéverement punis, que celui qui réchauf-

Per mille indíci aperti:
Tal' io vi rendo certi,
Ch'avverrà quello a voi, ch'avvenir ſuole
A colui, che nel ſeno
Crede naſconder l'angue,
Che con gridi, e col ſangue al fin lo ſcuopre.
Ma poi che quì nol trovo,
Prima, ch'al Ciel ritorni
Andrò cercando in terra altri ſoggiorni.

IL FINE.

ſant un ſerpent dans ſon ſein , demande bientôt d'inutiles ſecours, & perit par la dent de ſon hôte. Puiſqu'il n'eſt point ici, parcourons encore, avant que de retourner au ciel, quelque autre coin du monde.

FIN.



APPROBATION.

J'AI lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux, un Manuſcrit qui a pour titre : *l'Aminte du Taſſe, traduction nouvelle* : & j'ai crû que cette traduction, qui n'eſt ni moins fidelle, ni moins élegante, que celle *du Paſtor-Fido*, ſeroit également bien reçue du Public. A Paris le 26. Mars 1734.

SOUCHAY.

PRIVILEGE DU ROY.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roy de France & de Navarre : A nos amés & feaux Conſeillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de Hôtel, Grand'Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien amé le Sieur JEAN-LUC NYON Fils, Libraire à

Paris, Nous ayant fait remontrer qu'il souhaiteroit faire imprimer le *Pastor-Fido du Guarini, L'Aminte du Tasse, la Filis du Sire du Bonarelli Traduction nouvelle, l'art de bien enseigner à lire, fondé sur l'usage & sur les principes des plus sçavans Grammairiens*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege sur ce necessaires; offrant pour cet effet de le faire imprimer en bon papier & beaux caracteres, suivant la feüille imprimée & attachée pour modéle sous le contre-sel des Presentes: A CES CAUSES, voulant traiter favorablement ledit Exposant, Nous lui avons permis & permettons par cesdites Presentes de faire imprimer lesdits Livres ci-dessus specifiés en un ou plusieurs Volumes, conjointement ou separément, & autant de fois que bon lui semblera, sur papier & caracteres conformes à ladite feüille imprimée & attachée sous notredit contre-scel, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date desdites Presentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes de quelque qualité & condition qu'elles soient d'en introduire d'impression étrangere dans

aucun lieu de notre obéissance: Comme aussi a tous Libraires-Imprimeurs & autres, d'imprimer, faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Livres ci-dessus exposés en tout ni en partie, ni d'en faire aucuns extraits sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement de titre, ou autrement, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de quinze cens livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, l'autre tiers audit Exposant, & de tous dépens, dommages & interêts; à la charge que ces Presentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles; que l'impression de ces Livres sera faite dans notre Royaume & non ailleurs; & que l'Impetrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725. & qu'avant que de l'exposer en vente, le manuscrit ou imprimé qui aura servi de Copie à l'impres-

ſion dudit Livre, ſera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Carde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur CHAUVELIN, le tout à peine de nullité des Preſentes: du contenu deſquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir l'Expoſant ou ſes ayans cauſe, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la Copie deſdites Preſentes, qui ſera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, ſoit tenue pour dûement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & feaux Conſeillers & Secretaires, foi ſoit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huiſſier ou Sergent de faire pour l'execution d'icelles tous Actes requis & neceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce

contraires : CAR tel est notre plaisir. DONNE' à Fontainebleau le vingt-cinquiéme jour du mois de Septembre, l'an de grace 1732. & de notre Régne le dix-huitiéme. Par le Roy en son Conseil. HUPPIN.

Registré sur le Registre VIII. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, n. 421. fol. 282. conformément aux anciens Réglemens, confirmés par celui du 28 Fevrier 1723. A Paris le 26 Septembre 1733.

Signé, G. MARTIN, *Syndic.*

De l'Imprimerie de la Veuve LE MERCIER, 1734.





